40e Année. N° 6.

APR 18 1933

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 MARS 1933

		Pages.
Comte de Fels. . . .	*Vers Moscou*	241
Marc Chadourne. . .	*Absence*. — I	258
Henry Bidou	*Au-dessus de l'Asie*	288
Jean Giraudoux. . .	*Intermezzo* (Acte III)	312
Adolphe Javal. . . .	*La grande Misère de la Petit Culture*.	336
Gilbert Mauge. . . .	*Poèmes*	357
Philippe Hériat . . .	*La Main tendue* (fin)	363
Y.-M. Goblet.	*La Situation en Irlande*	392
Paul Alfassa	*La Conception moderne des Musées* . .	411
R. de Roussy de Sales.	*La Technocratie*.	432
A. Albert-Petit . . .	*L'Histoire*	444
Albert Flament . . .	*Tableaux de Paris*	454

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

Femmes missionnaires

par GEORGES GOYAU
de l'Académie française

L'Art et le Métier

par VALERY LARBAUD

Sur la Querelle du Machinism

par GEORGES DUHAMEL

Valet, Dame, Roi

par JACQUES CHENEVIÈRE

Le Brigandage pendant la Révolution

par MARCEL MARION

Les Élections allemandes

par WLADIMIR D'ORMESSON

A travers la Russie subcarpathique

par MARTHE OULIE

VERS MOSCOU

L'année 1932 a marqué, comme l'a exprimé un spirituel auteur dans une boutade qui va très loin, « la fin de l'après-guerre », c'est-à-dire des « temps nouveaux ». On attendait, tant à l'intérieur qu'au dehors, un miracle. C'est un immense fiasco qui est venu. Voici que la nation française se retrouve aux prises avec les mêmes difficultés et les mêmes embarras, sauf cette particularité qu'ils se sont accrus en qualité et en quantité. La surprise et l'inquiétude se partagent les esprits. Le « Français moyen » est à la recherche d'une explication que son créateur, M. Édouard Herriot, ne lui fournira pas.

Il a le sentiment vague que toutes celles qu'on lui propose ne sont pas valables. N'est-ce pas le moment de reprendre la nôtre, avec plus de chance qu'autrefois peut-être, de la faire admettre?

Nous l'avons proposée une première fois en 1920 dans notre *Essai de politique expérimentale*. Il y a deux ans, à cette place même, au moment des grands scandales financiers, nous revenions à la charge.

Plus le temps nous gagne et plus se fortifie en nous la conviction, fondée sur les faits dûment observés et appréciés, que la clef des événements n'est autre que l'existence d'une École dirigeante unique marchant à l'étoile qui brille au-dessus de Moscou, la Mecque du collectivisme marxiste.

Et d'abord, pour la démonstration que nous allons une fois encore essayer d'en donner, faisons l'inventaire de la plus récente période.

***

L'État français se décompose et se dissocie. La constitution administrative syndicalisée a pris le dessus sur la constitution parlementaire. Les gouvernants sont gouvernés et ils le savent. Ils n'exercent à grand renfort d'éloquence que les prérogatives de pompe et de figuration. Ils n'ont jamais d'ailleurs plus de six mois d'avenir devant eux.

C'est ainsi qu'ils sont acheminés par la suite et la logique des choses, sous la pression des syndicats révolutionnaires qui les régentent et des internationales qui les manœuvrent, à envisager une néo-alliance franco-russe pour faire cesser notre isolement.

La grande pensée du règne n'est plus de réconcilier la France et l'Allemagne. Elle est d'arracher la ci-devant Russie au patronage allemand. La chose a été démentie, ce qui équivaut la plupart du temps à être confirmée. On entend assez bien que le pacte de non-agression conclu avec les Soviets ne constitue pas, absolument parlant, la preuve de relations prêtes à se traduire en traité d'alliance. Mais on relève depuis quelque temps, des indices assez troublants d'une recrudescence d'intimité franco-soviétique. Telle, la proposition faite par un député radical, avec l'approbation enthousiaste de son groupe, de célébrer, en forme solennelle, la ratification du pacte de non-agression.

Bien significatif s'atteste encore l'article paru sous la signature de M. Herriot, à la date du 15 février dans un nouveau périodique intitulé *Marianne* :

Si l'union soviétique le veut, elle trouvera en France des hommes indépendants disposés à l'aider dans son œuvre de paix au dehors et de rétablissement au dedans. J'ai parcouru ce pays en 1922. A cette époque, il eût été possible, j'en suis sûr, d'obtenir de précieux résultats et de gagner beaucoup de temps. J'ai vu du bon et du mauvais. J'ai admiré et j'ai frémi. Je reste un démocrate, un républicain, un Français. Mais je souhaite ardemment le retour à la prospérité d'un peuple, chimérique peut-être ou mystique, certainement généreux. Et, toutes les fois que je pourrai m'occuper de lui, ce sera, comme je l'ai fait deux fois au moins, sans parti pris, ni préjugé. J'ai refusé, à certaines heures, de m'associer à certaines coalitions que l'on voulait nouer contre lui. On ne conquiert vraiment les peuples que par la bonté.

Même si l'on devait échouer c'est, je pense, un honneur de travailler à rapprocher les nations. Je demeure fidèle à cette loi. C'est la loi républicaine. C'est aussi la loi de l'intelligence.

Un texte de ce genre écarte tous les doutes. Jamais, à notre connaissance, un homme d'état français ne s'était exprimé sur le compte du gouvernement soviétique avec cette sympathie débordante. On ne garde plus les moindres ménagements avec l'opinion publique.

L'allusion au refus de conversation avec le Chancelier Von Papen est claire et directe. Si la cause de ce refus était restée ensevelie dans le secret des Chancelleries, cet article eût suffi à l'en faire sortir. Von Papen, outre un règlement des questions militaires, financières et commerciales pendantes, nous proposait au nom de l'ordre européen, une sorte de croisade anticommuniste. C'était plus qu'il n'en fallait pour amener une rupture des pourparlers. Nous ne sommes plus au temps où un ministre radical, en pleine terre d'Afrique, dénonçait les menées de l'U. R. S. S. en s'écriant : « Le communisme, voilà l'ennemi! »

***

A l'intérieur sévit une crise budgétaire et financière. La nation croyait, il y a huit mois encore, nager au sein de l'abondance. Elle a été assez brutalement tirée de son euphorie électorale. Il lui a été notifié que son budget, comme aux pires jours des années terribles et nonobstant les impôts exhaustifs de 1926, se soldait par un déficit considérable, dont l'importance, suivant l'humeur et la position parlementaire de nos argentiers, oscillait entre six et quinze milliards. Ce qui revient à dire que, de nouveau, le gouvernement a cessé d'être maître de sa dépense et qu'il ne sait pas où il en est. M. Henry Chéron n'a fait aucune difficulté d'en convenir : « Nos finances sont au pillage, nous n'avons pas de comptabilité. »

L'alternative où notre École dirigeante s'est laissée acculer est simple. C'est à M. Herriot, qui a le don des formules lapidaires, que nous demanderons d'en définir les deux termes : « Ou inflation monétaire, ou déflation budgétaire. »

C'est fort bien dit. L'embarras n'est que d'être conséquent en actes à d'aussi fortes paroles. Or, notre École dirigeante n'a pas retenu assez d'autorité pour revenir sur les sportules dont elle a comblé d'innombrables parties prenantes. Déflation budgétaire ne peut avoir qu'un sens, celui d'économies massives. Comme tous les faibles, nos dirigeants se sont arrêtés à une cote mal taillée en essayant de combler provisoirement le déficit, moitié par des impôts nouveaux, moitié par des économies bénignes.

Mais il est advenu que l'aiguillon de la fiscalité a réveillé la minorité des contribuables qui supportaient avec une docilité exemplaire la surcharge d'impôts qu'on peut qualifier, sans excès de langage, de spoliation et de confiscation. Longtemps les contribuables français ont passé, à bon droit, pour les premiers du monde. Ils mettaient leur coquetterie à s'acquitter spontanément envers l'État et à devancer les exigences du Fisc. On a fini par transformer en révoltés ces payants si longtemps inertes et passifs et ce n'est pas le moindre paradoxe de notre époque.

Nous sera-t-il permis de voir dans les débats auxquels a donné lieu dans les deux Chambres, le mois de février durant, le projet pompeusement qualifié de redressement financier un des sommets de notre histoire politique et sociale? Pour la première fois le Français moyen, taillable et corvéable à merci, a eu l'impression aiguë que ses protestations et ses réclamations tombaient dans le vide, car elles s'adressaient à une autorité présumée absolue, dépossédée en fait de ses attributs qui achèvent de passer aux mains d'une puissance nouvelle.

Dans son discours de Saint-Aignan, le 8 janvier, M. Paul-Boncour, alors président du Conseil, s'était expliqué au sujet des syndicats de fonctionnaires de façon à procurer aux Français un apaisement provisoire.

Il ne doutait pas que ne fût promptement résolu avec aisance et facilité le problème « d'incorporer ces forces neuves — les forces syndicales — aux institutions, de délimiter leur domaine et celui de l'État, de telle sorte que l'État, d'ailleurs fortifié par elles, restât seul maître dans les tâches essentielles qui lui incombent, capable alors de briser toutes les résistances qui depuis longtemps lui font échec ».

Que les syndicats de fonctionnaires soient prédestinés à fortifier l'État, comme M. Paul-Boncour s'en promettait la joie, c'est une espérance dont les récents événements ont rapidement achevé de démontrer l'inanité. Ce n'est pas l'État qui est en voie de s'incorporer le syndicalisme, c'est, au contraire, le syndicalisme qui est en passe de s'incorporer l'État. Le transfert d'autorité, que nous avons tant de fois signalé, est fort avancé, puisque, malgré quelques trémolos oratoires à la tribune du Palais-Bourbon, le pouvoir légal et constitutionnel s'est senti désarmé devant les provocations et les désobéissances formelles de ses anciens subordonnés, devenus ses supérieurs.

L'interruption momentanée, mais avant-courrière d'une grève en règle, des services publics n'a pas été réprimée. Tel est le fait dont les syndicats se sont bien gardés — on leur doit cette justice — d'atténuer le sens et la portée.

« Nous ne devons pas craindre de faire de *l'action directe*, de désorganiser les services publics, même si l'État devait voir ses bases ébranlées. »

Ainsi s'est exprimé le personnel syndiqué des Finances.

« Nous allons vous demander un premier geste, mais, si c'est nécessaire, nous vous en demanderons d'autres. La situation pourrait alors devenir révolutionnaire! »

Tel a été le langage de M. Charles Laurent, secrétaire de la Fédération Générale des Syndicats.

M. Charles Laurent est bien bon d'écrire que « la situation pourrait devenir révolutionnaire ». Pourquoi user du mode conditionnel? Ceux qui nous font l'honneur de suivre nos travaux et qui ont accordé quelque attention à nos publications de 1924 et de 1925, *Aurons-nous la Révolution? La Révolution en marche*, n'hésiteront pas sur la conclusion :

— La Révolution est virtuellement faite!

On s'est souvent demandé, à supposer qu'il dût s'effectuer d'une façon paisible sans effusion de sang, comment s'opérerait le passage de la civilisation actuelle à l'ordre de choses collectiviste marxiste. En ce qui concerne la France, le processus se dessine avec une admirable netteté de contours. La révolution sociale nous arrive par deux voies conjuguées. Pendant que le Fisc poursuit l'abolition de la propriété individuelle

et de l'héritage, c'est-à-dire le transfert de la richesse privée dans la caisse publique, le syndicalisme s'empare progressivement de l'administration centralisée, qui, suivant le mot très juste d'un éminent sociologue, est notre « vraie souveraine ».

L'administration que l'Europe nous enviait aux temps lointains de Thiers et de Guizot, transformée en Soviet, se confondra bientôt avec la C. G. T. Tôt ou tard elle restera maîtresse du terrain. Ce jour-là, le collectivisme sera fait. La constitution parlementaire de 1875, le régime représentatif auront vécu. Déjà celui-ci, à bien des égards, n'est plus qu'une fiction.

Si d'ailleurs les contribuables, en leur essai de réaction contre l'étatisme, croyaient à l'impartialité du juge de camp dans le conflit qui vient de les mettre aux prises presque directes avec le syndicalisme, certain article 79 *bis* de la loi précitée les tirerait d'illusion.

On a trop lieu de prévoir que cet article rédigé sous le fallacieux prétexte de réprimer les « tentatives d'organiser le refus de l'impôt » servira à comprimer et à étouffer le développement des Ligues de contribuables. Il institue des pénalités sévères, dont un gouvernement à participation socialiste pourrait être tenté de faire usage, sinon abus, contre les protestataires. En tout état de cause, un sénateur, M. de Blois, ayant très justement proposé que les peines portées à l'article 79 *bis* fussent également applicables aux fonctionnaires qui interrompent leur service ou aux meneurs qui organisent l'interruption, n'a pu triompher du veto gouvernemental.

Le Ministre du Budget a déclaré qu'il était suffisamment armé contre les fonctionnaires factieux, mais non contre les contribuables récalcitrants, fait symptomatique entre cent autres du même genre.

***

Tel est le bilan exact et sincère des affaires françaises.

La charge nous incombe de justifier l'explication et l'interprétation que nous en prétendons donner. C'est à savoir que Moscou, entendez par là le collectivisme marxiste, est pour

notre École dirigeante et pour la nation qu'elle entraîne dans son orbe, le vrai pôle d'attraction.

Affirmation choquante, impertinence ruisselante d'inouïsme et d'invraisemblance, comme eût dit autrefois Xavier Aubryet. Oui, évidemment, si l'on ne tient pas compte de la puissance d'adaptation et d'assimilation particulière au collectivisme marxiste, de l'habileté et de la subtilité de ses sectateurs. Quelle apparence, en effet, qu'une nation, fine, policée, civilisée, aristocratique comme la France, puisse se ranger aux grossières et sommaires solutions sociales d'un peuple aussi primitif et aussi arriéré que le peuple russe?

C'est oublier trop aisément que sur l'une des places de Moscou se dresse la statue de notre Jaurès, c'est-à-dire, de l'homme politique, qui, dans ce dernier demi-siècle, a exercé sur les affaires françaises la plus grande influence en profondeur et mis le maximum d'adresse au service d'une cause.

Pour démêler la vérité dans l'imbroglio actuel, il faut donc prendre un recul de trente-cinq ans et se reporter aux premiers temps de la dictature intellectuelle exercée par Jaurès.

Nul mieux que lui n'était, avec le discernement qu'il joignait à son immense culture, averti de la psychologie française. Rallié au marxisme, il n'ignorait pas que les chances de l'introduire chez nous, suivant le processus brutal et direct prévu par le nabi Karl Marx, étaient inexistantes.

Le collectivisme ou communisme, à la fin du siècle dernier, apparaissait encore comme une malfaisante utopie, un épouvantail dont la moindre manifestation déclarée ferait aussitôt se lever, pour la résistance, toutes les forces d'un ordre social et d'une civilisation fondés sur la propriété individuelle.

Jaurès eut alors cette idée de génie de faire concourir le régime parlementaire à la réalisation prudente et graduelle de l'idéal collectiviste et d'amener insensiblement, par la voie budgétaire, le transfert des richesses privées à l'État, ce qui, en somme, est le but final du collectivisme. Serait-il excessif d'appliquer le qualificatif de génial au procédé en vertu duquel les possédants ont été conduits à collaborer à leur propre spoliation?

Jaurès a manœuvré le parti radical avec une maîtrise incomparable. Il l'a contraint à adopter et à exécuter le pro-

gramme précommuniste comme à en prendre la rassurante responsabilité devant la nation. Dès 1905, le centre droit et une très importante fraction des partis modérés étaient ralliés, acquis au système. C'était d'ailleurs, pour eux, une question de vie ou de mort électorale.

Comment, en effet, quand les séductions du socialisme d'État brillaient à tous les regards, comment acquérir et conserver un siège législatif, sans prendre l'engagement d'accroître indéfiniment le nombre des participants aux bienfaits et aux largesses de l'État? Il a été admis, sans conteste, à dater de cette époque mémorable, par l'immense majorité des Français, que la société était incapable de résoudre par elle-même la moindre question ou de remédier à la plus petite injustice sociale sans que l'État et son budget n'intervinssent. Une fois les choses mises sur cette pente, les dépenses nationales se sont accrues d'année en année à une allure toujours plus précipitée et la foule des parties prenantes s'est grossie de renforts toujours plus nombreux. Le mot d'économies a perdu alors toute son ancienne vertu de popularité. Il est même devenu un mot suspect de réaction ou de *menchevisme* comme disent les Russes. L'opinion a prévalu, confirmée d'ailleurs en pleine Chambre, par M. François-Albert, au mois de décembre dernier, que la dépense était le signe sensible du progrès démocratique.

C'est ainsi que l'École dirigeante, en achevant de se rallier, sous les auspices de Jaurès, au collectivisme pratique, n'a cessé d'y rallier elle-même des adeptes de plus en plus nombreux, recrutés dans les rangs des opposants et des non-conformistes.

Bientôt, les capitalistes eux-mêmes, aveugles au piège tendu sous leurs pas, ont accordé leur adhésion et leur vote quand ils étaient parlementaires, aux monopoles d'État, aux créations d'offices, à d'innombrables entreprises industrielles et commerciales régies ou contrôlées par l'État.

Depuis quinze ans, le redoutable engrenage de l'énorme machine étatiste montée sur les plans de Jaurès, n'a cessé de happer de nouvelles catégories de Français. La polémique des journaux ne vise que la masse des menus prébendiers. Elle ne songe pas assez aux gros bénéficiaires de « l'établissement », en donnant à ce mot-là, la plénitude de son sens britannique.

Nous avons distingué autrefois entre les fonctionnaires et les fonctionnarisés. Ce ne sont pas ces derniers qui sont le moins dangereux et qui opèrent les moindres prélèvements sur le Trésor public.

On conçoit aisément qu'une École dirigeante qui a su intéresser tant de monde au maintien de sa domination et par conséquent au triomphe final du marxisme, se soit crue l'an dernier assise pour l'éternité dans sa puissance. Quel autre régime en France avait jamais joui d'une faveur aussi universelle? L'opinion publique avait même perdu jusqu'à la possibilité de concevoir un état de choses différent de celui que la camaraderie dans la gabegie avait institué.

Ce n'est certainement pas en portant leurs regards sur la droite des assemblées que les dissidents eussent été encouragés à la résistance. Où le groupe dressé pour une action opiniâtre contre l'étatisme collectivisant? Où le chef capable d'assumer la direction d'un bon combat social? Toute généralisation est injuste. Mais les profiteurs du régime se trouvent en égale proportion sur tous les bancs de l'hémicycle. En proportion numérique, mais non en proportion qualitative, car il tombe sous le sens qu'un industriel modéré, fournisseur de l'État, a plus d'intérêt encore qu'un petit fonctionnaire socialiste à l'accroissement indéfini des dépenses publiques.

C'est donc à tort qu'après le Congrès de Tours, en 1920, Marcel Sembat écrivait qu'après avoir tué le corps de Jaurès, on avait tué sa pensée.

La pensée de l'harmonieux tribun habite, au contraire, parmi nous. Le plan qu'il a conçu, l'avenir qu'il prépare, demeurent indéfectibles. Nous allons vers Moscou. Nous allons au collectivisme, non de la façon abréviative et brutale que Karl Marx avait jugée indispensable, mais par les voies apparemment libérales du parlementarisme et du suffrage universel, jusqu'à ce qu'apparaisse, ce que, dans notre étude sur la genèse des révolutions, nous avons appelé l'*héritier*, c'est-à-dire l'homme, le groupe destiné à parachever le processus.

Cet héritier, c'est le syndicalisme révolutionnaire des fonctionnaires qui a commencé à faire valoir ses droits à la succession de la République parlementaire, traitée dès main-

tenant, en *de cujus*. M. Paul-Boncour, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, a profité de son bref passage au pouvoir pour présenter cet héritier aux populations.

On a beau jeu à répéter, pour chloroformiser l'opinion, que la France n'est pas la Russie, et que le soviet à la moscovite ne saurait, pas plus qu'une plante exotique, prospérer sur notre territoire. Lieu commun que n'avons pas l'intention de contester. *Sunt urbes et mores*, disait l'auteur latin. Autant de peuples, autant de façons d'y réaliser le marxisme.

Le Soviet, en France, nous est donné par l'histoire. Et c'est que ce que Jaurès avait parfaitement discerné. Nous avons accouplé le parlementarisme avec la centralisation. C'est là une institution que d'avance sous le second empire, Jules Ferry proclamait pleine de périls. L'administration centralisée est un Soviet né, un Soviet à la française, dont nos contemporains ne soupçonnent pas la puissance irrésistible. Quand il aura prononcé sa sécession et que son organisation syndicaliste se sera résumée dans ce conseil national économique, objet d'un culte de la part de trop naïfs bourgeois, mais évidemment destiné dans la pensée de ses créateurs à prendre la place des assemblées élues et à se recruter par corporation; quand l'heure fatidique aura sonné, ce sera un jeu pour le grand soviet national que mettre en congé renouvelable, les deux Chambres et le Conseil des Ministres. Jamais révolution, quand elle sera mûre, ne demandera moins de temps et d'efforts. Qui tient, en France, les leviers de l'appareil centralisateur, tient tout. Quelle force sociale sera, dans un proche avenir, capable de tenir en respect un gouvernement soviétique, qui perçoit annuellement plus du tiers des revenus privés et qui, comme un banquier avec ses caisses, ses monopoles, ses entreprises, détient presque la moitié du capital national. Il faut reconnaître que notre École dirigeante en accroissant indéfiniment les richesses de l'État a créé une proie magnifique. 55 milliards de rentes assurés par le budget. Quelle tentation pour les syndicats révolutionnaires!

*
* *

De toutes parts, on est à la recherche d'un remède, mais on entend qu'il ne touche pas aux routines consolidées et aux droits acquis. Et c'est une assez plaisante chose que cette thérapeutique qui n'a pas été précédée d'un diagnostic approfondi.

Les uns préconisent l'union nationale, telle qu'en 1926, sur le terrain parlementaire.

D'autres estimant que cet expédient était dépassé par les événements, envisagent des réformes constitutionnelles à réaliser d'extrême urgence.

C'est ainsi que nous voyons défiler, sortis de la cave des librairies, où ils croyaient bien que les choses d'ici-bas ne les concernaient plus, les innombrables plans de palingénésie politique et sociale dont nous fûmes submergés en 1919 et dont aucun ne fut appelé à une existence même éphémère.

Saluons au passage ces vieilles connaissances. Retrait de l'initiative des députés à la Chambre des Députés. Droit d'appel du peuple conféré au président du Conseil en cas de crise ministérielle injustifiée. Referendum. Dissolution de la Chambre actuelle. Revision de la Constitution dans le sens autoritaire. Nous en passons et des meilleures.

Nous avons à plusieurs reprises donné, au nom de la politique expérimentale, les raisons de notre scepticisme à l'égard de ce bric à brac réformateur. Nous nous sommes notamment appesanti dans notre *Essai de Politique expérimentale* sur la vanité des changements apportés aux constitutions écrites. Souple et plastique s'il en fut, la Constitution de 1875 se prêtait à toutes les politiques, la meilleure comme la pire. Ne peut-on être sage sans ressentir le besoin d'en donner une preuve écrite? Et le fait qu'on tient à la donner ne représente-t-il pas la meilleure preuve qu'on ne se sent pas la force et le courage d'être longtemps raisonnable? De quelque constitution qu'on affuble un peuple socialiste et socialisant, ses façons d'être et de faire n'en seront pas affectées. Nous sommes bien tranquilles sur l'issue de ces tentatives mort-nées, mais, dans l'hypothèse où, *rebus stantibus*, une constitution autoritaire eût été décidée à Ver-

sailles, nous ne sommes pas assurés qu'elle n'eût pas contribué à accélérer encore la marche du communisme.

***

Toutes les prétendues réformes dont on s'avise reposent sur un postulat faux.

Que de fois n'avons-nous pas, en ces derniers temps surtout, entendu déclamer sur l'alliance contre nature conclue entre le parti radical-socialiste et le parti collectiviste. « Contre nature » est admirable. Ce qui serait précisément contre nature, c'est que les radicaux, sauf à manifester par intermittence un certain esprit de timidité et de temporisation, ne suivissent pas le même chemin que les collectivistes, à la poursuite des mêmes fins. Nous avons pourtant établi par la juxtaposition et la confrontation des textes la parfaite identité du décalogue communiste contenu dans le fameux manifeste de Marx et d'Engels et des programmes que le parti radical acclame dans ses congrès annuels. Entre le parti radical et le parti collectiviste, il n'y a, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qu'une question de boutiques. Le journal *l'Ordre* a publié, seul, ou presque seul dans la presse, le procès-verbal de l'entrevue de M. Daladier avec la S. F. I. O. au moment de la formation du ministère. Au cours de cet entretien, le futur président du Conseil avait déclaré avec cette franchise directe, dont on ne saurait lui refuser le bénéfice, que d'accord avec les collectivistes sur les principes, il se sentait obligé d'en différer l'application par simple raison d'opportunité et pour ne pas mettre en fuite les capitaux dont le gouvernement ne pouvait encore se passer.

Quelle illusion résisterait à un tel aveu?

Au surplus, comment les fractions du parti dit modéré, à supposer que son éparpillement ne lui fût déjà cause d'infériorité, exerceraient-elles sur le parti radical une attraction capable de le soustraire aux prises de la S. F. I. O? Ne partagent-elles pas ses erreurs? Sans doute, elles se défendent de les professer? Mais, en fait, l'opposition et le modérantisme ont servi de véhicules à toute la législation socialisante. Aristide Briand a été le grand maître de notre politique extérieure

aussi bien sous les majorités nationales et modérées que sous les majorités cartellistes. L'œuvre de la législature de 1928 a été exactement, sous le règne du modérantisme, ce qu'elle aurait été sous celui du collectivisme. Quelle est la loi qui extraite du programme marxiste, n'a pas été, depuis quinze ans, votée à la quasi unanimité? Ç'a été un ralliement immense, universel. L'unité de la France parlementaire s'est faite dans l'étatisme. Il n'y a eu d'opposition que verbale, fictive, conventionnelle.

Quiconque n'a pas discerné que les deux Frances dont Waldeck-Rousseau, du haut du Capitole de Toulouse, dénonçait à la fin du siècle dernier, l'irréductible hostilité, communient aujourd'hui dans une même erreur, se condamne à l'illogisme et à l'impuissance.

Sans la reconnaissance du fait capital que nous n'avons qu'une seule École dirigeante, l'histoire de ces quarante dernières années devient hermétique, elle apparaît comme une succession incohérente d'effets sans cause.

***

Au risque de nous répéter, nous n'apporterons jamais trop d'insistance à définir cette locution d'École dirigeante que nous avons créée.

Une École dirigeante, c'est la réunion d'hommes associés pour la conquête et l'exploitation du pouvoir. Elle est essentiellement caractérisée par la possession d'une doctrine commune, d'une méthode de réalisation. A la fois occulte et visible, elle rappelle, toute laïque qu'elle soit, la Congrégation d'après 1815.

C'est un réquisitoire coutumier contre le régime que de l'accuser d'incohérence dans la pensée et de discontinuité dans l'action. Les apparences s'y trouvent en effet. Quoi de moins propre à procurer l'idée d'une politique ordonnée et conséquente que la fréquence des crises ministérielles, les vaines agitations parlementaires, les finances en désordre, les budgets votés en retard, les inextinguibles querelles des partis, les rivalités de groupes, la multiplicité des révolutions de palais.

Sous cette anarchie de surface, prenons garde que veille une pensée directrice, jamais déficiente. Et, d'ailleurs sommes-nous assurés que ces incohérences dont les polémistes s'indignent par habitude, ne font point partie d'un plan concerté afin de déterminer un état prérévolutionnaire, propice aux manœuvres du syndicalisme?

Nous avons affirmé l'unité d'École dirigeante, telle qu'elle a été conçue par Jaurès. Que nous n'ayons pas d'École dirigeante de rechange, c'est un fait qui saute aux yeux. Est-ce que toutes les mesures exigées par l'animateur socialiste ne sont pas proposées et réalisées par ceux-là mêmes qui font profession verbale d'être ses adversaires?

Ce sont des personnages consulaires et des gouvernements qualifiés de modérés qui ont fait voter les lois extraites du programme marxiste, conçues comme moyens propres à collectiviser la nation française et qui ont porté les plus rudes atteintes à la stabilité et à la continuité de la famille française en frappant la propriété et l'héritage de taxes nettement confiscatoires.

Les Assurances sociales étatistes n'ont été contestées ni dans leurs principes, ni dans leur mode d'exécution. Il a suffi à l'École dirigeante de les inscrire à l'ordre du jour pour qu'elles fussent adoptées dans un accès de mysticisme collectif.

Ainsi se trouve saisie sur le vif la subordination du Parti de l'Ordre « agi » et « manœuvré par l'École dirigeante ».

Il ne s'appartient plus. Il a renoncé à toute mission qui lui soit propre. Il n'intervient dans la politique que pour sauver la mise de l'École dirigeante quand, celle-ci s'étant imprudemment aventurée, une halte réparatrice s'impose. Il faut rassurer la nation alarmée. C'est affaire aux modérés, poussés en avant pour couvrir la démagogie. Fort de la responsabilité qu'il dégage et de la confiance qu'il inspire, le parti de l'Ordre fait l'intérim et prend toutes mesures qui, de la part des socialisants, paraîtraient subversives et de la sienne se font accepter.

Voilà ce que nous écrivions il y a deux ans. Qu'y pourrions-nous changer?

De quels éléments se compose notre École dirigeante?

Elle provient non d'une aristocratie, non d'une bour-

geoisie, ni d'un prolétariat de frontières nettement délimitées, mais d'une classe instable et mouvante qui s'est considérablement développée depuis la Monarchie de Juillet, la classe dite des professions libérales, qui se recrute par voie de diplômes, de concours : avocats, médecins, professeurs, journalistes, fonctionnaires démissionnaires et retraités. En un mot, les nouvelles couches dont Gambetta, dès 1876, annonçait et pressentait l'avènement.

Jamais École dirigeante n'a été plus strictement obéie, plus docilement suivie que la nôtre, pendant et après la guerre. L'épisode du Bloc National a mis trop en lumière l'absence d'une École dirigeante de rechange pour qu'il soit besoin d'insister. Pas un homme nouveau n'a surgi et ne s'est offert à l'incontestable bonne volonté du suffrage universel. On a pu rééditer avec plus d'à-propos que jamais ce mot célèbre : « La France s'est recouchée dans son lit sans même en changer les draps. » Nul ne s'est ingéré de réclamer des comptes à notre École dirigeante sur la façon dont elle avait préparé et conduit la guerre. Nulle action en responsabilité n'a été intentée.

***

Nous avons tracé autrefois l'itinéraire de Belleville à Moscou. Le programme de Belleville ! Le manifeste Karl Marx ! Le point de départ et le point d'arrivée. La cité sainte, la capitale du Marxisme, resplendit à l'horizon. C'est dans cette direction que d'irrésistibles affinités électives portent notre École dirigeante. Bien fol qui escompterait de sa part regrets et repentirs. Elle a conscience du but qu'elle vise. Elle se ne retirera pas de son entreprise. A l'avant-garde, marchent les communistes comme entraîneurs et les collectivistes comme animateurs. Les radicaux forment le gros de la troupe. A l'arrière-garde les modérés. Ils suivent en maugréant, mais ils suivent. Ce sont les traînards. La politique expérimentale ne peut extraire des événements aucune autre moralité. Elle y procède sans passion avec le détachement du chimiste penché sur le résidu resté au fond de ses cornues.

Toute propagande, tout effort qui ne se donne pas pour fin la création d'une nouvelle École dirigeante sont d'avance

frappés d'inanité. Le diamant n'est usé que par le diamant. Une École dirigeante, aussi solidement implantée que la nôtre, ne saurait être arrêtée dans son action que par une autre École dirigeante capable d'opposer dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel, doctrine à doctrine, principe à principe, volonté de puissance à volonté de puissance, intransigeance à intransigeance. Et c'est bien autre chose qu'une combinaison parlementaire ou qu'un expédient électoral. Il ne s'agit plus aujourd'hui de ralentir la marche au collectivisme, la marche à Moscou, mais de provoquer une marche contraire.

Depuis que les partisans de l'Ordre envoyés au Parlement par des électeurs trop confiants participent régulièrement par leurs votes à la spoliation des possédants, peut-il encore être question d'un redressement de l'État par ce qu'on appelle couramment *de bonnes élections?*

Ces soi-disant bonnes élections dont on leurre les Français depuis tant d'années et qui ne se sont jamais réalisées peuvent-elles exister? La condition primordiale pour qu'elles existassent serait que les élus défendissent les intérêts des contribuables et non ceux des profiteurs du budget, ce serait que députés et sénateurs élus comme « modérés » ou « partisans de l'ordre » ne fissent pas au Parlement, au mépris du mandat qu'ils ont reçu, de la politique marxiste — ce serait que les Assurances sociales, la pension du combattant, la prolifération des monopoles ne fussent pas votées, approuvées, soutenues par les députés « modérés ». Cette condition était la base même du régime représentatif idéal, pour la conquête duquel la France a fait tant de révolutions. Mais le système de gouvernement parlementaire étant complètement modifié dès lors que les députés, voire les sénateurs, ont adopté la méthode des dépenses sans cesse accrues au profit d'une classe de la nation et au détriment de l'autre, il en résulte qu'il ne saurait y avoir de bonnes élections et que la ruine totale du pays sera maintenant rapidement couronnée par un gouvernement représentatif qui avait été institué — ô ironie, — pour organiser le contrôle et non l'abus des dépenses. Les charges budgétaires les plus excessives sont généralement créées par des lois votées à la presque unanimité du Parlement. Les Assurances sociales en sont un exemple mémorable. Au moment où ces

mesures législatives font une entrée triomphale dans l'arsenal de notre fiscalité, aucune recette n'est prévue pour assurer leur fonctionnement. C'est le budget qui règlera la question. A quoi, dès lors, correspond l'attitude des conservateurs refusant leur adhésion aux nouveaux impôts que leur imprévoyance a rendu inéluctables.

Eh quoi, me dira-t-on, la politique expérimentale se déjuge donc. N'avez-vous pas fait l'éloge de la Constitution de 1875 dont vous accusez maintenant les faiblesses? Nous répondrons que la politique expérimentale se contente d'interpréter les faits soumis à son observation continue. La Constitution de 1875, soumise aux lois de l'évolution naturelle, a procuré aux Français de longues années de prospérité et d'ordre. Elle ne les a pas empêchés de sortir victorieux d'une des plus grandes crises de leur histoire. Mais depuis que ses rouages sont complètement faussés par une évolution artificielle d'origine marxiste, depuis qu'un Tribun socialiste a donné le branle à cette évolution, en concevant une méthode à l'application de laquelle les députés conservateurs, à part quelques honorables exceptions, n'ont pas cessé de collaborer, depuis qu'apparaît le spectre hideux de la banqueroute de l'État et de la ruine de tous les possédants, comment affirmer que ce pays puisse être sauvé du bolchevisme par le seul jeu de ses institutions politiques et de sa constitution administrative mises en péril par ceux-là mêmes qui avaient pour mission de les défendre? Le mal est désormais si profond qu'une réforme morale s'impose et si les Français ne s'associent pas pour la faire, il est à craindre qu'une Révolution ne détruise à trop bref délai les colonnes qui soutiennent un édifice vermoulu et assailli de toutes parts

Une Révolution accomplie légalement par l'augmentation indéfinie des dépenses de l'État et par l'excès de la fiscalité, voilà ce qu'un avenir prochain nous réserve.

FELS

ABSENCE

> Un plaisir faux en vaut un vrai; il peut remplir également l'esprit. En effet tandis qu'il existe nous sommes persuadés qu'il est vrai.
>
> A mesure que l'on a plus d'esprit l'on trouve plus de beautés originales. Mais il ne faut pas être amoureux, quand on aime on n'en trouve qu'une.
>
> PASCAL (*Discours sur les passions*).

PREMIÈRE PARTIE

I

UNE FEMME PARFAITE

— Qu'est-ce que vous attendez pour l'épouser? — demanda Laure.

Le sourire de Juste Haudouard, le regard qu'il appuya sur celui de sa confidente laissaient entendre que la question n'était pas neuve.

— Rien... au fond rien... Mais qu'est-ce que cela peut nous ajouter?

Pour que Laure ne doutât point de son amour pour Anne il précisa :

— Nous sommes mieux que mariés... Ensemble quand nous voulons, sans l'inconvénient de faire ménage. Elle est aussi affranchie des conventions que je le suis moi-

même. Nous nous sentons ainsi, comment te dire? à la fois plus libres et mieux liés... A part l'ennui d'habiter un peu loin l'un de l'autre.

Laure tenait à son idée qui était sur un autre plan.

— Tu y penses, avec son nom et le tien, avec vos relations à tous les deux... la situation que vous pouvez vous faire...?

En parlant elle alternait, comme lui, le « vous » et le « tu » selon que leur intimité cédait le pas à une nuance plus mondaine. Dans le monde elle était « Laure »; pour quelques amis, dont Juste, elle était « Nouche ».

Elle ajouta, parlant toujours pour Anne et lui :

— Enfin cela vous aiderait pour votre avenir à tous les deux... Vous y avez songé?

Elle regardait autour d'elle, comme les prenant à témoin, les fauteuils de ce salon vide où chaque semaine, en vertu d'une fonction devenue mécanique avec les années, elle plongeait ses amis tête première dans un flot mobile de femmes du monde, d'écrivains, d'artistes en vedette et d'étrangers de marque.

A deux ou trois reprises, à son samedi, Juste Haudouard lui avait amené Anne Langle. La fille du « Freud français » pour parler comme les profanes, avait eu à ces occasions, un succès discret : celui d'ajouter, en même temps qu'une présence suffisamment effacée de jeune fille un peu sévère, un nom « grave » à ceux, moins austères et plus notoires, des habitués de la maison.

Juste opposa à la question un geste évasif, comme si, au lieu de le séduire, cette pensée le gênait plutôt.

— C'est bien secondaire...

Il venait sans grande régularité chez Laure, beaucoup moins pour les « relations » que par prédilection pour cette femme éprouvée par la vie, qui, toujours absente du train extérieur qu'elle semblait s'imposer, savait donner du prix à une intimité dont elle était chiche. C'était Nouche, créature fragile déjà marquée par l'âge et des troubles de santé, Nouche, mélange complexe de pessimisme et d'énergie, de dévouement et de quant à soi, de clairvoyance et d'emballement, qu'il aimait retrouver — bien plutôt que Laure. Il avait autrefois usé de son salon, puis, par la suite, la

sympathie naissant, d'un grand divan tranquille où l'on « fumait » parfois le soir à deux ou trois. Des absences, puis sa liaison avec Anne avaient coupé ces habitudes. Il l'avait ce jour-là trouvée seule chez elle. Cette occasion d'intimité les avait amenés, inévitablement, à parler d'Anne.

— C'est l'argent qui vous empêche? — demanda Nouche.

— Quel argent?... Nous n'en avons ni elle ni moi. Nous en faisons tous les deux. Chacun pour soi... Ce serait parfait au contraire.

— Alors quoi, c'est le père?... Qu'est-ce qu'il dit de votre liaison le père.

— Rien... C'est un homme qui ne dit rien, — qui ne veut rien voir et peut-être ne voit rien. Un homme dans Saturne.

— J'ai vu son portrait. Il est comme ça?

— Mieux ou pire que cela. Un petit homme, presque hydrocéphale, avec des yeux de nocturne. Chez lui il porte une espèce de blouse d'hôpital qui traîne par terre. Le crâne tout ras...

— Ce que c'est amusant... Comment le crâne?

— Le front magnifique comme celui d'Anne... N'avez-vous jamais été l'entendre par curiosité au Collège de France?

— Tu penses si j'ai le temps d'aller au Collège de France... Tu le vois souvent?

— J'ai suivi quelques-uns de ses cours autrefois. Dieu sait que j'aimais ça! Chez lui je l'ai vu en tout trois ou quatre fois. Leur intérieur est si terne. Anne ne s'y plaît pas. Elle n'a rien fait pour le rendre habitable. C'est glacial.

— Et lui?

— Lui de même... Terriblement sec et froid. Pas comme un homme, comme un minéral : glacé, glaçant. Rien de méprisant, d'ailleurs. Ni d'absent même. Mais inhumain... ou surhumain? D'une dureté...

— Elle a le regard assez dur aussi.

— Vous trouvez?

Il parut s'étonner :

— ... C'est un être si doux, pourtant... Lui, c'est le même regard toujours. Parfois son attention se pose sur vous, sur ce que vous venez de dire, n'importe quoi, que vous parliez Chine ou objets nègres... Il s'en empare, l'épluche, le secoue. Un rapace. Il vous fait tout vider. Il faut lui laisser tout avaler,

digérer. Et quand c'est fini, il n'a jamais l'air satisfait. Son regard revient droit devant lui. On est soulagé lorsqu'on ne l'a plus sur soi.

— Ce doit être gai...

— Assez horrible... Pauvre Anne! quand il la regarde, quand par hasard il lui dit deux mots ou parle d'elle, il a toujours l'air de la considérer comme un cas.

— Elle l'aime?

— Sans doute... Elle le respecte et l'admire surtout, comme tout le monde. Elle le craint un peu, sans qu'il ait jamais l'air de s'occuper d'elle. Au fond, je crois qu'elle le déteste... Pas le père, si vous voulez, mais ce mur de pensée froide qu'elle retrouve toujours devant elle; l'être rigide, à peine terrestre qui, sans s'en douter, la sacrifierait... si elle se laissait faire. Il la garderait dans ce milieu réfrigéré de philosophes et de psychiatres. C'est tout juste si elle commence à en sortir.

— Elle s'intéresse à ses travaux, à ses livres?...

Juste hésita, un peu embarrassé.

— Je crois...

Il ajouta après un temps :

— ... Oui, mais tout de même assez extérieurement. Enfin elle a lu *De l'Introspection au Comportement*, elle connaît le système, peut parler de syndromes névropathiques et de sa théorie des névroses... Pratiquement elle a, je crois, renoncé à travailler avec lui...

— C'est tout de même un homme assez étonnant, ce Langle, hein? C'est-il vrai qu'il est beaucoup plus épatant que Freud?

La question, sur ce ton, amusa Juste.

— Beaucoup plus épatant?... Il n'y a aucun rapport. C'est bien plus un philosophe, un métaphysicien même, qu'un psychologue ou qu'un psychiatre. Depuis Bergson et, en opposition même à Freud, c'est le vrai, peut-être le plus grand...

Laure ne le laissa pas finir.

— Vous ne pourriez pas me l'amener?

Juste éclata de rire.

— Langle? Ah! non, ma petite Nouche, pas lui... Anne tant que vous voudrez.

Nouche revint à son idée.

— Tout de même ça doit être passionnant de vivre et tra-

vailler avec un homme pareil. Intelligente comme elle doit être...

Juste n'avoua pas que cela l'aurait encore plus passionné qu'elle... s'il avait eu le temps. Il ne dit pas non plus combien le prestige du père — de la pensée, du nom et de l'homme... ce front, ce regard, la blouse et la petite lampe verte du savant dans cet appartement frigide, isolé comme un phare sur les jardins de couvents du Val-de-Grâce — avait joué sur la formation de son amour quand il avait rencontré Anne un peu plus d'un an auparavant. C'était déjà si loin, ce début...

— Elle te parle de lui quelquefois?

— Rarement... Ce qu'elle doit admirer, je crois, le plus dans l'homme, c'est sa hauteur de vie, ce détachement des honneurs, de l'argent, son horreur du bruit, de la publicité, du monde...

— Crois-tu?

— Sûr... Je lui ai conseillé une fois de faire un petit bouquin sur son père, sa vie et son œuvre, ça n'a pas été fait. Elle a eu cette réponse merveilleuse : « On ne touche pas à ça. »

— Elle n'en avait peut-être pas envie, — fit Nouche... — Ce ne doit pas être si facile.

Elle vit que ce scepticisme heurtait Haudouard et enchaîna :

— Elle a connu sa mère?

— Je crois très peu. C'était une petite étudiante lettone qu'il avait épousé très jeune et qui s'était passionnée, elle, pour ses études. Elle est morte à trente-huit ans... on sait mal de quoi. Un tempérament nerveux assez bizarre, paraît-il. Un cas pour Langle... D'après les photos, c'est à elle qu'Anne ressemble le plus... Le front à part...

— Ce qu'elle est belle!

La figure de Juste s'éclaira.

— Tu es gentille...

— Qui en douterait?

— Oh! ceux qui trouvent toujours à dire... Tiens, Nancy par exemple qui, pas plus tard qu'hier, a trouvé ça — il y a quinze jours j'avais amené Anne chez elle — : « ... Elle est vraiment très belle, mademoiselle Langle... Mais enfin, vous ne trouvez pas... d'une beauté un peu... pas à la mode? » Tu entends Nancy!...

— Qu'est-ce que ça veut dire une beauté à la mode? C'est bien Nancy... Avec ce front, ce nez, cette ligne de corps...

— Justement... question de couturiers. Ça, elle s'y mettra.

Il continua avec emballement.

— Anne, c'est le classique même. Est-ce que la musique de Bach est à la mode? Vous voyez une figure de Michel-Ange à la mode...

Nouche, moins lyrique, alla droit aux précisions.

— Ce qu'elle a l'air bien faite, mon petit.

Il retint une exclamation indiscrète. Cependant il se rappelait deux ou trois critiques qu'il avait intérieurement adressées à Anne avant de l'aimer, et que, depuis, il se refusait à formuler, même à admettre : l'attache légèrement voûtée des épaules, sa pâleur qui lui avait paru d'abord un peu malsaine, la curieuse mais assez charmante anomalie que donnaient à son regard quelques cils blancs mêlés aux autres, comme une trace de poudre oubliée sur sa paupière gauche. Si elle n'était pas, quand il l'avait connue, tout à fait « son type à lui » elle avait en tous cas bien « son type à elle ». Et à ce « type » il s'était déjà fait, mieux que fait... Le goût, se disait-il, change avec la femme que l'on aime.

Il se leva... Laure se décolla du fauteuil dont elle n'occupait que le bord.

— Attends... Je vais te chercher tes boîtes.

— Quelles boîtes?

Puis il se souvint d'une petite provision de drogue rapportée de Chine qu'au retour d'un voyage il lui avait donnée en garde. « Pour ne plus m'en servir », avait-il dit.

— Ça ne t'intéresse plus?

— Oh, ma foi non... Tu peux garder.

Nouche le regarda admirativement.

— Ce qu'elle t'a fait du bien quand même, cette Anne. Tu es en pleine forme, presque trop... Tu prends des joues. Tu n'es plus inquiet...

— Cela devient inquiétant, — dit-il avec le sourire.

— Tu parles... Pour un romancier du mal du siècle. La santé ne va pas t'arranger. Mais tu n'as plus envie d'écrire des livres d'inquiétude, à présent, mon gros.

— Ah! fichtre non, — s'exclama-t-il, un peu agacé toutefois du « mon gros ».

— C'est étonnant comme vous avez changé, — reprit Nouche qui, devant cet homme satisfait, redevenait Laure. — Vous n'êtes plus le même. Vous écoutez quand on vous parle. Vous ne guettez plus la femme qui entre et qui sort. On sentait votre cœur battre avec les portes... Vous étiez toujours ailleurs, toujours traqué, toujours fuyant. Et puis absent, toujours absent... Vous nous tourniez le cœur avec vos voyages. Quel type vous étiez encore il y a un an!... Mais, au fond, reprit-elle après l'avoir examiné, je t'aimais peut-être mieux comme ça alors. Les gens béats, tu sais... Basset qui t'aime bien me le disait l'autre fois quand il t'a vu ici avec la petite : « Ce qu'il change, votre Juste... Qu'est-ce qui lui prend? Il est amoureux, il engraisse... Vous croyez que cela va durer? »

Il se rapprocha de la porte. Elle l'arrêta brusquement d'un coup sur le bras.

— Ah! mais, dis-moi, c'est-il vrai que tu repars?

— On le dit... Je l'ai dit. Mais vous savez tout ce qu'on dit...

Oh, en tout cas une promenade cette fois. Trois, quatre mois au plus.

— Et où?

— Au Mexique où j'ai des amis. On me propose une mission de conférences, peut-être une enquête à faire... Encore un pays qui m'attire... C'est bien ma chance. Si seulement j'avais su y aller plus tôt...

— Et elle, qu'est-ce qu'elle en dit?

Laure se tenait sur la porte, le regard coupé par son tic.

— Mais rien : elle trouve le projet enfin... tout naturel. Il lui arrive aussi de voyager avec Langle... Et puis surtout c'est quelqu'un de tellement chic et raisonnable. Une nature forte et généreuse, fit-il, s'emballant à nouveau. C'est vraiment quelqu'un, tu sais, ma petite Nouche.

Il prit son chapeau. Sa figure s'embrunit légèrement.

— ... Dans la vie il faut faire son métier. Et le métier c'est un peu le destin... Allons, adieu Nouche.

Elle le fixa encore interrogativement.

— Laisse-moi te voir... Tu as encore de ça dans les yeux,

hein? dans tes yeux rentrés qui font quelque chose aux femmes. Et là...

Elle lui toucha un pli au coin des lèvres. Il sourit, haussa les épaules.

— Allons, tu n'es pas encore un vrai béat.

Ils s'embrassèrent. Elle l'accompagna sur l'escalier, le héla encore.

— Au revoir, à bientôt... Envoyez-la-moi. Ce que vous en avez de la chance! Ce que je suis jalouse! Des voyages, des succès, des femmes. Ce que vous êtes gâté! Une femme dans chaque port. Et maintenant une femme, une vraie femme : C'est trop, beaucoup trop. Et puis le Mexique!

Il répondit à cette exubérance, d'une main qui flottait, d'un sourire indécis où elle revit — enfin — son inquiétude :

— Vous avez raison. C'est trop à la fois!

***

« Trop à la fois... » se redit-il plus sérieusement en allant vers le taxi qu'il venait d'appeler.

Mais dans la voiture il cessa presque aussitôt de penser au voyage que Nouche venait de lui remettre en mémoire. A ce départ qu'il avait pourtant envisagé comme proche il ne pensait guère plus qu'à une visite à faire ou à une simple ballade à la campagne. En roulant vers son quai de la Cité, automatiquement sa pensée revint à Anne. Vers onze heures ou minuit, dès qu'il rentrerait, il l'appellerait au téléphone.

Une grande douceur le pénétrait et, déjà, dans ce crépuscule d'avril, l'impatience de la nuit. Elle viendrait à son appel, comme presque chaque soir. Il s'enfonça sur les coussins, sûr de ce bonheur toujours à portée. Des phrases de Laure lui revinrent : « Vous n'êtes plus inquiet... Ce qu'elle t'a fait de bien, quand même... » Oui, cette sécurité, cette douceur, ce confort, cet équilibre, c'était elle.

...« Anne », pensa-t-il. Et presque à mi-voix : « Anne ». Puis ce furent deux vers qui remplirent son cœur et sa mémoire, deux vers des *Amours* qu'ils avaient découverts ensemble, un jour qu'ils feuilletaient chez un ami bibliophile une belle édition d'époque :

Chère maîtresse à qui je doy la vie,
Le cœur, le corps et le sang et l'esprit.

Ils lui revenaient constamment depuis comme un refrain, comme le motif même de sa tendresse.

Il habitait, quai de l'Horloge, un entresol. Il entra dans l'appartement non éclairé. Dans la pièce où il dormait et travaillait, les lumières du quai reflétées par la Seine entraient par la haute fenêtre où montaient les bras puissants d'un peuplier. Il n'alluma pas aussitôt, marquant d'instinct un arrêt devant les vitres, sensible malgré l'habitude à ces retours du soir, à la palpitation obscure de la pénombre, à ce glissement du fleuve encaissé que remontait parfois, trouant d'un fanal rouge la nuit des pierres, un remorqueur sous sa fumée.

Ce promontoire et ses deux réverbères, le front serré des maisons de l'autre rive, leur ceinture d'arbres et de silence... il avait en rentrant chaque soir cette eau-forte sous les yeux et pour un moment, sur l'âme, comme un son d'orgue, cette même suspension du temps.

***

Il fit jouer une lampe. Sur la table de travail régnait plus d'ordre qu'il n'en avait laissé. Près de la machine à écrire encore ouverte, il aperçut, tapés, les feuillets épinglés d'un article qu'il avait achevé le matin même.

Il sonna le boy, un petit Laotien qu'il avait ramené deux ans plus tôt d'Extrême-Orient.

— Mademoiselle est venue?

— Elle a parti tout à l'heure après travailler. Monsieur habiller ce soir?

— Oui, dépêche-toi.

L'enfant passa dans la salle de bains, sortit le vêtement, la chemise dure. En fixant un faux-col, Juste s'impatienta. Le bouton se dérobait sous ses doigts.

— C'est ridicule ce que j'épaissis. Zut...

Le boy se mit à rire.

— Monsieur gros... Avant monsieur beaucoup maigre. Maintenant gros.

Le timbre sonna dans l'antichambre. Yack courut ouvrir.

Une voix douce appela précautionneusement de la chambre.

— Tu es là, Juste? Je ne te dérange pas...

C'était sa mère, une petite femme en noir d'allure timide, un peu tassée, de mise provinciale avec quelque effort d'élégance pour Paris où elle était de passage. Elle tenait deux petits paquets à la main.

— Mais non, petite maman.

Elle s'avança sur le seuil du cabinet. Ses yeux gris l'enveloppèrent.

— Tu t'habilles? — interrogea-t-elle avec une nuance d'appréciation satisfaite pour ce fils parisien qui « dînait en ville ». Elle ne pouvait jamais résister, quand les occasions lui en étaient données, à cette contemplation de Juste s'habillant, de Juste au travail, de Juste montant à cheval à la campagne, de Juste prenant le train.

— Comme vous voyez... Et ce n'est pas drôle, — maugréa-t-il pour rabattre cette admiration déplacée, aussi parce que le bouton du col trop étroit lui échappait pour la quatrième fois.

— Veux-tu que je t'aide?... Tu t'étoffes, ma parole.

— Je m'étoffe... Vous avez des mots. Alors vous trouvez aussi qu'il est temps que j'aille perdre tout ça!

— Je venais te dire adieu, — s'excusa-t-elle.

Le mot adieu avait toujours dans cette voix timide une consonance pathétique.

— Vous repartez? — demanda-t-il un peu malicieusement.

Il aimait plaisanter les petits voyages, la bougeotte de madame Haudouard — car elle avait en petit la manie ambulatoire qu'il avait en grand. De sa maison du Béarn où elle vivait seule une grande partie de l'année, elle trouvait moyen de faire d'incessantes sorties vers des amies de couvent en province, des cousins de Paris. Elle décrivait ainsi d'infatigables crochets au centre des grands périples de son fils. « Vous allez à Barbezieux quand je pars en Argentine, à Limoges quand je file aux Samoa, à Libourne quand je suis à Melbourne. C'est votre faute, ma bougeotte à moi. »

— Et où allez-vous à présent?

— Nulle part... Je reste à Paris? Mais tu pars bien, toi, pour le Mexique?

— Pas demain.

— Je ne voulais pas te laisser partir sans te voir un peu.

Elle repassa, à petits pas dans la chambre, posa ses paquets et tourna, un moment, autour du sujet qu'elle n'osait pas aborder. Une grande photographie de nu, sans visage, était sur la cheminée. Elle lui jeta un coup d'œil détourné presque aussitôt de peur d'être vue, s'approcha du bureau. Enfin... (il l'attendait là).

— Comment va Anne?

Il lui avait présenté Anne Langle huit ou neuf mois auparavant à l'un des passages de madame Haudouard à Paris. Et à la fin de l'été précédent, après un camping de deux semaines dans les Landes, Anne était venue avec lui passer trois jours chez elle.

— Très bien, — fit-il.... — Elle m'a bigrement rendu service aujourd'hui. Sans elle je n'en sortais pas.

Sachant ses sentiments depuis longtemps devinés, il affectait devant cette perspicacité de ne montrer d'eux que sa gratitude pour les services qu'Anne lui rendait, sans vouloir sur le reste s'expliquer davantage.

— Tu lui en fais faire à la pauvre Anne...

Le mot « pauvre Anne » l'offensa outre mesure.

— Pourquoi « pauvre Anne »? Qu'est-ce que cela veut dire « pauvre Anne »?... Anne Langle n'a rien de pauvre, ni d'humble, ni de sacrifié, ni de pitoyable. Je ne lui en fais pas « faire » comme vous dites. Elle m'aide quand cela lui plaît et parce qu'elle le veut bien. Vous avez des mots, des pensées affreuses.

Il semblait atteint au vif d'une préoccupation secrète. « N'être pas égoïste envers Anne... Ne pas la laisser juger humble. »

— Qu'est-ce que tu as?.. Je n'ai rien voulu dire qui diminuât Anne.

— Alors moi?

— Voyons, — fit-elle...

Son irritation tomba.

— Il y a des mots qu'il ne faut pas dire, des pensées qu'il ne faut pas avoir... Allons, ne nous fâchons pas.

Il avait déjà du remords de son impatience devant ces yeux qui avaient rougi.

— Quand pars-tu? — demanda-t-elle après un temps.

— Je ne sais pas encore... Le plus tôt serait le mieux. Mais j'ai encore un tas de choses à donner...

Il montra les papiers empilés sur la table.

— Tu me préviendras pour que je vienne à la gare?

— Pourquoi faire? Je vais trois mois au Mexique. Je ne pars pas au front...

Cette femme émotive affectionnait un cérémonial des départs et des arrivées qu'il feignait de trouver un peu ridicule.

Elle se résigna. « Il veut être seul avec Anne », pensa-t-elle, non sans raison.

— Eh bien, adieu, mon petit.

Il embrassa le front qu'elle lui tendait.

— A cet été, petite mère.

Il la raccompagna jusqu'à la porte, gêné par le sentiment de sa rudesse de tout à l'heure, soudainement attendri. Dans l'antichambre, une impulsion subite le poussa.

— Alors, vous êtes contente de ma future femme?

Il vit que c'était le mot qu'elle attendait, la joie dont elle voulait être sûre.

— Parfaite... Tu ne pouvais pas tomber mieux, mon enfant. C'est une femme parfaite.

Madame Haudouard s'était arrêtée sur le seuil de la porte.

— Pourquoi parfaite, maman?

— Elle t'est dévouée... Elle a l'air sage, sérieuse. Elle paraît bonne. Physiquement elle est tout à fait bien... Elle t'équilibre... Elle te fixera.

A chaque mot qu'elle prononçait, un flot d'émotions menaçait de déborder Haudouard. Il se freina.

— Je vous aime bien, petite maman. Je vous écrirai.

Les pas menus s'aventurèrent sur les marches. Elle se retourna encore, levant comme pour un conseil une main chétive qui tenait un gant froissé.

— Une femme parfaite... parfaite, — répéta-t-elle d'une voix qui se voulait ferme, comme s'il eût pu l'oublier, comme s'il en eût pu douter.

***

Au dîner qu'il avait ce soir-là, il trouva deux amis, Muriel et Albert Maugé qu'il n'avait pas vus depuis plusieurs semaines.

Entre Juste et Maugé, homme de lettres aussi mais très arrivé, persistait une affection déjà ancienne souvent coupée par les disparitions d'Haudouard, un rien tutélaire de la part d'Albert qui avait patronné ses débuts, légèrement défiante de la part de Juste qui attendait toujours de ses intimes une approbation ouverte ou tacite de ses sentiments et de la conduite de sa vie, — encouragement que la réserve un peu froide d'Albert laissait souvent en suspens.

Haudouard attribuait à Muriel, trop « brillante » à son idée pour aimer les autres femmes, à une certaine mauvaise humeur dont il la soupçonnait à l'égard d'Anne (ils étaient quelquefois sortis ensemble) l'accueil quelque peu distant qu'à travers les politesses et aménités d'usage, le couple avait fait à sa « nouvelle amie ». Trouvaient-ils qu'elle mettait trop de hâte à « se lancer »? En fait Anne Langle avait dans les derniers temps quelque peu desserré leurs relations.

— Alors, Juste, encore un petit voyage, — dit Muriel quand ils se retrouvèrent, leur tasse de café en mains. — Et Anne Langle... alors, vous la laissez?

Haudouard crut voir dans les beaux yeux verts de Muriel un éclair de malice qui l'irrita.

— Je n'y songe pas... Ce n'est pas laisser une femme que s'absenter trois mois quand elle est sûre de vos sentiments, — précisa-t-il.

— Je ne vous comprends pas, Juste, — fit soudainement derrière eux la voix mesurée, presque sans timbre d'Albert. — Vous aimez une femme... Vous dites que vous aimez une femme... et vous partez?

— Eh bien quoi? — riposta Juste. — Elle au moins comprend ce que voyager signifie pour moi. Ce n'est pas une petite fille...

Albert Maugé semblait suivre une autre idée.

— Vous partez... et vous n'avez pas peur de la perdre?

Cela fut dit de la même voix pâle, avec un sourire mince et

comme affilé dont le scepticisme — Haudouard pensa : la malveillance — porta un coup droit à Juste.

— On ne perd que ce qui ne vaut pas d'être gardé, — fit-il, la colère dans les yeux. — Ce n'est pas le cas.

Il resta muet jusqu'à la fin de la soirée, en proie à une rage folle contre Albert. « Pour qui la prennent-ils? se répétait-il à lui-même. Et de quel droit insinuer une idée aussi lâche? Si une femme comme Anne, comme Anne Langle ne pouvait attendre un homme trois mois?... »

Puis il se calma, songeant combien ces « gens du monde » ignoraient tout d'eux au fond, de leur amour... « Quelle impuissance à imaginer des sentiments profonds, immuables! » se redisait-il pour se rassurer.

Au moment de partir, il prit Albert à part, car il fallait vider ce débat d'homme à homme.

— Vous êtes mysogine, Albert, et un peu doloriste... Mais je voudrais que vous compreniez qu'il y a, qu'il peut y avoir des êtres sûrs, des êtres qu'on ne perd pas...

— Pénélope?... Vous avez *le complexe d'Ulysse*, mon enfant. Méfiez-vous-en.

Le complexe d'Ulysse, que voulait-il dire avec cette formule littéraire?

— Ulysse retrouvera Ithaque et Pénélope, cher Albert, — répliqua Haudouard de meilleure humeur.

— Bien, Juste!

II

DEUX NATURES FIXÉES

Aussitôt rentré chez lui — il était plus de minuit — il appela. Mais la sonnerie ne fit venir personne. Anne n'était certainement pas rentrée du concert où elle devait aller. Il raccrocha par crainte que le timbre, bien que donnant dans la chambre d'Anne, ne dérangeât Langle qui ne venait jamais répondre lui-même.

C'était une habitude que ces coups de téléphone entre minuit et une heure, à la fin des soirées de plus en plus rares qu'ils ne passaient pas ensemble. Le premier arrivé appelait

l'autre. Ils n'accordaient plus que bien rarement au repos ou au travail ces heures du milieu de la nuit après lesquelles, refusant d'être accompagnée, elle le laissait aux limbes de son plaisir pour repasser l'eau, furtive, à pas incertains.

— Elle aurait pu se presser un peu, — pensa-t-il. — Je lui avais dit vers minuit un quart.

Pour occuper le temps avant de la rappeler, il se mit à sa table, prit son carnet pour noter les courses du lendemain. Il fallait bien songer puisque son départ était à peu près décidé — mais l'était-il? — à se renseigner sur les bateaux, à fixer la date. Il nota « Cook » puis « Préfecture ». Il avait, par précaution, à faire renouveler son passeport. Il fallait aussi commander des vêtements légers. Comme il avait traîné pour toutes ces choses..! S'il partait il aurait, comme toujours, tout à faire à la dernière heure.

A ce retard, à son incertitude il reconnut qu'il pouvait encore ne pas partir.... Être retenu? Non... Au projet même, depuis qu'il en était question, Anne n'avait fait aucune objection. Elle avait sans réserve approuvé l'idée. Cependant... Bah! Le mécanisme des choses en déciderait.

Cependant il était temps de se résoudre. Il avait un accord à conclure pour l'enquête proposée, des coups de téléphone à envoyer à Mexico pour fixer le sujet de ses conférences, et à ses amis là-bas, quand il aurait reçu leur réponse au télégramme qu'il leur avait adressé au petit bonheur. — « Tout cela dès demain », se dit-il.

Comme il notait sur le petit carnet, il remarqua sur le feuillet du surlendemain un léger trait de crayon bleu sous la date : 16 avril. Un trait à elle, net, finissant en pointe. Elle avait dû le tracer le jour même. Quelle mémoire précise!... vraiment, dans deux jours, un an...

Un an... Non pas de leur rencontre ni même du début de leur liaison, mais du grand choc, de la merveilleuse surprise d'un soir où une flamme inespérée avait brusquement fait flamber et s'illuminer un feu jusque-là bien lent à s'allumer.

Elle l'avait si peu frappé la première fois qu'il l'avait entrevue, dans la salle de rédaction d'une revue où il venait déposer une chronique. Cette fille sévèrement,

presque pauvrement mise, on la lui avait nommée sous le pseudonyme, très falot, dont elle signait les petites notes qu'elle donnait à la même revue : René Sandre. Il n'avait pas pris garde à cette Cendrillon du journalisme, retenant tout au plus, par mégarde, le dessin ferme de sa ligne sous la robe noire, et l'obliquité du regard souligné, peut-être, par la curieuse moucheture des cils. Son allure lui avait paru rigide et dénuée de charme. Le front en avant, le menton dérobé, arrondissant le dos, elle était entrée d'un pas pressé, avec une brusquerie qui trahissait plus de fausse honte et de gêne vaincue que d'assurance vraie.

Mais quand, pris à part par le secrétaire, il avait entendu : « C'est Anne Langle, la fille de Langle », aussitôt un halo de pensée avait enveloppé ces dehors ternes, une lumière froide, celle de la lampe verte des salles de cours — la même qu'il devait entrevoir par la suite dans la chambre du philosophe— avait cerclé ce visage, fouillé ses traits — et, comme une tête d'antique mise en valeur aux feux dormants d'une vitrine, un large front où semblait déposé un peu de génie humain, l'arête droite et fine du nez, la courbe ferme du menton sortis de leur obscurité lui étaient apparus modelés, transfigurés dans leur géométrie, par ce jeu d'ombres et de clartés, physiques et métaphysiques, qui étaient encore la pensée de Langle, — telle la figure de cette pensée sublimement matérialisée.

Presque aussitôt présenté, il lui avait demandé sans détours de dépouiller son affreux pseudonyme et de n'être pour lui qu'Anne Langle. Elle avait répondu que pour ses petits travaux de rédaction, ses courses chez les éditeurs et dans les imprimeries, ainsi que pour les dessins de mode qu'elle donnait à un magazine — car elle avait divers talents — elle n'aimait pas se servir du nom de son père. Ce pseudonyme n'était qu'une blouse à ses travaux subalternes. Dégagée de cette blouse Anne Langle n'avait que plus de rayonnement.

Mais qu'était-ce qu'être Anne Langle? Elle-même avait indirectement posé la question. Ce n'était pas toujours drôle, avait-elle laissé entendre, d'être la fille de Langle. On n'est pas la fille d'une pensée, mais plus ou moins la servante d'un

feu sacré. Ce rôle de vestale, avec son prestige et ses avantages, avait des assujettissements, surtout appauvrissait la personnalité à un point qui lui donnait parfois de la révolte.

Il avait admiré sa modestie et applaudi à sa révolte. Ce qu'il ne fallait en aucun cas, avait-il dit, c'était que la personnalité d'Anne Langle, héritière de si grands dons, vînt se rétrécir sous le blouson de René Sandre. « J'espère mieux », avait-elle avoué. En retour elle lui avait parlé avec chaleur de ses voyages, de ses romans, de l'un surtout dont l'héroïne lui semblait très proche d'elle...

Cette conversation les avait très fort animés tous les deux, et, dans l'ardeur de ce rapprochement, elle avait accepté de déjeuner avec lui deux ou trois jours après.

Anne Langle... En la quittant il avait emporté une image sur laquelle la blanche lumière de la pensée de Langle laissait un feu mystérieux, une clarté qui ne baissait point.

Ce qui était curieux, sinon remarquable, c'était que cette image, en définitive, était moins un souvenir physique qu'une sorte de portrait moral. Concentration, profondeur, élévation, dignité, tels étaient les traits qui lui restaient d'Anne.

— Si je pouvais aimer une femme, — s'était-il dit sous cette impression première — ce serait celle-là... (Aimer une femme et en faire *sa* femme signifiait alors pour lui une seule et même chose.)

Il avait attendu le rendez-vous avec quelque nervosité. Avait-il montré trop d'impatience? Le jour du déjeuner, il avait été surpris, flatté, puis déconcerté par la simplicité avec laquelle elle avait accueilli une tentative non préméditée, risquée parce qu'elle lui avait paru l'attendre et qui la lui avait livrée — avant terme, avant que de savoir s'il la désirait.

La porte des grands sentiments, ce soir-là était restée fermée. Derrière, escamotée, oubliée, l'image d'Anne Langle attendait, qui refusait de s'accorder avec la facilité de René Sandre.

« Prenez garde au sens des mots, lui avait-il dit, en ces premiers temps, un jour qu'elle s'épanchait avec plus d'effusion que de coutume. Pas de Chopin... » Il savait son faible pour cette musique, et le transport d'Anne ce jour-là, rendait un peu le son « Chopin ». Les « mots » qui ne lui coûtaient

guère, à lui, dans les petites occasions, devant celle-là il se refusait à les prononcer à la légère. Par égard peut-être pour l'image enfermée, pour la vérité du grave amour qui *pouvait* être entre Anne et lui — si Anne Langle était bien l'Anne Langle du premier jour — il se dérobait devant des paroles qui devaient avoir, en ce cas d'exception, une valeur sacramentelle. Il trouvait naturel qu'elle se fût donnée, car cela n'engage pas, pensait-il, à grand'chose? Mais de la femme que sa première pensée avait voulu qu'elle fût, de lui-même il attendait plus de concentration, plus d'attente...

Comme il se souvenait mal de ces débuts incertains, des deux premiers mois qui avaient suivi! Elle non plus n'aimait pas les reconnaître aujourd'hui... « Ça n'a pas compté » préféraient-ils se dire pour ne pas évoquer, lui la façon cavalière et quelquefois rude dont il l'avait alors traitée, elle l'humilité qu'elle mettait, malgré de multiples devoirs, à faire ses courses, à revoir ses épreuves en échange des caresses parfois un peu brutales qu'elle demandait en retour. La Vestale au seuil de l'amour gardait des habitudes de tablier. Elle s'agenouillait, baisait la main, disait merci... Lui jouait au dresseur, quand elle l'y provoquait, « pour la déraidir », ce dont elle lui savait gré, car Anne Langle alors, toute affranchie qu'elle fût, était encore assez guindée. Elle encourageait ces façons de maître qui l'assouplissaient, elle, et l'affermissaient, lui, dans son goût pour cette servante de qualité.

Mais lui, alors, l'aimait-il? Il se l'était demandé. Comment donner la confirmation à un amour qui n'avait pas eu encore d'état de grâce, de vraie communion?

La communion allait venir... par les voies les moins prévues!

C'était vers cette époque — l'avril de l'année dernière précisément — qu'il attendait Lupé[1] Hudson et son mari. Mac Hudson revenait de mission ethnologique aux Samoa où ils s'étaient rencontrés six ou sept mois auparavant, sur la fin d'un voyage dans le Pacifique. Hudson rentrait par l'Europe à New-York où l'institution Carnegie devait le renvoyer au Mexique, pays d'origine de sa femme. Curieuse et attirante créature, cette demi-Indienne. Les violences de son sang yaki, ses grâces, ses éclats, sa beauté fraîche et ténébreuse de fleur

1. Lupé est une abréviation de Guadeloupe, se prononce Loupé.

tropicale lui formaient un charme sauvage que l'Amérique avait civilisé sans l'affadir. Un petit félin râblé, joueur, un « puma » de son Mexique, à tête ronde, aux longs yeux largement fendus, aux oreilles courtes. Mais était-ce bien de ces attraits qu'il s'était emballé aux Samoa? Aux côtés de l'ethnologue-archéologue qui explorait le monde par tranches de continent et d'archipels, civilisation par civilisation, elle poursuivait sa découverte personnelle avec le viseur d'un minuscule Leika toujours à l'affût sur son œil gauche, l'autre très noir et dense grand ouvert sur la magie des paysages, des ciels, des figures, des objets. Cette magie-là elle la révélait ensuite en d'étonnantes photographies qu'elle développait, agrandissait, classait et montrait avec amour. C'était sa fonction principale dans leurs expéditions. Elle y apportait une sorte de mystique, ce sens poétique de la terre, ce goût passionné des êtres primitifs qui l'avait conquis pendant leur séjour là-bas. En deux mois elle avait appris le maori, s'était entouré d'amitiés indigènes gracieusement, subtilement séduites et qui peuplaient la grande case commune, tendue de tapas, meublée de présents. Les marchés où se mêler, les ula-ula sous les palmes, les musiques samoanes dans les temples, les relations dans les castes de ce peuple samoan ingénu mais hautain, tout cela était l'affaire de Lupé. Ah! comme elle lui avait donné l'Océanie et rendu contagieuse par ses élans, son naturel, ses frémissements, la passion de tout cela... Où aurait pu les mener l'amitié plus que tendre, très vite orageuse qui était née alors entre eux? Il avait dû rentrer au moment où, autoritaire, un peu despotique, elle aurait voulu qu'il restât.

A leur arrivée à Paris il avait prévenu Anne qu'il aurait beaucoup à les voir pendant leur séjour et ne répondait pas de lui. Anne avait fait bonne contenance, dit qu'elle attendrait « l'ennemie »... Elles s'étaient rencontrées chez lui, presque chaque jour, et aussitôt les positions des deux femmes avaient été prises : réserve taciturne d'Anne, irritation défiante de Lupé cachée sous un jeu presque trop brillant de grâces et de sourires. Elle avait feint de tenir Anne pour une amie humble, résignée, quelque peu commissionnaire. Mais comme il était à prévoir, le ciel de Paris avait désavantagé

l'exotisme de Lupé. Le manteau de drap et le chapeau de feutre ternissent une beauté des Tropiques. « Elle fait bien oiseau des îles, votre amie des Samoa », avait dit Anne.

Cependant l'attraction subsistait trop forte pour se perdre si vite. Les souvenirs insulaires, dont Lupé sortait de ses classeurs d'éblouissantes images, se ranimaient trop ardemment autour de sa présence pour qu'elle ne reprît point son ancien ascendant. Ç'avait été les premiers jours une rage étrange, assez peu charnelle en somme, celle de boire à une source qui l'avait altéré, de retrouver les fluides et le mystère d'un être qui dans d'autres sphères l'avait captivé. Un jour qu'Hudson absorbé par ses recherches dans les musées l'avait laissée seule chez lui il avait failli avoir raison de ses premières résistances. Mais précipitation, nervosité, appel trop violent peut-être, il avait échoué. Il s'était obstiné d'autant, comme s'il allait perdre avec elle le plus précieux des éléments, cet air de l'étranger dont il avait vécu, où Dieu sait quand il replongerait... Elle était le contact avec l'ailleurs.

Anne était proche, tournait, énigmatique, autour de l'aventure dont elle suivait, sans en avoir l'air, les péripéties.

A force d'insistance il avait obtenu une seconde chance. Mais Lupé s'était montrée, cet après-midi-là, plus fébrile encore que lui. Et une fois de plus ils avaient été victimes de cette électricité trop haute. Ç'avait été, le soir de cette journée, qu'Anne, prévoyante, avait eu son heure.

Il se rappelait tous les détails, tous les moments, de cette nuit décisive.

Ils avaient, tous les quatre, passé la soirée ensemble. Les Hudson avaient raccompagné Anne. Juste était rentré seul, crispé, tiraillé, comme écartelé entre cet être qui allait lui échapper, cet élément incaptable qu'il avait failli saisir et manquer, cet oiseau de feu qu'il voulait déjà poursuivre, et cette sécurité qu'était Anne, ce bien-être facile, ce havre sans tempêtes, que, par sa division et son incertitude, il allait peut-être perdre aussi. Partage horrible entre le réel et l'imaginaire, la proie et l'ombre...

Toute l'angoisse des départs passés et futurs, des retours, des choix difficiles de vies, de métiers, de femmes lui était

rendu par cette phrase oblique lancée par Anne sur sa porte. « On ne peut pas tout avoir. Il faut savoir fixer son choix. » S'affolant sur lui-même il avait brusquement songé à recourir à elle. Il était deux heures de la nuit. « Je viens, » répondit-elle à son coup de téléphone. Songeait-elle à apaiser sa crise ou à « fixer son choix »? Aussitôt penchée sur sa détresse elle l'avait traitée en enfantillage. Dix minutes après, elle était dans ses bras.

Il y a dans l'amour physique comme dans l'autre — s'ils font deux — des hasards heureux, à moins que ces hasards, eux aussi, ne traduisent des causes profondes. Était-ce le navrement de son échec de l'après-midi qui l'avait fait se retourner vers Anne avec une ardeur renouvelée et plus maîtresse d'elle-même? Ou bien le désir et le sentiment de trouver sa voie en « la femme qu'il lui fallait »? Toujours est-il qu'en cet instant qui allait les révéler l'un à l'autre il avait atteint à des points secrets, eu des inspirations, trouvé des enveloppements qui avaient fait jaillir la flamme d'un feu hier encore dormant. Flamme si haute et si claire que dans cette chaleur qui les environnait, moites, émus jusqu'aux larmes, Anne avait pu voir ses yeux qui se mouillaient de gratitude, reconnaître enfin en elle « sa » femme, la femme qu'il lui fallait. Était-ce Anne Langle? L'image enfermée avait de nouveau surgi, réintégré, âme obscure, ce corps que ses mains avaient su enfin trouver et faire frémir. Était-ce Anne Langle? En tout cas elle était celle qu'il attendait : son port, son climat, sa force, sa certitude, son amour... Il avait prononcé de plein cœur et du fond de l'être les mots qu'il avait, jusque-là, hésité à dire, s'en était pénétré, saoulé, comme un homme à demi-mort de soif entre deux fontaines.

Pauvre Lupé!... Dès le lendemain il l'avait vue des mêmes yeux qu'Anne. Déçue, prête à s'aigrir après un accès de jalousie, « l'amie de Samoa » avait brûlé tous les vaisseaux : tout ce « love business », avait-elle dit, n'était pas son affaire. Il valait mieux tirer des photos, chercher des objets nègres et rester bons amis. Elle s'était réfugiée près des Océaniens à l'Exposition Coloniale, aux côtés de Hudson. Ils étaient partis peu de temps après en faisant promettre, sans trop de conviction de part et d'autre qu'on se reverrait au Mexique, quand ils y reviendraient, dans six ou huit mois.

***

C'était là ce que rappelait ce trait bleu, sous la date, net, décidé, comme elle...

Depuis que d'étapes franchies, de transformations survenues en leur amour, en elle, en lui!...

En lui cette paix acquise, cet équilibre... Il s'était libéré des liaisons fugitives, du désir d'en contracter de nouvelles. Il travaillait... Elle l'aidait si bien dans son travail! Quelle correctrice pour lui si négligent...! Elle le délivrait de toute la broutille, relisait avec à-propos. Surtout elle le poussait, elle, si prompte à abattre en une matinée trois ou quatre « papiers », elle lui donnait de la facilité, presque trop même. Cela devenait du métier... Mais qu'importait! C'était elle ce qu'il aimait. N'était-ce point une raison de vivre que cet amour, cette santé, cette plénitude dont elle était centre et foyer, cette douceur dispensée à sa vie comme une récompense après les années à bâtons rompus, l'inquiétude, les voyages. Fixé? Oui, et pourquoi pas? Ils avaient raison les autres quand ils disaient avec le sourire : « Il faut vous marier, mon petit Juste... » Pourquoi pas?

Évidemment il s'engourdissait bien un peu dans ce bien-être; il prenait des joues, comme disait Nouche, au propre et au figuré. C'était étrange, car ils ne se ménageaient guère. Il y avait des réveils durs et des après-midis bien coupés quand elle réclamait ses droits, la « dakini »... Car c'était à une « dakini », à une petite goule de peinture thibétaine qu'elle le faisait rêver, dans ces moments-là, lorsqu'elle venait à lui, les yeux flambants dans la figure creusée, un peu mortuaire...

— C'est toi qui as fait cela de moi, — disait-elle lorsque le souci du travail le rappelait sans grand succès, à la sagesse.

Quel que fût le responsable il fallait bien songer à mettre un peu d'air entre eux... « Pour n'être pas changés en bêtes... » réminiscence baudelairienne qui venait, de temps à autre, après le plaisir glisser l'invitation au départ.

— Comme elle a changé, elle! — songeait-il, enchaînant une idée à une autre... — Elle maigrissait, elle s'aiguisait... Ce qui était singulier dans leur métamorphose, à l'un et à l'autre,

c'était ce mimétisme à rebours, ce renversement des rôles depuis les débuts hésitants de leur amour... Ah! non, ce n'était plus l'esclave trop humble et soumise des premiers temps. Elle avait à peu près perdu, — heureusement! — ce qu'elle nommait, elle, un peu mélodramatiquement, son « goût du malheur » et qu'il appelait lui, dans le vocabulaire de Langle, « votre masochisme ». Cela l'avait assez agacé, inquiété même, ce besoin trop romantique de fatalité, ce goût de la catastrophe qu'elle montrait volontiers quand elle disait : « Le jour où vous me lâcherez, je ne dirai rien. Mais vous apprendrez que je me suis tuée... »

Comme s'il avait pu avoir envie de la lâcher! Tout de même il avait fallu du temps pour lui faire comprendre qu'il avait autant besoin d'elle qu'elle de lui. Elle devait le savoir depuis qu'il l'avait émancipé de ce servage un peu médiocre du début, de cet autoritarisme qui lui répugnait à présent. C'était tellement plus doux de rendre prévenance pour prévenance, de lui faire la surprise d'un présent, de se devancer l'un l'autre la nuit pour aller éteindre ou allumer, chercher le fruit, le verre de champagne ou d'eau de celui qui avait soif, de se sentir dans ces soins toujours en reste!...

Mais ç'avait été long de la défaire d'un certain caractère taciturne et fermé, assez sournois même, de certaines inhibitions ou modesties assez ridicules, comme de cacher son beau nom d'Anne Langle sous ce médiocre pseudonyme de René Sandre, qui avait l'air d'enfermer une personnalité distincte, inavouée, faite de gênes et de refoulements, de slavisme et de littérature, de romantisme et de bovarysmes pas très sains... « J'aimerais assez écrire l'histoire d'une vraie garce », lui avait-elle dit un jour à brûle-pourpoint à propos d'un film qu'ils venaient de voir et dont l'héroïne faisait s'entretuer ou se suicider trois ou quatre hommes. Comme ce propos l'avait étonné... non de René Sandre, mais d'Anne Langle!

Elle en avait fini, il l'espérait, avec tout cela; elle avait pris conscience, un peu grâce à lui sans doute, de son être véritable; elle commençait à comprendre ce qu'était, ce que devait être la fille d'un homme comme Langle, mentalement, socialement même... Et cependant elle se révoltait encore, à juste raison sans doute, contre l'assujettissement auquel, si

elle se laissait faire, la personnalité de Langle et son milieu austère la contraindraient. Il l'encourageait d'ailleurs à se défendre : qu'elle fût Anne Langle, oui, mais elle-même, et non pas la vestale du grand philosophe.

Ah! il lui avait bien fait faire quelques progrès, dans cette voie et quelques autres. Elle commençait à mettre de la couleur dans sa toilette. Elle avait changé ses robes informes et ses manteaux noirs pour des tailleurs plus allants, ses airs sévères et dissimulés pour des façons plus délibérées et plus tendres... Elle prenait goût au monde. Elle devenait franche, assurée : une autre femme.

Et tant d'autres changements qu'elle-même lui avait appris!

— Mes amis ne me reconnaissent plus, — disait-elle. — Vous ne savez pas combien j'étais dure, indépendante, fantasque, *avant*.

Et elle évoquait ces temps incertains où elle jouait « à la garçonne » avec des femmes... à Montparnasse, mentionnait des ruptures avec des garçons dont elle disait : « Ne m'en parlez jamais », un temps bizarre, à la sortie de l'adolescence, où elle avait hésité entre la peinture, la philosophie, le journalisme, le chant. (Elle avait travaillée le chant, avec l'idée, avait-elle avoué, de faire du théâtre...)

— Dure, fantasque, toi? Il s'étonnait... Toi, *timide, craintive, pensive*... Il lui fredonnait par malice cet air de vieille romance qu'elle roucoulait pendant leurs soirées camping dans les Landes.

— Avec toi peut-être, — répondait-elle. — Mais cela passe aussi. Tout est bien réglé, maintenant. *Mon homme* a mis tout cela au point. Tout est à la clef, bien en place...

Oui! Elle avait trouvé son équilibre, elle aussi, avec lui, comme lui, dans ce mutisme qui avait nivelé leurs différences, qui les portait l'un l'autre à cet épanouissement dans le bonheur qui transforme les natures les plus problématiques.

Ce calme, à elle, cette confiance, cette force qu'il sentait naître en Anne, et de jour en jour s'affermir, cette douceur égale qui domptait toujours ses impatiences à lui, c'était cela sa vraie nature qui s'était trouvée et qui, comme la sienne, se fixait.

— Tu ne trouves pas étonnant, — lui disait-il quelquefois — qu'avec mon caractère de chien on ne se soit jamais accroché, *filiou*...

Jamais une querelle, jamais un mot dur, avec lui, l'emportement même.

— C'est bien étrange, reconnaissait-elle. J'ai été si violente autrefois. *Mon père qui me regarde toujours comme un cas* m'observe. Il a l'air de se dire : « Qu'est-ce qui lui arrive? » J'ai eu dans le temps... tu sais, je t'ai dit... il n'y a pas si longtemps même, *des colères noires*. A faire peur...

Il ne pouvait pas la croire.

— Toi, filiou? Alors tu as dû bien changer.

***

Il reprit le téléphone. Il était une heure moins le quart. Elle n'était toujours pas rentrée. Il raccrocha vite : cette sonnerie dans le vide lui donnait tout d'un coup une espèce de vertige.

— C'est invraisemblable, mon Dieu! Où traîne-t-elle?

Il devenait aisément anxieux. Quand elle n'était pas à l'heure — cela lui arrivait quelquefois — il lui semblait brusquement qu'elle disparaissait de sa vie, s'enfonçait dans le noir d'une vie mystérieuse, trouble comme ce temps lointain dont elle avait parlé, où ses amis, des inconnus de rencontre même, pourraient la lui prendre.

Ces peurs, ces « paniques » comme elle disait, lui apparaissaient d'ailleurs sans fondement dès qu'il « raisonnait » : Anne Langle, la fille de Langle, était incapable d'un acte suspect, d'un mensonge, à plus forte raison d'une vie double. C'était son imagination d'anxieux qui forgeait ces affolements. De son amour n'avait-il pas toutes les preuves? Alors... Cependant si l'attente se prolongeait, l'anxiété reprenait le dessus. Elle le retrouvait sur son divan, contracté, la tête cachée dans le bras.

— C'est bête, — disait-elle alors. — Voyons, mon petit enfant, qu'est-ce qu'il y a?

Il comprenait alors l'absurdité de ses craintes. De sa main sur son front, elle chassait les ombres.

— Il faut tout de même que je vous guérisse de ces défiances, de ce mal du doute, mon chéri, c'est horrible.

Sans doute il y avait bien deux ou trois petits faits assez singuliers qui étaient à l'origine de ces alarmes et qui s'étaient logés dans un retrait de sa mémoire où il redoutait d'aller les chercher. Mais c'était si peu de chose... Il les avait tellement grossis sur le moment... Par exemple ce rendez-vous qu'elle avait accordé chez elle un soir, à minuit, à un journaliste de ses amis qui depuis quelque temps la poursuivait de ses assiduités. « A minuit... Mais pourquoi faire? » lui avait-il demandé très effrayé. « Mais pour rien, avait-elle dit. Pour m'en débarrasser ».

Il n'avait pas discuté l'explication, mais l'anomalie de ce rendez-vous à minuit, qu'elle avait décommandé en voyant son inquiétude, avait laissé, bien enfoui d'ailleurs, un germe de doute, une infime larve de soupçon.

***

Il aimait Anne... Cette chose lui était arrivée. Ce n'était plus comme autrefois jouir, d'être aimé. A présent c'était sérieux, c'était vrai.

Comme cet amour avait fait sa crue de jour en jour, de mois en mois, passé en moins d'un an du marasme des marées basses à la plénitude de l'étal. Il se rappelait leur camping dans les Landes, à la fin de l'été précédent, leur accord dans la vie à deux révélé aussi bien par l'isolement entre ciel et eau que par le sport même, — ce naufrage qu'ils avaient risqué un jour, sous une bourrasque d'où ils étaient sortis, à la rame, leur mât cassé, écopant, pagayant, luttant dans un bel effort solidaire et l'allégresse du danger vaincu ensemble. Et cette autre matinée où, par un pare-feu montant et descendant à travers les pins, ils avaient gagné l'Océan, la côte déserte où le flot retiré laissait aux sables entre les flaches miroitantes une frange illimitée d'épaves : lièges usés, barils, boules de verre luisantes, des morceaux de barques noircies. Ils s'étaient baignés nus,

puis, enveloppés dans ce midi comme au premier jour de la terre, ils avaient dormi ensemble, pris dans un éblouissement ineffable où se confondaient leur amour et la marée.

Jour inoublié, inoubliable...

Car c'était en ce temps-là, sur de tels moments, qu'ils avaient senti le lien se nouer, indivisible et indissoluble, pensaient-ils déjà, et l'unité de leur couple se former. C'est alors qu'il avait compris qu'ils devaient s'épouser.

— A quoi bon le mariage? lui avait-elle cependant répondu, un peu plus tard, un jour que dans la maison de campagne de Madame Haudouard, gagné par la paix domestique de l'endroit, par le désir secret de sa mère, il le lui avait proposé. « A quoi bon, ne sommes-nous pas ainsi plus et mieux unis. » Elle avait ajouté, comme pour preuve : « Je t'appartiens, mais il ne faut pas dépendre d'une loi. J'aime mieux te savoir à moi libre. »

Tenait-il encore à sa liberté? A Paris, il n'en n'avait que faire. Depuis les vacances, ils ne se quittaient presque pas. Ils avaient mis en commun les amis, les sorties, pris leurs habitudes sans que jamais ces accords, ces harmonies de leur couple — Anne, Juste — se fussent un instant altérés. Seul, au milieu des autres cet amour n'avait fait que croître.

— Quoi qu'il arrive on est payé, — avait-elle dit l'autre soir, sur le quai, comme ils rentraient à pied ensemble.

Elle avait ajouté :

— Dans le bonheur, on ne peut pas aller plus loin.

— On peut, filiou... il faut toujours aller plus loin.

Il entendait encore sa propre réponse... mais aussi cette voix qui en lui-même redisait :

— Alors Juste, pourquoi partir?

III

FAUT-IL PARTIR? RESTER?

La minuterie s'alluma dans l'escalier, éclairant la vitre de l'antichambre. Il reconnut son pas. La clef tourna.

— Comme vous êtes tard, filiou. J'ai appelé deux fois.

— Je ne suis pas passée chez moi, je suis venue tout droit en voyant votre lumière.

— Quelle beauté fatale!

Elle était en robe du soir, l'œil avivé par le rimmel, décolletée jusqu'aux reins, sous un collet de velours qu'elle détacha de ses épaules. Autant dans les heures d'après-midi elle faisait fille sérieuse, ceinturée, discrète, encore oblique et ombrageuse dans sa façon de venir à lui, autant en « belle de nuit » elle s'épanouissait dans une superbe un peu raide, et un air assez fatal en effet qu'il aimait à plaisanter.

Il l'embrassa.

Qu'est-ce que vous sentez... le champagne ou le whisky?

C'était le whisky. Elle n'avait pu éviter d'aller « prendre un verre », dit-elle, avec ses amis, qui l'avaient accompagnée au concert.

— Je n'aime pas cela, je n'aime pas cela, — dit-il mi-sérieux, mi-plaisant. — Lavez-vous les dents. Défaites vite cette beauté; il est une heure.

— Chéri, si vous préférez dormir ce soir...

Ah! j'ai quelque chose pour vous, — feignit-elle de se rappeler brusquement. — Un télégramme. Il était sous votre porte.

— Tiens ce soir?

— A l'instant.

— C'est curieux, je n'avais rien vu.

Il ouvrit la dépêche, lut, replia. C'était un radio des Hudson.

— De Mexico? — demanda-t-elle. — Alors? Ils vous attendent...

« Venez immédiatement » disait le télégramme. Il le lui tendit.

— Lupé est pressée, — dit-elle d'un ton plus sec qu'ironique. — C'est un ordre.

— Non, une réponse. J'avais demandé s'ils étaient à Mexico, et quand je pourrais venir... au cas où j'irais, — précisa-t-il.

— Au cas? Vous êtes décidé.

Il la regarda. Remettait-elle en cause l'approbation vingt fois donnée à ce voyage.

— Je suis décidé, si tu es d'accord, si cela ne te contrarie

en rien, si tu ne dois te faire aucune idée côté Lupé... cela dépend de toi.

Elle fixait un coussin près d'elle dans un mutisme morne.

— ... C'est évidemment une occasion assez unique de voir ce pays que les Hudson connaissent à fond, qu'ils peuvent me montrer mieux que personne. Sans eux je n'irai jamais au Mexique... Et tu sais combien ce pays me tente, combien en ce moment j'ai besoin de me renouveler, je veux dire de renouveler mon fonds de travail. Ce serait peut-être dommage de sacrifier... mais si tu devais en souffrir, ce ne serait même pas un sacrifice, — reprit-il.

Elle lui rendit ses yeux. Il vit reparaître la nature généreuse et forte qu'il aimait.

— Ce serait idiot... Vous avez raison, — admit-elle. — Il ne faut rien sacrifier. Ce serait idiot...

— Partons ensemble.

— Vous savez bien qu'à cause de mon père, de mon travail, c'est impossible. Et là-bas à cause de Lupé... sans parler de la question d'argent...

Elle se leva.

— D'ailleurs c'est raisonnable. Cela ne nous fera pas de mal. Nous commençons à abuser. Allez, secoue-moi. Il faut me secouer quand je fais la bête. Il faut battre ta femme quand elle grogne, tu entends.

Il la prit dans ses bras. Puis, songeant soudain au mot d'Albert Maugé :

— Il me faut ta parole, filiou... Sans ça je ne pars pas. Tu es sûre de pouvoir m'attendre, quatre mois. Disons cinq au plus?

Elle eut un mouvement de protestation qui la dégagea.

— Tu le sais d'avance. Tu sais que tu as une femme fidèle et qui n'aura pas de peine à le rester... Aussi longtemps que tu t'en soucieras. Cinq ans, dix ans, s'il le fallait...

Il se souvint de promesses à encore plus long terme qu'elle lui avait renouvelée la veille.

Pourtant l'insinuation sceptique de Maugé le tourmentait encore. Il raconta la scène et le mot de son ami. Elle s'indigna.

— Ils me connaissent bien mal, tes gens du monde... Quelle perfidie!

Il la regarda dans les yeux.

— C'est juré, — demanda-t-il... — Juré?

— Sur toi, sur moi, sur ce que tu voudras... Surtout là-bas ne va pas t'inquiéter.

Elle le vit s'assombrir, soudain perplexe devant un certain mal qui s'annonçait à l'épigastre.

— Ça... — murmura-t-il comme pour lui-même... — Ça...?

Comment supporterait-il l'absence, lui? Brusquement il n'eut plus envie de partir.

— Ah non, — dit-elle, — surtout pas ça!

MARC CHADOURNE

(*A suivre.*)

LE TAPIS ENCHANTÉ

VOLS SUR L'ASIE

J'ai vu un jour, sur un film, un tapis, qui volait, sévèrement tendu, à travers le ciel. Un couple emporté au-dessus de la terre semblait aussi tranquille sur ce tremplin errant que dans le couloir d'un wagon. Tout au plus la jeune femme retenait-elle son chapeau, que le vent menaçait d'envoyer à San Francisco ou à Yokohama. Cependant les villes déroulaient au bas de l'écran leurs tableaux sédentaires. Une montagne apparaissait, fixée à ses racines éternelles. La face immobile de la terre offrait ses climats divers.

Je songeais, en volant sur l'Asie, que ce prodige était réalisé. La terre déroulait tour à tour sous nos yeux des déserts, des plaines cultivées, des villes, des marais, des lagunes, des montagnes couvertes de forêts, des rizières et des lacs. Rien de tout cela ne ressemblait à ce qu'on voit de la terre. Ce n'était pas non plus la sécheresse schématique de la carte. C'était un mélange de vivant et d'abstrait, une idée des choses. Leur détail mouvant avait disparu. Il n'en restait que la figure immuable. Le monde apparaissait dans sa majesté, avec un caractère fixe et nécessaire, d'où toute sensibilité était exclue. La partie pathétique de la nature est une couche extrêmement mince, juste au contact du ciel et de la terre. Cette zone de frottements exaltés une fois dépassée, on se retrouve dans l'indifférente sérénité.

I

Trois jours après qu'on a quitté Marseille, on voit l'Asie avancer vers l'Europe de longs tentacules. Ce sont des dos

de baleine gris clair, plongeant dans la mer ardoisée, des montagnes noyées. On coupe la plus méridionale de ces digitations, celle où Cnide, dans une ensellure, à la racine d'un cap, avait un port sur chaque baie. Puis le décor s'éloigne et l'avion survole la mer illimitée. — On revoit encore la côte d'Anatolie à l'endroit où elle s'enfle pour former l'antique Lycie; mais cette fois, longée par la mer, la montagne apparaît comme une muraille rose, qui tourne au nord pour aller former, hors de vue, la baie d'Adalia. L'inhospitalité turque tient les aviateurs éloignés de la côte, et ils font le plein d'essence dans une île, Castel-Orizzo, qui appartient à l'Italie. Là, entre deux rochers, s'ouvre un petit port encadré de montagnes et bordé de maisons peintes qui ont la forme de ces théâtres que l'on donne aux enfants. Un fronton triangulaire surmonte un étage à trois fenêtres. La façade bleu lessive est encadrée d'ourlets blancs. Tout le port en est entouré Derrière la première ligne, il s'en presse d'autres, qui s'entassent sur la montagne, formant jusqu'à sept rangs étagés de guignols, les uns au-dessus des autres, et dans toutes les orientations possibles. Cette boîte de jouets comprend aussi un fort en ruines et une église.

On pique de là à travers la mer vide. Comment, au bout de cette mer, a-t-il surgi soudain une terre déjà haute? Le rivage de Chypre se manifeste ainsi par surprise, comme une ombre plus dense dans les brumes de l'horizon. Bientôt cette forme simple vire et se dissocie. Un cap se sépare d'un rivage. Des rochers au premier plan défilent sur le second. On voit les unes derrière les autres des crêtes orientées vers le nord-ouest. Nous longeons par le sud leurs versants bigarrés. Ces versants tombent sur une plaine que les arbres couvrent de lignes noires. Et cette plaine, manifestement soulevée à une époque récente, repose surun socle de falaises. L'avion s'approchant, la plaine elle-même se dédouble en deux terrasses, reliées par un plan incliné. Sur la plus basse, apparaissent les ruines d'une grande ville qui fut Paphos. On distingue des fondations et des files de blocs. En arrière, une ville moderne s'élève, semble-t-il, sur une hauteur, sous les petits cierges blancs de ses minarets. On arrive là-dessus à 200 à l'heure. On survole des prairies marécageuses où paissent

des moutons. C'est fait, on est passé. On suit maintenant la côte méridionale. On la frôle, et le détail de sa structure apparaît comme à la loupe. Les deux terrasses sont très visibles. La falaise du rivage est un chaos de rochers jaune pâle en minces plaques horizontales, enterrés dans leurs propres démolitions. Des talus d'éboulis s'y appuient, côtelés comme des parapluies. Puis l'île s'éloigne en formant la baie de Limassol. Encore deux heures de pleine mer.

Enfin la côte syrienne s'annonce à son tour, par une muraille haute et droite. La ville même de Beyrouth est sur une langue de terre basse en avant de la montagne. C'était, il y a dix ans, un lieu assez misérable, qui se transforme rapidement en ville européenne, avec de hautes maisons de pierre, des magasins où le regard pénètre à travers de hauts vitrages. Nous quittons l'hydravion et sans nous arrêter, nous suivons en automobile la route maintenant goudronnée de Damas. Je reconnais les lacets qui escaladent le Liban. Des dizaines de voitures s'y croisent, conduites avec fantaisie par les chauffeurs indigènes. Voici Aley, Sofar, et la route redescend sur la plaine creuse qui divise la Syrie selon son axe, pareille à la rainure qui divise une miche : c'est la Bekaa. Le soir tombe, et il fait pleine nuit quand, l'ayant traversée, nous nous engageons dans l'Antiliban. Enfin au bord de la route, nous distinguons la Barada, le torrent qui mène à Damas. Il est entouré d'arbres d'Europe, peupliers, noyers, saules pleureurs. Damas aussi va étonner ceux qui n'y sont pas venus depuis quelques années. La ville a maintenant une entrée monumentale, faite d'une large avenue plantée, dont les jeunes arbres sont enfermés dans des caisses.

Damas est une oasis créée par un torrent, au pied de la montagne. Cette oasis est cernée par le désert, qu'il nous faut maintenant traverser. Nous quittons l'hôtel en pleine nuit. Devant le champ d'aviation, perdu naguère en terrain nu, s'élèvent aujourd'hui des casernes. Une teinte rose paraît à l'est, puis un jaune flamboyant. Dès qu'on peut voir le bout du terrain, nous nous envolons dans un cirque de collines rousses.

Le jour est levé. Sur le fond de terre de Sienne claire de l'Anti-Liban, ébréché par la Barada, Damas, derrière nous,

foisonne de maisons. Autour d'elles, les jardins sont un lac de verdure d'un bleu très sombre, entouré lui-même par des cultures. Au delà des cultures, c'est le désert. Rien ne donne mieux l'idée de ce désert qu'une vieille peau de lion pelée. De petites érosions blanchâtres s'y exfolient. Il est d'ailleurs plat comme une table.

Mais les routes de l'air sont pleines de surprises. Entre le sol et nous, une mer de nuages s'interpose tout à coup. Nous semblons naviguer sur ces flocons d'ouate que le soleil teint en or, et dont la face d'ombre paraît de cendre claire. Le spectacle est devenu si familier aux aviateurs qu'on ose à peine le décrire. On dirait d'immenses troupeaux de moutons qui transhument, conduits par des bergers blancs. On admire la finesse de ces laines bien peignées. Tout à coup il se fait des fissures dans la masse, et l'on découvre, en le voyant par la tranche, que le nuage n'est qu'un dais extrêmement mince, suspendu au-dessus de la terre. La terre elle-même semble une sorte d'abri ombreux et confortable, protégé par ce plafond.

Le désert que nous revoyons est plus ridé, plus marbré qu'au sortir de Damas. Partout des cicatrices, des plaques noires en croissant, des plaques claires qui semblent des mares, et qui sont sans doute du sable brillant au soleil. La ligne tremblée d'un oued est suivie par l'écheveau clair d'une piste. Ces rayures du sol y sont la seule apparence vivante. Plus loin vers l'horizon, où l'œil ne les distingue plus, le terrain noirci est l'image du vide et de la désolation éternelles. C'est une illusion, car les déserts sont les parties les plus neuves du monde. Au-dessous de nous, les traces d'érosion fraîches, les lits secs, nets et blancs, donnent bien le sentiment d'un pays naissant, que l'inondation vient de quitter. On distingue de toutes parts des restes de vallées, des traces de boucles. C'est un cimetière de fleuves morts.

Il y a déjà deux heures que nous volons. Le paysage change. Le sol devient noir et brille au soleil comme de l'asphalte. Les traces multipliées des fleuves s'inscrivent en clair sur cette table sombre. Des fleuves inexistants viennent par cinq ou six du fond de l'horizon de droite se jeter dans un cours d'eau fantôme dont l'apparence vaine coule au-

dessous de nous, et comme nous va vers l'est. A gauche, toute cette carte disparaît dans un jeu de lumière fauve. L'horizon est un cercle parfait. Sur la droite, ce cercle est noir sur un ciel de lumière vide et sans couleur; à gauche, il est roux sur un ciel bleu pâle. Rien, rien, rien dans toute cette immense étendue, que la peau lépreuse de la terre.

A huit heures et demie, la piste, dont nous suivons la ligne sur le sol se dédouble. Une immense flèche indique le sud-ouest, et porte le nom : Amman, marquant la direction de Jérusalem et de la Mecque. Juste à ce point, nous voyons, pour la première fois depuis que nous avons quitté Damas, rouler une automobile, un gros camion bleu. Dix minutes plus loin, un caravansérail carré apparaît dans cette solitude, avec un parc à voitures, et les trous ronds des puits.

Le pays est maintenant accidenté de lignes de crêtes, et de curieuses petites collines ovales, terminées en haut par une table, et dont les versants, sur tout leur pourtour, sont faits de strates horizontales sculptées en gradins. Il y a des centaines de ces buttes. Quelques-unes, au-dessus de la table terminale, portent un petit cône. Sur d'autres, ce cône a été enlevé, et il en reste une cicatrice. — Puis l'on voit peu à peu ce paysage s'ensevelir dans un linceul de sable. Les tables de pierre en sortent à peine, comme les souches gigantesques d'arbres coupés au ras du sol. Enfin elles disparaissent tout à fait. Une vapeur environne l'avion de remous opalins. Une couleur uniforme de jaune de Naples, étendue à gauche comme à droite, une pâleur bleue à l'horizon, au sol des linéaments de formes sous un voile mou, dénoncent assez le paysage de sable. En cette saison, il est peu redoutable. Mais en été, la poussière de roche, très fine et venue de très loin, forme dans l'air ces arborescences que fait l'explosion d'un gros obus. Une muraille haute quelquefois de 3 000 mètres et qui barre tout l'horizon, pousse, comme une nuée, son front de volutes en chou-fleur. L'avion doit se poser aussitôt, et laisser passer cette masse de ténèbres, qui défile en quelques heures.

Paysage de sables et paysage de pierre alternent jusqu'au moment où sur la droite, sur le disque noir d'un plateau, deux sebkas brillent comme des rameaux d'argent. En même temps, devant nous un lac paraît à l'horizon, grandit, devient une

nappe d'un azur vert. A gauche, l'Euphrate surgit. On commence à voir le long d'un oued quelques arbres gris vert, les carrés des maisons, les rectangles noirs des labours. Le désert est fini.

II

Chez nous, en Europe, un fleuve ne marche pas seul vers la mer. Il est accompagné de toute une famille de ruisseaux, qui viennent à lui de tout l'horizon. Mais les grands fleuves de Mésopotamie, dont nous avons atteint le domaine, s'avancent dans un majestueux isolement. L'Euphrate n'exerce aucun appel sur les rivières. On les voit naître tout près lui et lui tourner le dos pour aller se jeter dans le lac Al Habbaniya. Cette solitude des fleuves sans cortège, qui accomplissent dans le désert leur pèlerinage muet, leur donne une étrange mélancolie. Cependant sur leurs bords la vie apparaît, avec ce caractère, si évident du haut de l'avion, de rare et précieux miracle. Par combien d'heures de vol au-dessus d'une planète inhabitable n'achète-t-on pas l'émerveillement de voir la première tache verte? L'Euphrate dessine de grands méandres jusqu'à l'horizon, entre des rives cultivées. Les maisons, bâtiments carrés autour d'une cour, se groupent par quatre ou cinq. Voici des jardins plantés d'arbres. Au bord de cette bande fertile, une falaise qui en est la clôture marque le commencement du désert, clair et vide. Nous quittons l'Euphrate, mais à notre gauche le Tigre apparaît, exactement pareil : un ruban bleu, avec des zébrures de champs noirs. Entre les deux fleuves, la Mésopotamie est une étendue grise, où les canaux font un réseau de grandes veines : un paysage pâle, d'un ton de mort.

Tout à coup le Tigre fait un lacet en épingle à cheveux, tout bordé d'une palmeraie. Le rivage se couvre de maisons couleur de poussière. Vers l'amont ces maisons se serrent et forment l'agglomération d'une ville. C'est Bagdad. La multitude des terrasses est interrompue par peu de monuments : une mosquée à coupole bleue, une autre où conduit un long passage couvert, quelques coupoles encore. Dans l'ensemble, une cité compacte, absolument plate. Nous descendons

d'avion. On gagne la ville en traversant le Tigre sur un pont de bateaux, à tablier de bois, où mène un plan incliné, comme celui d'un toboggan. Le pont est ouvert et fermé tour à tour, les voitures passant une à une.

Sur l'autre rive, c'est tout de suite la rue principale. Je l'ai suivie à pied, dans cet après-midi froid et brillant du 1er janvier, jusqu'à l'endroit où elle sort de la ville. La partie basse est encore bordée de bicoques arabes. Un mur de guingois montre ses briques grises. Une natte de joncs, trouée elle-même, bouche le trou d'une façade. Comme dans tout l'Orient, les boutiques sont des trous carrés, repaires d'industries improbables. L'une est une cuisine, dont le réchaud à charbon est entretenu par le battement d'un éventail de paille. Dans l'autre on reforge à coups de marteau les pièces d'une automobile. Un tailleur est penché sur sa machine à coudre; un bonhomme accroupi vend des oranges. En s'éloignant du fleuve, on trouve des bâtiments plus réguliers, mais toujours en briques. Quelquefois le trottoir est couvert d'un portique à colonnes, quelquefois il disparaît tout à fait. Un magasin anglais est décoré d'un placage de stuc, à motifs et entrelacs arabes. Puis viennent des casernes, des offices européens, des services d'hygiène, tout cela bas sur la rue large. Les cafés sont garnis de divans, c'est-à-dire de canapés de bois à coussins. Les mêmes canapés entourent des jardinets. Ces guinguettes s'insèrent entre les bureaux de la Santé Publique et ceux de la *Refining Petroleum Oil Company*. L'Europe a beau construire ici; en quelques moments l'éternelle Asie reprend tout.

La foule est un étonnant carnaval. Un vieux gentleman est vêtu comme sur le Strand. On voit beaucoup de costumes européens; mais la coiffure reste le calot noir. Un Arabe à poil gris est couvert de loques amoncelées; tel autre porte la longue chemise, la djellaba; tel autre est enveloppé d'un manteau de laine brune. Le vêtement européen se combine avec le costume indigène : un pantalon, une jupe pardessus, un veston sur la jupe, un châle sur le veston. La tête est entourée d'un voile à carreaux ou coiffée d'un fez; une guenille rouge et bleue s'enroule en turban. Les pieds sont nus dans les babouches. Mais l'arrangement varie à l'infini. J'ai vu un élégant chaussé de souliers jaunes; ses chaussettes étaient

accrochées par des jarretelles à un caleçon, sur lequel flottait une jupe violette. Un cocher, emmitouflé d'un manteau anglais d'uniforme, était coiffé d'un haïk jaune et noir. Comme dans tout l'Orient, on ne voit guère de femmes. Des figures voilées, avec des vêtements noirs et des bas roses, sont promenées dans une victoria à deux chevaux. Trois voitures, dans le désordre asiatique, font un encombrement. Dès qu'une s'arrête, les deux autres y entrent. Un fiacre vide vous suit comme un mendiant. Un cheval est paré comme la fiancée juive de Delacroix. Des automobiles, de petits autobus troublent cette cavalcade. Un ramasseur de crottin, sa pelle à la main, guette entre les voitures l'objet de son office et court le jeter au ruisseau. Sur le trottoir un âne vous frôle et marche auprès de vous. Deux filles sont assises, les pieds dans le ruisseau. Une femme aveugle et l'enfant qui la guide vous importunent. Les cireurs de bottes vous cherchent, leur brosse à la main. Trois acheteurs marchandent avec le boutiquier. On se réfugie sous un passage, qui est l'entrée de l'*Hôtel du Tigre*. L'hôtel lui-même est fait de cours qu'entourent des galeries. Un patio couvert, avec du feu à un bout, et des courants d'air dans tous les sens, sert de salon. La salle à manger est à piliers et en contrebas. Un broc de toilette bleu, posé sur la nappe d'une table, contient de l'eau fraîche. Les chambres sont hautes, blanchies à la chaux, avec l'ameublement le plus sommaire. Les limites de la propriété ne sont pas si nettes qu'en Occident. Les portes ferment difficilement et sont percées de trous énormes, sans que personne s'en formalise. On est un peu chez le voisin. Ce cabinet de toilette est à vous, et peut-être à tout le monde. Les fenêtres des chambres ouvrent sur les couloirs. L'hôtel n'a pas de limites précises. Une chambre s'achève sur un chantier. Des domestiques sont bivouaqués à tous les passages. Il dort des veilleurs dans les galeries. C'est l'hôtel anglais et le caravansérail.

III

Le 2 janvier, avant le jour, par un froid aigu, nous sommes au champ d'aviation. On sait combien, à mesure que la latitude

décroît, le lever du jour devient rapide. Nous parcourons le terrain aux phares, nous décollons, et c'est déjà le demi-jour. Les feux de Bagdad illuminé, le fleuve et le ciel du même gris secrètement chargé de couleur, le noir profond de la palmeraie à un bout de l'horizon, à l'autre un bûcher rouge sang surmonté d'un gouffre vert absinthe, tout cela fait un spectacle magnifique.

Nous volons face au jour. A gauche, les monts qui bordent la Perse font une ligne lointaine, mais très nette. Tout le reste est de la plaine obscure, brune, où l'on devine des marais luisants, et où le Tigre, à droite, déroule sans fin les coques de son ruban. Cependant le ciel blanchit peu à peu. Les montagnes perses s'estompent. Le soleil jaillit sur l'horizon, disque parfait, sans une brume, sans un nuage, et ramène avec lui la couleur. Il s'élève dans un ciel d'or rouge, en teignant devant lui la terre en mauve tendre. Il éclaire la nudité absolue de la plaine. Le fleuve s'est éloigné et ses méandres apparaissent au loin comme des lames de faucilles. Le jour poursuit sa marche, et les nuances changeantes se transforment avec lui. Une brume d'or s'est levée. Çà et là un feu couche sa fumée blanche. Partout le sol gris clair montre comme un réseau de veines les canaux d'irrigation et leurs levées de terre brune. Le fleuve revient un moment du fond de l'horizon. Sur sa rive, une ville claire apparaît dans les arbres, avec des coupoles et des minarets : ce tableau rose dans les arbres blonds, c'est Bughaïlia.

Le Tigre est reparti vers le lointain. Les canaux disparaissent aussi, et avec eux les arbres couleur de feuille sèche. Plus rien que la tache d'un champ, le talus d'un tell, toutes sortes de lèpres inexplicables, des pistes, des ruines de canaux, et tout à coup, au fond de cette solitude, de grands lacs bleus, diverticules du fleuve, nappes coupées d'îles, de faux bras, de bancs émergés, de cours abandonnés. On voit jusqu'à l'infini ce réseau vague, compliqué, instable, luire d'un azur pâle entre les terres grises. Partout des mares, le raccourci d'un chenal, la saignée d'un affluent qui s'en va en serpentant, un monde incertain de sol et d'eau, et quelquefois un village. C'est dans ces marais que nous atteignons la Perse. Et tout à coup les roseaux commencent. Ils font des fourrés bruns, à

l'infini, entre les eaux mortes comme des turquoises. Parfois quelques champs, interrompent le paysage. A la maison carrée a succédé une maison longue, avec un toit à deux rampants. Mais ces apparitions de l'homme sont brèves. Voici de nouveau les roseaux, puis des étendues de terre sèche et crevassée, noire et jaune, sauvage et sans culture, parcourue par un réseau innombrable de veines à sec; puis encore des fourrés de roseaux, avec des places vides comme sur une fourrure mangée aux mites. Enfin les roseaux eux-mêmes diminuent de taille, deviennent plus rares, disparaissent. Il n'y a plus rien qu'une étendue sans nom, traversée çà et là par un fleuve. Quelle surprise de voir sur un d'eux une voile blanche! Tout autour, il n'y a que de la terre éclatée, des flaques d'opale, un pays amphibie, des bras de plus en plus larges d'eau bleue, des bancs de sable où les cours d'eau en formation semblent des pistes d'annélides, de grands fleuves venus on ne sait d'où qui se perdent dans des lagunes, — enfin, à droite, bien nette, l'étendue de la mer.

Maintenant tout est clair. A travers un monde informe, nous avons atteint le golfe Persique. La côte est marquée par de longues flèches de sable à l'intérieur desquelles est une lagune, que nous survolons. Ce linéament de rivage, pareil à une digue, jalonne dans la mer l'emplacement de la terre future. Dans la lagune même, le travail d'assèchement est commencé. Des dos de terrain sortent de l'eau. D'autres, encore noyés, se reconnaissent à une vague installée sur leur crête. Après le raz Baghram, nous quittons enfin cette lagune; de l'eau verte nous passons à l'eau bleue, et nous volons sur le golfe vers Bouchir.

A mesure que nous en approchons, deux étages de monts surgissent à notre gauche, l'un lointain, l'autre proche. Celui-ci fait une haute muraille mauve, terminée au sommet par une belle ligne horizontale. Ce paysage tabulaire, pendant combien de centaines de kilomètres nous allons désormais le longer!

Sur une étendue de sable plat, à la hauteur de la mer, des groupes de maisons carrées sont dispersées entre des palmiers espacés. C'est Bouchir. Comme toujours en Perse, les for-

malités de douane sont aussi interminables qu'inutiles. Le douanier habillé en violette de Parme, avec le képi assorti, multiplie les tracasseries les plus incohérentes. Nous repartons enfin à onze heures quarante, ayant à notre gauche la table de montagnes. Nous volons parfois à la toucher. Nous voyons alors qu'elle est faite de roches vert pâle, qui sont tendres et que surmontent des roches roses, qui sont dures. La table rose est découpée en fragments. Le support vert est côtelé, écrêté, évidé en arêtes, en aiguilles, en pyramides sans nombre. Le spectacle de cet interminable chaos est extraordinaire. Pendant quatre heures, nous longeons ces ruines d'une cité de géants. Puis, un peu avant Lingeh, la plaine côtière qui précède ces montagnes s'élargit et nous voyons apparaître les débris interrompus d'une avant-chaîne. Ces débris se soudent au rivage en formant des caps en tête de marteau; c'est comme un morceau de ces avant-chaînes qu'apparaît l'île de Qishm, que nous laissons à gauche pour nous engager dans le détroit d'Hormuz.

La ligne droite que nous suivons nous oblige à quitter la côte de Perse qui s'évide, et à recouper la pointe que l'Arabie y enfonce. Cette pointe, qui est le promontoire du Sultanat d'Oman, est un des endroits les plus sauvages du monde. On l'appelle le cap des Pirates. Les Anglais, pour éviter les ennuis d'une escale en Perse, y ont transporté leur base d'aviation, qu'ils gardent militairement. Les avions français, au contraire, ne font que survoler ces montagnes. Elles ne ressemblent point à celles de la côte persique. Nous passons au-dessus de ce grand caillou qu'est l'île de Tunb. La mer est laiteuse, parcourue de mille courants. Pas un nuage au ciel. Les hautes roches de la Pointe des Pirates bleuissent et se rapprochent. Ce sont des montagnes fortement découpées, avec des plages étendues, des criques boisées qui forment des touffes de verdure, une ville dans un rentrant du rivage. La roche est grise, absolument nue. Parfois en passant au-dessus, on voit les couches se dépasser en rubans concentriques. La partie orientale est un extraordinaire troupeau d'écueils. Des cailloux noyés par dizaines forment un dédale de chenaux et d'éperons. Si la côte Ouest nous était apparue bordée d'un ourlet de plages, la côte Est tombe à pic.

A peine ce sauvage tableau dépassé, un nouveau spectacle apparaît. C'est la ligne jaune d'une rive basse, vers laquelle nous nous dirigeons. Le soleil derrière nous a déjà assez descendu pour faire sur la mer un chemin d'or et dans le ciel une gloire. Une brume légère efface à demi la côte qui se rapproche. Cependant, par delà la plaine côtière, nous distinguons des plans successifs de montagnes. Là aussi, il doit exister en avant du rivage une chaîne noyée, car nous voyons sur la côte un bloc bizarrement respecté, qui a la forme d'un tombeau et qui allonge au loin son ombre. Toute la plaine est semée de ces îlots rocheux. Quelques arbres apparaissent dans des enclos. Le ciel se teinte de vert et de roux. Nous arrivons devant une longue langue de terre au bout de laquelle on voit quelques maisons. C'est notre étape d'aujourd'hui, Djask. Une fois à terre, nous en réalisons mieux la misère. Du sable nu, sur lequel s'espacent des cases en terre, dont chacune présente un carré de murs pleins. Deux mille habitants, qui exportent du poisson séché, et qui importent absolument tout.

III

Le lendemain, 3 janvier, nous sommes dans l'avion à six heures moins le quart, sous une nuit noire merveilleusement constellée. Les moteurs tournent dans des jets bleuâtres. A six heures, dans une obscurité profonde, nous décollons. Au bout de quelques minutes, le ciel rougeoie à l'avant. Sur les côtés, on ne voit d'abord que les reflets de la voiture éclairée. Puis les ailes de l'avion et les fuseaux qui enveloppent les moteurs se mêlent sur les vitres au double des fauteuils. A travers l'image de la tête de mon voisin, l'horizon se dessine. Enfin le ciel l'emporte et les reflets s'effacent. A six heures dix, le ruban pâle d'un oued transversal à notre marche est déjà distinct dans l'ombre. Enfin voici la mer, d'un gris bleu délicieux, devant le fond d'incendie qui couve et fume dans le ciel. A six heures et quart, il fait assez clair pour que le paysage soit intelligible. Nous coupons un golfe par la corde, ayant à gauche un rivage lagunaire devant un fond de montagnes. A six heures et demie, un reflet s'allume sur

l'enveloppe des moteurs. Le soleil est levé. Nous volons toujours à travers le golfe. La montagne de gauche s'est dédoublée. Les ruines d'une troisième trouent la plaine côtière. Tout cela est encore dans des bleus et des violets sourds. Féerie du matin, qui change à chaque minute. Voici que le ciel est maintenant d'or vert et de rose tendre. Et la mer pâlit jusqu'à devenir métallique.

Nous allons passer la matinée à recouper des golfes et des caps, tantôt au-dessus de terrains plats, semés de dunes, tantôt devant des rochers découpés, qui forment des gradins, des cirques, fermés autour de bassins creux, des falaises, des nids d'abeille, des chaos. C'est un mélange de surfaces modelées et de degrés cassés net. Quelquefois un fragment de chaîne dessine un cap, relié à la terre par un pédoncule de sable, qui forme une baie. Tel est Gwadar. Tel est plus loin le ras Ormara. La tragédie de l'érosion a semé ce champ de ruines. Le paysage démantelé, désert, sans trace de verdure, se développe dans une pâleur universelle. La mer est couleur de pervenche; la base du ciel est de vermeil dédoré.

Vers onze heures du matin enfin, nous piquons à travers la mer pour atteindre l'Inde à Karachi. Cette mer est elle-même un paysage varié. Elle a de grandes surfaces violettes, entre lesquelles circulent des courants verts, plus pâles sur les bords. L'eau, sur ces fonds, est si transparente, qu'on l'oublie et qu'on a parfois l'illusion de paysages terrestres, de fleuves immenses dans des forêts. — Au loin le rivage est comme une lueur rose.

Une demi-heure plus tard, nous traversons une terre où les polygones des champs font des figures dispersées et nous voyons la surface verte des premiers jardins. Ce cap Muari est encore montagneux, disposé en gradins horizontaux, avec un réseau de cours d'eau ramifiés sur la table supérieure. Mais bientôt, dans une plaine irriguée de toutes parts, apparaît un échiquier bien bordé et parfaitement régulier, — puis d'autres encore, — puis une ville au bord d'une lagune, un port, des hangars, des maisons avec des jardins, des canaux. C'est Karachi.

Devant les hangars, nous trouvons un nouvel avion. Le soleil étincelle. Le pilote en kaki est coiffé d'un casque; le

mécanicien et le radio ont des culottes courtes qui laissent voir les genoux nus. Pas de veston. Le temps est d'une tiédeur bleue, dorée et tranquille, avec un peu d'air.

Il est à peu près midi et demi quand nous décollons. Le sol est une immense plaine jaune, saupoudrée de pincées vertes. Le ciel est d'un outremer merveilleux, non pas très sombre, mais très riche. A terre, le désert commence à lutter avec la plaine agricole. Les maisons sont maintenant d'un type nouveau. Elles sont entourées d'enceintes irrégulières, brunes et faites de buissons, de shrub, comme disent les Anglais. Ces enceintes sont disposées en petits groupes. Cependant une heure après le départ de Karachi, un grand fleuve, accompagné de verdures, de champs, de maisons sous les arbres, traverse le paysage de gauche à droite. C'est l'Indus. Peu après, le désert l'emporte définitivement. Désert de sable, avec des crêtes parallèles, en files interminables, si bien qu'on le croirait d'abord traversé de sillons. Mais non, ce sont des dunes, de la forme la plus classique, creusée comme par le pied d'un cheval, épousant la forme ronde du sabot, le talus adouci exposé au sud-ouest, l'abrupt, qui plonge dans le creux, au nord-est. Le jour qui baisse les cerne d'ombres bleues qui les rendent plus visibles.

Soudain à droite, des crêtes de montagnes sortent du sable, comme les sommets d'une chaîne enterrée. Elles disparaissent. Une demi-heure plus tard, nous voyons une seconde fois ces rochers semés comme les dents du dragon. Puis les dunes recommencent. Mais voici qui est stupéfiant. Tout à coup ces dunes apparaissent divisées en rectangles, qui sont évidemment des bornes de propriété. Le sol en est couvert, et il n'y a pas une goutte d'eau. Cependant l'anneau rond, l'anneau de shrub d'une maison isolée se montre çà et là. Il semble réellement pousser quelque chose sur ce sable, et ce pointillé qu'on y voit, ce sont des arbres dont l'ombre en s'allongeant, raie le sol d'aiguilles. A droite, un grand rectangle vert vif semble un prodige dans tout ce jaune. Et voici un autre, et un autre encore. Une flaque d'eau. Des têtes de rochers trouent de nouveau le manteau de sable. Une minuscule crête de caillou fait centre de dispersion des eaux et envoie de toutes parts une ramure de rivières en étoile. La végétation

se multiplie et se serre. Les dunes disparaissent. Le creux de la dernière est un bouquet d'arbres. L'avion commence à descendre. La poignée de cailloux roses d'une ville apparaît. C'est Jodhpur.

Nous voici sur une ville de l'Inde où le maharajah est maître absolu. Il se trouve que le prince aime le progrès et les belles constructions. Quant à la ville, que l'on imagine, aux confins du désert, un cirque de grès. Du pourtour de ce cirque un éperon s'avance vers l'intérieur. C'est autour de cet éperon que Jodhpur est construit. Une citadelle occupe le sommet, ceinte de courtines jaunes où sont engagées des tours rondes. Son sommet se couronne d'un paquet d'édifices blancs. La table supérieure du grès porte une pièce d'eau, qui sert de citerne aux défenseurs.

Le champ d'aviation est à sept milles de Jodhpur. Les hangars qui se construisent, décorés de figures d'animaux, auront une apparence monumentale. La route qui mène à la ville est elle-même bordée de bâtiments neufs, d'un grès rose violet, qui ont l'air carré et solide. Il y a des écoles et des hôpitaux, des bureaux pour les chemins de fer, des maisons pour les employés. L'aspect est européen, mais les services sont indigènes. Nous allons revoir en automobile ce qu'un coup d'œil nous a montré du haut des airs. Voici une porte de la ville, blanche et encadrée de tours rondes. Elle est taillée dans l'immense mur d'enceinte à créneaux, qui escalade les rochers, et qui est percé de dix-sept entrées. La porte franchie, on entre dans un autre monde. Nous étions en Europe : nous passons dans une ville d'Orient. Les rues de guingois, les fenêtres sculptées, les plâtres ciselés, les conciliabules, les turbans jaunes et roses qui s'achèvent par un pan d'étoffe flottante, les dhoti de cotonnade blanche relevée sur les jambes noires, les enfants nus, les femmes drapées qui portent sur la tête un pot de cuivre, les vaches sacrées, les petites vaches à bosse qui se promènent en touristes dans la foule, absorbées par leurs idées personnelles ou qui sont couchées au milieu de la cohue, dans une immobilité d'idoles, tout cela fait un décor de conte.

Nous sortons par une autre porte et nous sommes au pied de ces formidables falaises de grès, dont l'une porte la forte-

resse. L'autre est coiffée d'un temple de marbre blanc, où nous montons par des escaliers et des terrasses. Les rampes et les balustrades sont en grès si bien évidé qu'il semble un ouvrage de bois. En contrebas du temple, dans les jardins, deux édifices du même marbre sont les tombeaux du père et du frère du maharajah. Près de l'un d'eux des gens assis s'enchantent d'une musique aigrement nasillarde, comme en fait la flûte de roseaux. Le temple même est un édifice rectangulaire, parfaitement blanc, flanqué d'arcades, de dômes et coiffé d'une haute coupole. L'intérieur est une grande salle de marbre, dont le centre est bloqué par une chambre carrée, ouverte, où le dallage est couvert d'un tapis, et qui est un lieu de prière. Le fond du temple est barré d'une corde. Cette corde défend un sanctuaire, qui est une niche carrée, où le portrait du père du maharajah est exposé sur une banquette dorée, au milieu d'étoffes et éclairé à la lumière électrique. Les photographies des souverains qui se sont succédé, sont accrochées autour du temple, comme les chemins de croix dans nos églises.

IV

Comme à l'ordinaire, nous partons le 4 avant le jour. Le ciel se distingue peu à peu de la terre et s'éclaire par transparence, en la laissant à son opacité. Puis l'incendie matinal éclate, et quand la lumière se fait, nous voyons une plaine cultivée. Ainsi chaque jour nous aura montré une planète différente : un désert de pierre, une solitude fluviale, des montagnes sèches et sauvages, un désert de sable, et aujourd'hui l'Inde des grands fleuves.

Mais le spectacle ne va pas sans changer plusieurs fois. A huit heures moins le quart, nous traversons le premier de ces fleuves, le Banas, pour le repasser un quart d'heure plus tard. Il est au trois quarts sec et il a la forme d'un grand serpent gris. Il coule dans un pays construit en gradins, l'abrupt vers l'ouest. Il a taillé dans la plaine une vallée large et profonde à murs parallèles. Mais à un coude qu'il fait, un de ces murs s'écarte et va rejoindre le Chambal; signe évident entre ces fleuves d'une ancienne liaison, dont la trace se lit encore au

sol, sous la forme d'un lit desséché, mais où restent des flaques.

A huit heures et quart, c'est le Chambal que nous traversons. A gauche la ville de Sillipur verdoie près de la voie ferrée; le plateau est découpé en vallées par les fleuves, en gorges à parois verticales par leurs affluents. Mais pour la première fois ce travail de l'érosion est voilé par la forêt. Elle n'est pas encore bien installée. Elle s'interrompt et laisse reparaître des cultures vertes, des villages, des fleuves aux bords disséqués. Puis elle recommence, mais seulement par places. On a le sentiment d'un pays à peine cultivé, avec quelques champs autour des villages. Brusquement ces cultures s'accroissent. Les villages se pressent, se disposent en quinconces dans des étoiles vertes. Les lignes droites des routes coupent la terre. On devine la présence d'un fleuve. Il apparaît en effet à droite où le matin l'argente et où il dessine des boucles retordues. C'est le Sind, que nous dépassons à neuf heures. Les villages se comptent maintenant par dizaines. Puis de nouveaux méandres luisent par intervalles dans le sud. C'est la Betwa. Nous recoupons d'abord les canaux bordés d'arbres qui s'en détachent. Nous sommes sur la rivière elle-même à neuf heures et demie. Nous en recoupons les boucles. Quelquefois un méandre abandonné est couvert de cultures. Enfin le fleuve s'en va vers la gauche, avec de grands serpentements. Mais aussitôt un nouveau ruban d'argent commence à briller au loin vers la droite. Les villages ne se comptent plus, les routes se recoupent, de petits cours d'eau se tortillent en tous sens, et se jettent dans de plus gros qui ne sont pas moins sinueux. Le sol est maintenant un grand tapis vert clair. A dix heures dix, nous coupons la Djumna, qui, au contraire de ce que nous avons vu jusqu'ici, vient de gauche et passe vers la droite. Nous entrons dans la plaine fameuse qui le sépare du Gange. C'est un damier de champs innombrables, mouchetés d'arbres en bouquets. Beaucoup de villages, mais pas une seule maison isolée. Tout à coup, une immense courbe se dessine à gauche. Nous venons de voir pendant près de quatre heures, se dessiner des méandres puissants. Mais celui-ci ne ressemble pas aux autres. Il est d'une étendue prodigieuse, et dessiné avec l'autorité d'un maître. Cette signature dans le paysage, c'est le Gange.

Le Gange à gauche, la Djumna à droite marchent ensemble à la rencontre d'un point qui est devant nous. Ce point, c'est Allahabad. Près de la ville, commencent, entre les arbres, les maisons isolées : ce sont des rectangles, couverts de toits gris à deux rampants. Nous volons à 2 000 mètres. Au champ d'aviation nous reprenons contact avec le sol. Le terrain est entouré d'une ceinture de manguiers et de champs clairs de blé et de moutarde. Çà et là les tiges du maïs se dessèchent.

Déjà nous sommes repartis. Nous sommes au confluent de la Djumna et du Gange. Les deux grands fleuves se réunissent par des bancs de sable. De leur jonction sort, même aux basses eaux, une artère monstrueuse. Tandis qu'on la suit sur la droite, on reconnaît à gauche des traces de faux bras, aujourd'hui cultivés, et dont le contour courbe est encore suivi par des lignes d'arbres.

L'horizon et le terrain sont absolument plats. Le paysage vert clair et gris blond se poursuit indéfiniment, avec les mouchetures de ses bouquets de manguiers. A midi, nous sommes au-dessus de Bénarès. Le Gange fait une boucle et la ville s'accole comme un croissant à la rive concave. Nous distinguons un fourmillement de maisons claires et pressées au bord de l'eau, dont elles sont séparées par un ourlet gris. — Le Gange s'éloigne, et nous continuons à travers la plaine, maintenant sans arbres, un tapis vert, une Beauce, au bout de laquelle, sur la droite, surgissent des hauteurs sombres

Ces hauteurs s'effacent, et peu à peu la plaine vide paraît se peupler. Des fleuves vont se perdre dans la brume brillante du sud. Chacun d'eux est suivi d'un épais rideau d'arbres, et dessine sur les champs gris une espèce de dragon vert sombre, comme on en voit sur les broderies chinoises. Nous survolons des villes enfouies dans la verdure. Les plus petits villages sont perdus dans des bois épais. Ce paysage mouillé et touffu, c'est le Bengale. Bientôt les maisons dans les arbres font des files ininterrompues le long des rivières, et une vaste ville apparaît sur les bords d'un fleuve jaune : Calcutta.

L'eau semble sortir de partout. Sur la rive droite, les jardins des villas sont troués d'étangs. Même sur la rive gauche, où les bâtiments se serrent, on reconnaît à chaque instant sa tache vert clair entre les bouquets d'arbres. La capitale

du Bengale, qui vient après Londres, au second rang des villes britanniques, est plus impériale encore que coloniale. D'immenses avenues, des édifices de plus pur style anglais, des tramways et des omnibus londoniens, de grands magasins à vitrines européennes, s'ordonnent au bord d'un terrain vide, le Madan, assez vaste pour contenir, sans qu'on y prenne garde, un champ de courses. Il s'y trouve également des terrains de polo, de hockey, de foot-ball. Il est si grand qu'un énorme gâteau de Savoie en marbre blanc, le Victoria Memorial, qui sert de musée, y apparaît minuscule dans la perspective. Le quartier indigène est percé de longues rues. Mais l'invincible Orient y est réfugié. Le marchand est assis sur les talons dans une case carrée, au milieu de sa marchandise. Et, à la réflexion tout cela fait un mélange assez surprenant : palais, usines, buildings, pelouses, boulevard le long du Gange, paquebots sur le fleuve, vaches sacrées sur les trottoirs mangeant avec gourmandise une affiche, les automobiles à côté des pousses, les chauffeurs à turbans rouges et à jupe, les passants à lunettes et à châle bleu ciel, les singes en liberté et les statues équestres des vice-rois anglais.

V

Le 5, départ de Calcutta, à six heures et quart, mais cette fois au grand jour. Nous mettons le cap à l'est à travers le delta, lacis de chenaux, de mares et de flaques sur un fond de terres rousses et de cultures. Quelquefois, sur un canal, de gros bateaux ronds. Une voile cherche le vent. La pente est si molle que les artérioles nées sur place rejoignent indifféremment les troncs des rivières sous tous les angles. Un universel ton d'aurore, rose, gris et bleu pâle, illumine le paysage brumeux et met un feu secret au fond des eaux.

A huit heures nous survolons la mer, dans une brume dorée qui la rend invisible. A l'horizon seulement nous distinguons la tache sombre d'une côte, à peine distincte des îles de nuages que nous reconnaissons en les survolant. Mais la côte est réelle. C'est celle de l'île de Kutubdia, une grande étendue plate, couleur de cachemire des Indes. L'île est

séparée du continent par un chenal. Un immense forêt commence.

Nous suivons le rivage du continent. Une chaîne de médiocre hauteur et très disséquée la borde. Bientôt, par-dessus cette chaîne nous en apercevons une autre, et bientôt une troisième, et d'autres encore, toutes alignées parallèlement à la mer. On distingue entre elles des plaines rousses et l'éclair tordu d'un fleuve. Celui de ces fleuves qui est le plus voisin de la mer réussit à franchir la crête qui l'en sépare, et gagne la côte au milieu d'un lacis de faux bras qui miroitent. Notre route coupant obliquement les chaînes boisées et les masses d'eau qui descendent entre elles et qui forment les bouches du Saladen, nous passons d'un fleuve à l'autre. Chacun d'eux se divise lui-même en bras qui viennent se rejoindre. Il y a de triples confluents qui ressemblent à des étoiles de mer. Il y a des ramifications infinies, des hernies, des fourches, des poches. A neuf heures, deux de ces puissants courants parallèles, jusque-là séparés par une chaîne, se rejoignent dans la plaine déblayée, et avec une ampleur nouvelle descendent par courbes gigantesques. Mais voici qu'un autre courant bien plus puissant encore apparaît de loin, et un autre derrière celui-là. De toutes parts, les fleuves descendent entre les montagnes. Enfin la masse entière appuie à l'est et gagne la mer, tandis que la terre divisée n'est plus qu'un archipel.

C'est au milieu de ces paysages si peu faits à la mesure humaine que nous descendons sur Akhyab. Nous survolons à faible hauteur une ville très espacée, perdue dans la verdure. Nous voyons à grande distance l'un de l'autre un toit doré pointu comme un pal, des dômes blancs, des maisons à toit brun en surplomb et à véranda. Enfin, au-dessus du dédale des chenaux, nous reprenons de la hauteur et nous regagnons la mer. La terre n'est plus faite que de quelques échines noyées, évidées en demi-cercle, qui s'allongent dans la Hunters bay.

Nous longeons encore des îles, des hauts-fonds, des chenaux, des embouchures de fleuves. Mais un trait nouveau est apparu dans le paysage. Derrière la côte basse s'élève un mur de fond, la masse compacte entièrement boisée des monts de Birmanie. Après l'avoir longée un moment, nous la recoupons

en biais : pics, vallées, arêtes ciselées, sous le manteau ininterrompu de la forêt. Nous en sortons vers onze heures du matin, pour survoler le troisième grand delta, celui de l'Irawaddy. Le dessin est plus arrêté que celui du Gange. Les artérioles qui se jettent dans les bras principaux sont entourées d'arbres. Ces bras eux-mêmes sont entourés de zones de verdure claire. Les vestiges des faux bras sont remplis par des bouquets vert bleu qui tranchent avec le sol. Ce sol est lui-même découpé en petits champs ceinturés de fossés et couverts d'une paille couchée. C'est l'aspect des rizières moissonnées. Nous commençons à descendre sur Rangoon, ayant le large fleuve à droite et à gauche un morceau de forêt qui enveloppe le lac Victoria, tout entouré de maisons. Après la visite des papiers, nous faisons un tour au-dessus de la ville. Ce ne sont d'abord que des maisons dans des jardins; puis ce paysage est interrompu par des spectacles étranges : un gigantesque bouddha est couché sur un coude, visage blanc, robe jaune; une pagode est accompagnée sur toutes ses façades de clochetons bruns, aigus; le lac est tout découpé de caps de verdure; comme à Akhyab, nous retrouvons un toit conique, pointu, doré, c'est celui de la Grande Pagode. Puis la ville proprement dite se presse auprès du port. Avec ces chaînes parallèles couvertes de forêts et ces plaines de rizières jaunes bordées de talus verts, avec les deltas sans nombre, avec l'architecture des stoupas dorés, nous sommes entrés encore une fois dans un nouveau monde. Nous coupons le golfe du Martaban, où les alluvions des fleuves dessinent, en avant du rivage, des pétales de fleurs dans l'eau verte. Nous traversons ensuite de nouvelles files de chaînes parallèles couvertes de forêts. Enfin, vers trois heures de l'après-midi, la dernière chaîne est passée et nous survolons la plaine siamoise. Nous voici au-dessus de Bangkok. Un palais dont le toit brun est peint de bandes horizontales apparaît dans une enceinte. Dans un autre carré, ce monument de marbre blanc est la salle du trône. La ville est immense. Des abattoirs à la salle du trône, elle mesure 25 kilomètres. Elle n'est point séparée en quartiers européens et indigènes. Des légations sont construites dans des jardins enveloppés de *canhas*. La ville est interrompue par des champs. On y est encore et on s'en

croit sorti. Des canaux, des *klongs* courent le long des avenues. Sur les plus grands de ces klongs toute une population habite, sur des sampans, l'eau bourbeuse.

Le soir, à la faible clarté de la lune, nous avons par d'immenses avenues atteint le fleuve. Nous considérons les silhouettes silencieuses des monuments. Seul le quartier chinois flamboie de toutes ses réclames. Le lendemain matin, nous regagnons en chemin de fer le camp d'aviation. Le spectacle de la rue matinale est curieux : voitures rouges des pousses, automobiles, femmes vêtues d'une chemise à bretelles et d'une jupe noire, bonzes en robe jaune, gonflée, comme d'une citrouille, du produit des aumônes. Le long de la voie ferrée, les femmes lavent le linge dans l'eau salée des klongs. Aux maisons de la ville ont succédé des cases sur pilotis, où l'on monte par une échelle. Une petite bonzerie montre ses stoupas. Les robes jaunes éclatent comme des fleurs dans la campagne. Une cimenterie dresse ses cheminées et l'orgue monstrueux de ses cylindres blancs. En cinq heures de vol nous allons être à Saïgon.

VI

J'ai essayé de fixer quelques paysages, encore peu familiers aux yeux humains. Mais je ne saurais jurer que d'autres en recevront la même impression. Les voyages de l'air ont une variété que les voyages terrestres n'ont pas. A terre ou sur mer, l'homme se meut dans deux dimensions, et reste collé à un plan. Ici la différence d'altitude rend divers le même parcours. Le pilote, à la recherche du vent portant, tantôt vole au ras du sol, tantôt monte à 1 500 ou à 2 000 mètres. Ce mouvement dans trois dimensions transforme indéfiniment les paysages. L'humeur du temps, dont l'avion dépend, ne les change pas moins. La trajectoire suivie varie elle-même avec le pilote. Chacun a ses habitudes, ses repères. Et un déplacement de gauche à droite de quelques kilomètres rend le pays méconnaissable. En fait, le vol de retour vers l'ouest m'a donné le sentiment de retrouver aux mêmes étapes, un pays neuf. La traversée des monts de Birmanie naguère si facile a été cahotée. Je n'ai plus revu les grandes

embouchures fluviales. En revanche le delta du Gange est autrement beau au retour. On passe de l'étendue marine au bas-fonds qui émergent peu à peu, de la plage nue à la jungle, et de celle-ci aux champs.

A Bangkok, dans ce voyage vers l'Europe, quelle ne fut pas notre surprise en voyant sur le champ d'aviation une foule en habits de fête! Toutes les couleurs : du rouge, du broché, du carmin et du vert. Les femmes ont, avec la jupe, une casaque droite et une écharpe rose ou vert tendre. Au milieu de ce peuple, trois bonzes, énormes, nus dans leurs robes jaunes et qui embarquent avec nous. Voilà toute la foule à genoux. Un dignitaire donne la bénédiction. Le peuple écoute les prières et reste mains jointes. Les mécanos indifférents remplissent les réservoirs. Dans cette assemblée de fidèles, prosternée autour d'un avion, trois têtes de Baltes, bien reconnaissables, dont l'un roux, camard et barbu. Ils ont des robes rouges. Ce sont des bouddhistes allemands. Les bonzes s'installent difficilement, au milieu des prosternations. L'un d'eux se voila la tête d'une couverture jaune. Mais celui qui semble le chef ouvre un agenda, chausse des lunettes, consulte mes cartes et prend des notes. Un enfant embarqué avec eux en surnombre, commence le voyage assis sur une chaise. Il s'agenouille. Il se cache sous un manteau bleu. Terreur? Mal de cœur? Il achève la route prosterné, le front contre terre, mais élevant vers le ciel des reins ingénus et une culotte de soie verte.

Calcutta, Jodhpur et son hôtel neuf, Djask et la maison du docteur, Bagdad sous la pluie, Damas glacé défilent de nouveau. Retours à tire d'aile, où les pays passent comme des ombres. Les données ordinaires qui servent à mesurer la terre et le temps n'ont plus de sens. Et l'on commence à se sentir chez soi à une distance du pays qui, en d'autres circonstances, serait à elle seule un long voyage. C'est après Beyrouth que le sentiment du home nous a saisis.

Nous avons quitté cette ville à six heures et demie du matin, le 21 janvier' par un temps splendide. En deux heures nous avions atteint à travers la Méditerranée les montagnes de Chypre. Le paysage semble se mouvoir devant l'avion, bien plus que l'avion devant le paysage. On dirait que le décor

recule devant nous. C'est une grande baie qui s'ouvre. Une falaise blanche avec son pied pourri et son entablement plat, en forme le fond. Quelquefois la falaise se fend, et un delta remplit le creux où elle a été rompue.

Le paysage change encore, mais parce que nous descendons. Nous sommes maintenant à 400 mètres. Nous avons trouvé la baie, et nous sommes au-dessus d'une plaine cultivée, semée de petites villes. Nous passons un peu au nord de Paphos. Cette fois, je ne vois plus les ruines, mais seulement la ville moderne. Et au delà nous retrouvons la mer. L'épisode terrestre est fini. La côte s'éloigne vers la droite, avec ses anses et ses pointes, jusqu'au lointain cap Arnauti. En voilà pour deux heures encore à voler au-dessus des eaux.

Avec une brusquerie méditéranéenne, le ciel est devenu noir. Dans cette « bouillasse » pleine de pluie, la mer elle-même est presque invisible. Le grain s'éclaircit rapidement, mais le ciel reste nuageux, le temps froid, le vol triste et dur. Et voici qu'à neuf heures cinquante, sur la droite, la côte turque apparaît. Elle est faite de hautes montagnes lointaines. Mais ce sont les montagnes méditerranéennes, les mêmes de la Cilicie à Gibraltar, sous leur couronne familière de nuages d'argent, — claires de couleur, avec de longs épaulements, des plans, des avancées, des airs de lions couchés, les pattes dans la mer. O montagnes variées, qui avez une figure et un nom, salut! Après l'énorme Asie, nous voici revenus dans le royaume de l'individuel.

HENRY BIDOU

INTERMEZZO

ACTE III

La chambre d'Isabelle. Un balcon à deux fenêtres d'où l'on voit la place de la petite ville, sur laquelle donne aussi une porte fermée. La Philharmonique répète dans un hall du voisinage pendant toute la durée de l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE

Le Maire. L'Inspecteur. Les petites filles.

Une porte du fond s'ouvre. L'Inspecteur, le Maire, les petites filles entrent les uns après les autres, sur la pointe des pieds.

LE MAIRE. — Mais c'est de l'effraction!

L'INSPECTEUR. — Pensez-vous pouvoir, à notre âge, pénétrer dans la chambre ou le cœur d'une jeune fille autrement que par effraction? Quelle heure est-il?

LE MAIRE. — Au soleil, cinq heures et demie.

L'INSPECTEUR. — Je doute que les spectres prennent leur heure au soleil.

LE MAIRE. — S'ils la prennent à l'Observatoire, il est cinq heures trente-huit.

L'INSPECTEUR. — Reste donc vingt-deux minutes, puisqu'il s'est annoncé pour six heures. Nous avons tout le temps d'organiser notre tranchée.

LE MAIRE. — Des tranchées, maintenant?

L'INSPECTEUR. — Vous échapperait-il, mon cher Maire,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

que nous avons l'honneur, dans ce moment d'angoisse où une invasion d'ordre tout spécial menace notre ville, d'occuper les tranchées les plus proches de celles de notre ennemi?

LE MAIRE. — Des tombes?

L'INSPECTEUR. — Il faut bien nous rendre à l'évidence. Après notre départ, hier, Cambronne et Crapuce ont recherché vainement le corps. Ils n'ont trouvé qu'un cercle de gazon brûlé à ras de terre. Hallucination ou spectre, l'action s'en continue aujourd'hui.

LE MAIRE. — Mais que dira Isabelle de nous trouver ici?

L'INSPECTEUR. — Isabelle ne nous trouvera pas. J'ai fait retarder d'une heure la pendule sur laquelle se règle toute la ville. D'ailleurs Gilberte va se poster dans l'embrasure de la fenêtre et nous donner l'alerte dès que quelqu'un paraîtra.

GILBERTE. — Je vois les demoiselles Mangebois.

L'INSPECTEUR. — Annonce tout, sauf les demoiselles Mangebois. Tu aurais trop à faire. Tu peux indiquer même les animaux, Gilberte. Tout est suspect aujourd'hui.

GILBERTE. — Je vois le basset du pharmacien.

L'INSPECTEUR, *s'asseyant.* — Même observation pour le basset du pharmacien que pour les demoiselles Mangebois. Mon cher Maire, j'avais toujours regretté qu'à côté de l'exorcisme religieux, notre siècle de lumières n'eût pas institué encore une sorte de bénédiction laïque, qui interdît à la superstition le local une fois consacré. C'est à cette cérémonie que vous allez assister, et j'ai composé ce matin le texte d'une adjuration que je m'en vais vous lire.

GILBERTE. — Est-ce que j'annonce aussi les arbres?

L'INSPECTEUR. — Les arbres ne marchent pas, bécasse.

GILBERTE, *se reculant peu à peu.* — C'est ce que je croyais... Mais! C'est ce que je croyais... Mais... Mais...

L'INSPECTEUR. — Remplace Gilberte, Viola. Elle est nerveuse.

LE MAIRE. — On le serait à moins.

L'INSPECTEUR. — Le seriez-vous, monsieur le Maire?

LE MAIRE. — Je le suis, monsieur l'Inspecteur. D'autant plus que vous me faites manquer le tirage de notre loterie mensuelle, que jusqu'ici j'ai toujours présidé et auquel on procède en ce moment à la mairie.

L'INSPECTEUR. — Ne vous occupez pas de la loterie. Le

sort nous y réserve les mêmes avatars que dans la précédente. Rendez-moi bien plutôt compte de l'enquête dont je vous ai chargé auprès de vos concitoyens. Ne sommes-nous pas leurs représentants ici? Nous ont-il donné leur mandat?

LE MAIRE. — Nous l'avons.

L'INSPECTEUR. — Vous leur avez bien dit le péril qui les menaçait par la faute d'Isabelle? Vous leur avez demandé ce qu'ils pensaient de voir, à la suite de ce spectre, et comme il l'a annoncé lui-même hier au soir, tous leurs défunts de tous les âges revenir, vivre avec eux, et ne plus les quitter?

LE MAIRE. — A la bourgeoisie seulement, y compris les fonctionnaires.

L'INSPECTEUR. — Évidemment. La réponse de l'alimentation et du bâtiment était connue d'avance. Qu'a dit le président du Tribunal?

LE MAIRE. — Qu'il détestait déjà la radio.

L'INSPECTEUR. — Le notaire?

LE MAIRE. — Qu'il connaissait déjà pas mal de morts pour les avoir connus vivants. Qu'ils n'étaient pas tous si recommandables.

L'INSPECTEUR. — Le commandant des pompiers?

LE MAIRE. — Qu'on commençait juste à être un peu chez soi, depuis la guerre...

L'INSPECTEUR. — L'archiviste municipal?

LE MAIRE. — Il craint pour la vérité qu'il a si péniblement arrachée à ses archives. Les morts vont tout lui brouiller par leur mauvaise mémoire ou leurs mensonges.

L'INSPECTEUR. — Bref, l'unanimité contre eux. Il n'est plus que votre avis qui me soit ignoré, monsieur le Maire?

LE MAIRE. — Monsieur l'Inspecteur, ma seule passion est de collectionner les faïences provençales à sujets licencieux et les timbres-poste non dentelés des Antilles. Je consacre mes veillées à cette tâche, et je ne me vois pas très bien classant mes Vénus en terre écaillée ou préparant ma colle sous les regards conjugués de mes ascendants jusqu'à Ève. Des Mérovingiens, par exemple, n'est-ce pas, Daisy? J'aurais l'air complètement imbécile.

L'INSPECTEUR. — Trop juste. Il faut des vivants pour apprécier la gravité des occupations des vivants...

LE MAIRE. — Naturellement, dans les Antilles, je comprends les îles Bahamas...

VIOLA. — Voici les maisons, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Les maisons ne marchent pas, idiote.

VIOLA. — C'est ce que je croyais... Mais... C'est ce que je croyais... Mais...

L'INSPECTEUR. — Daisy, remplace Viola; et en cercle au centre de la pièce, mes petites. Vous savez que vous avez à redire après moi le dernier mot de chaque phrase importante.

LES FILLETTES. — Importante!

L'INSPECTEUR. — Pas encore... Je commence. (*Il se place au milieu des fillettes et lit son invocation.*) Oui, c'est moi, superstition. Qui, moi? Moi l'humanité.

LES FILLETTES. — L'Humanité.

L'INSPECTEUR. — Ce que c'est que l'humanité, je suis là justement pour vous le dire et par cette seule révélation vous barrer la route, à vous et aux vôtres... L'humanité est... est... une entreprise surhumaine...

LES FILLETTES. — Surhumaine!

L'INSPECTEUR. — ... Qui a pour objet d'isoler l'homme de cette tourbe qu'est le Cosmos...

LES FILLETTES. — Le Cosmos!

L'INSPECTEUR. — ... Grâce à deux forces invincibles, qu'on nomme l'administration et l'instruction obligatoire.

LES FILLETTES. — Obligatoire.

L'INSPECTEUR. — L'Administration isole son corps en le dégageant de tous les lieux trop chargés en vertus primitives... Il faut la voir, aidée des conseils municipaux et du génie militaire....

LES FILLETTES. — Du génie militaire...

L'INSPECTEUR. — ... Lotissant les parcs, démolissant les cloîtres, érigeant des édicules d'ardoise et de faïence au pied de chaque cathédrale ou de chaque monument historique, faisant des égouts les vraies artères de la civilisation, combattant l'ombre sous toutes ses formes et surtout sous celle des arbres. Qui ne l'a pas vue abattant les allées de platanes centenaires sur les accotements des routes nationales n'a rien vu!

LES FILLETTES. — N'a rien vu!

L'INSPECTEUR, *toujours récitant.* — Et l'instruction obli-

gatoire, monsieur le Spectre, isole son âme, et chaque fois que l'Humanité se délivre d'une de ses peaux spirituelles, elle lui accorde, en prime, une découverte absolument correspondante. L'humanité a cessé au XVIIIe siècle de croire aux feux et aux soufres de l'Enfer, et dans les dix ans, elle a découvert la vapeur et le gaz.

LES FILLETTES. — Le gaz.

L'INSPECTEUR. — Elle a cessé de croire aux esprits, et elle a inventé, la décade suivante, l'électricité.

LES FILLETTES. — L'électricité.

L'INSPECTEUR. — A la parole divine, et elle a inventé le télé...

LES FILLETTES. — ...phone!

L'INSPECTEUR. — Qu'elle cesse de croire au principe divin même, et à l'Instruction obligatoire succédera tout naturellement la clarté obligatoire, qui nettoiera la terre du rêve et de l'inconscient, rendra les mers transparentes jusqu'au fond des Kouriles, la parole des filles enfin sensée, et la nuit, monsieur le Spectre, semblable au soleil.

L'INSPECTEUR ET LES FILLETTES. — Au soleil!

DAISY. — Le voici, monsieur l'Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Voici qui?

DAISY. — Le Spectre!

L'INSPECTEUR. — Que dit-elle? Qu'appelles-tu spectre, petite idiote?

DAISY. — Il vient par ici.

L'INSPECTEUR. — Il va trouver à qui parler : c'est quelque complice d'Isabelle qui me prend pour un imbécile!

LES FILLETTES, *en chœur, très sérieuses.* — Un imbécile!

L'Inspecteur sort précipitamment.

LE MAIRE. — Venez, mes enfants, venez!

DAISY. — C'était une farce, monsieur le Maire. C'est mademoiselle Isabelle et le Droguiste qui sont entrés par le portail...

LE MAIRE. — Raison de plus!

Tous disparaissent par la porte qui donne sur la place.

SCÈNE DEUXIÈME

Isabelle. Le Droguiste.

ISABELLE. — Merci, cher Droguiste, grâce à vous j'arrive à temps. Mais était-il bien nécessaire d'arriver à temps? Croyez-vous vraiment qu'il revienne?

LE DROGUISTE. — Il viendra..., j'en suis sûr...

ISABELLE. — Vous restez avec moi, n'est-ce pas?

LE DROGUISTE. — Vous ne voulez pas le recevoir seule?

ISABELLE. — Désire-t-il être reçu seul? Depuis hier, il a jugé bon de se rendre visible à d'autres. Il n'est plus le spectre d'Isabelle, mais celui de la ville. Vous avez aperçu toutes les vieilles aux fenêtres. Les demoiselles Mangebois tiennent conseil en permanence sur le parvis. Les bouches n'ont aujourd'hui qu'un sujet de conversation : notre secret. Les yeux ne se préparent qu'à voir un seul spectacle : le spectre. Notre liaison n'avait de sens que par son intimité. Pourquoi reviendrait-il?

LE DROGUISTE. — Parce qu'il a besoin de vous.

ISABELLE. — Pour demeurer sur cette terre?

LE DROGUISTE. — Non, pour en disparaître.

ISABELLE. — Vous êtes obscur.

LE DROGUISTE. — Chère Isabelle, il n'y a pas deux espèces de damnations et pas deux espèces de spectres. Il y a seulement ceux qui, privés de la vie, ne trouvent pas le moyen de rejoindre les morts. De plus en plus, je crois que votre ami est de ceux-là.

ISABELLE. — Il n'a pourtant rien de commun, de vulgaire. Vous-même le pensiez un poète...

LE DROGUISTE. — Peut-être pour cela. Cette survivance qu'est la mort n'est pas ouverte d'office à ceux qui parlent bien ou pensent fort. Les gens croient que le talent, le génie, donnent droit à la mort. C'est bien plutôt le contraire. Ils sont une exaspération de la vie. Ils consument chez ceux qui les portent toute immortalité. Les poètes sont ceux qui se dévouent pour mourir tout entiers, pour sauvegarder l'existence future de la silencieuse sœur du poète, de l'humble servante du poète. Rappelez-vous celui qui est venu l'autre mois

de Paris nous parler de son œuvre : quelle éloquence! Il rimait même dans sa prose sans le vouloir, comme un cheval qui forge, mais tout cela était périssable. Excepté un court moment où, pendant son discours même, il a été soudain distrait, il se souriait à soi-même. Il pensait sans doute à sa collection de cannes, à sa chatte buvant du lait trop chaud... C'était sa seule chance de rejoindre un jour les morts.

ISABELLE. — Mais en quoi pourrais-je le guider, moi, une jeune fille?

LE DROGUISTE. — Connaissez-vous une aventure de spectre sans jeune fille? C'est justement qu'il n'est pas d'autre âge qui mène naturellement à la mort. Seules, les jeunes filles pensent à elle sans l'amoindrir ou sans l'amplifier. Seules, elles l'approchent, non en pensée et en théorie, mais physiquement, mais par leur robe ou par leur chair. Il y a des pas de vous qui mènent à la mort et que vous entremêlez dans vos danses mêmes. Il y a dans vos conversations les plus gaies des phrases du vocabulaire infernal. Un jour, en sa présence, le hasard vous fera dire le mot qui ouvrira pour lui la porte du souterrain, à moins que vous ne l'y ameniez par un de ces élans ou de ces abandons du genre de ceux qui conduisent les vivants à la passion ou à l'enthousiasme? Croyez-moi, il n'est plus loin... Adieu.

ISABELLE. — Restez, je vous en supplie. Il n'est pas pour moi de visite que votre présence ne rende plus précieuse.

LE DROGUISTE. — Si vous voulez. Quelle heure est-il?

ISABELLE. — Il est l'heure.

Tous deux vont à la fenêtre. L'horloge sonne. On frappe à la porte un coup. Ils ne bougent pas. Un second. Le Droguiste seul se retourne.

LE DROGUISTE. — Oh, c'est le Contrôleur. Je vous laisse, Isabelle.

ISABELLE. — Le Contrôleur?... C'est cela, cher Droguiste, à tout à l'heure.

SCÈNE TROISIÈME

Isabelle. Le Contrôleur.

La porte s'ouvre doucement et donne passage au Contrôleur. Il est en jaquette. Il tient dans ses mains qui sont gantées beurre frais, son melon, et une canne à pomme d'or.

Isabelle s'est tournée vers lui.

LE CONTRÔLEUR. — Pas un mot, mademoiselle! Je vous en supplie, pas un mot. Pour le moment, je ne vous vois pas, je ne vous entends pas. Je ne pourrais supporter à la fois ces deux voluptés, *primo* : être dans la chambre de mademoiselle Isabelle; *secondo* : y trouver mademoiselle Isabelle elle-même. Laissez-moi les goûter l'une après l'autre.

ISABELLE. — Cher monsieur le Contrôleur!

LE CONTRÔLEUR. — Vous n'êtes pas dans votre chambre, et moi j'y suis. J'y suis seul avec ces meubles et ces objets qui déjà m'ont fait tant de signes par la fenêtre ouverte, ce secrétaire qui reprend ici son nom, qui représente pour moi l'essence du secret — le pied droit est refait, mais le coffre est bien intact — cette gravure de Rousseau à Ermenonville, — tu as mis tes enfants à l'Assistance publique, décevant Helvète, mais à moi tu souris, — et ce porte-liqueurs où l'eau de coing impatiente attend l'heure du dimanche qui la portera à ses lèvres... Du vrai Baccarat... Du vrai coing... Car tout est vrai, chez elle, et sans mélange.

ISABELLE. — Monsieur le Contrôleur, je ne sais vraiment que penser!

LE CONTRÔLEUR. — Car tout est vrai, chez Isabelle. Si les mauvais esprits la trouvent compliquée, c'est justement qu'elle est sincère... Il n'y a de simple que l'hypocrisie et la routine. Si elle voit les fantômes, c'est qu'elle est la seule aussi à voir les vivants. C'est qu'elle est dans le département la seule pure. C'est notre Parsifal.

ISABELLE. — Puis-je vous dire que j'attends quelqu'un, monsieur le Contrôleur?

LE CONTRÔLEUR. — Voilà, j'ai fini. Je voulais me payer

une fois dans ma vie le luxe de me dire ce que je pensais d'Isabelle, de me le dire tout haut! On ne se parle plus assez tout haut. On a peur sans doute de savoir ce qu'on pense. Eh bien, maintenant, je le sais.

ISABELLE. — Moi aussi, et j'en suis touchée.

LE CONTRÔLEUR. — Ah! vous voici, mademoiselle Isabelle?

ISABELLE. — Soyons sérieux! me voici.

LE CONTRÔLEUR. — Tant pis, mademoiselle, tant pis. Il faut donc vous parler...

ISABELLE. — Me parler de qui?

LE CONTRÔLEUR. — De moi. De moi, simplement.

ISABELLE. — Vous vous êtes fait très beau pour parler de vous, monsieur le Contrôleur.

LE CONTRÔLEUR. — Ne raillez pas mon costume. Lui seul en ce moment me soutient. Ou plutôt l'idée de celui, de ceux que devrait habiller ce costume. Oui, au fait, ceux qui devraient être là sont justement ceux à qui appartiennent ces vêtements, mon grand-père dont voilà la canne, mon grand-oncle dont vous voyez la chaîne de montre, et mon père, qui jugea cette jaquette encore trop neuve pour l'emporter dans la tombe. Seul, ce melon est à moi. Aussi il me gêne, surtout moralement. Permettez-moi de le déposer.

ISABELLE. — Votre père? Votre grand-père? Que viennent-ils me demander?

LE CONTRÔLEUR. — Vous ne le devinez pas... Votre main, mademoiselle Isabelle, ils ont l'honneur de vous demander votre main.

ISABELLE. — Ma main?

LE CONTRÔLEUR. — Ne ne répondez pas, mademoiselle. Je demande votre main et non une réponse. Je vous demande de m'accorder, en ne me répondant qu'après-demain, le jour le plus heureux de ma vie, les vingt-quatre heures pendant lesquelles je me dirai qu'enfin vous savez tout, que vous n'avez pas encore dit non, que vous êtes émue, malgré tout, de savoir que quelqu'un ici-bas ne vit que par vous... Quelqu'un qui s'appelle Robert, car mon père vous eût dit mon prénom. Ce prénom-là du moins — j'en ai deux autres moins agréables. Quelqu'un qui est courageux, travailleur, honnête, modeste, car mon grand-père ne vous eût fait grâce d'aucune de mes

vertus. Ou ne me répondez jamais, et laissez-moi fuir en me bouchant les oreilles.

ISABELLE. — Non, non, restez, monsieur Robert... Mais je suis si surprise, et vous venez à un tel moment!

LE CONTRÔLEUR. — J'ai choisi ce moment. Je l'ai choisi parce que je n'en suis pas indigne, parce qu'il m'est venu tout à coup à l'esprit que, plus heureux que ce spectre qui ne va vous apporter encore que confusion et angoisse, je pouvais le combattre devant vous, lui montrer son impuissance à vous aider, et vous offrir ensuite la seule route, le seul acheminement normal vers la mort et vers les morts...

ISABELLE. — Voyons! Y en a-t-il d'autres que d'aller vers eux?

LE CONTRÔLEUR. — Celui-là va à eux lentement, doucement, mais sûrement. Il nous y porte...

ISABELLE. — Et quel est-il?

LE CONTRÔLEUR. — La vie.

ISABELLE. — La vie avec vous?

LE CONTRÔLEUR. — Avec moi? Ne parlons pas de moi, mademoiselle... Je suis bien peu en cause. Non... La vie avec un fonctionnaire. Car c'est mon métier, dans cette affaire, qui importe... Vous ne me comprenez pas?

ISABELLE. — Si fait, je vous comprends. Vous voulez dire que, seul, le fonctionnaire peut regarder la mort en face, en camarade, qu'il n'est pas comme le banquier, le négociant, le philosophe, qu'il n'a rien fait pour se dérober à elle ou pour la masquer?

LE CONTRÔLEUR. — Voilà.

ISABELLE. — La contradiction entre la vie et la mort, c'est l'agitation humaine qui la crée. Or, le fonctionnaire a travaillé, mais justement sans agitation.

LE CONTRÔLEUR. — Oui, sans excès trop grave.

ISABELLE. — Il a vécu, mais sans exploitation forcenée de sa personnalité.

LE CONTRÔLEUR. — Trop forcenée, non.

ISABELLE. — Et il a dédaigné les richesses, parce que son traitement lui arrive sans attente, sans effort spécial, comme si des arbres lui donnaient en fruits mensuels des pièces d'or.

LE CONTRÔLEUR. — C'est cela même, en fruits mensuels,

sinon en pièces d'or. Et s'il n'a pas eu le luxe, il s'est épuré à tout ce que son métier comporte d'imagination.

ISABELLE. — L'imagination? Figurez-vous que sur ce point j'avais des doutes. Sur ce point la vie avec un fonctionnaire m'effrayait un peu. Le métier de Contrôleur des Poids et Mesures comporte beaucoup d'imagination?

LE CONTRÔLEUR. — En pouvez-vous douter?

ISABELLE. — Donnez-moi un exemple.

LE CONTRÔLEUR. — Mille, si vous voulez. Chaque soir, quand le soleil se couche et que je reviens de ma tournée, il me suffit d'habiller le paysage avec le vocabulaire des contrôleurs du moyen âge, de compter soudain les routes en lieues, les arbres en pieds, les prés en arpents, jusqu'aux vers luisants en pouces et en lignes pour que les fumées et les brouillards montant des tours et des maisons fassent de notre ville une de ces bourgades que l'on pillait sous les guerres de religion, et que je me sente l'âme d'un reître ou d'un lansquenet.

ISABELLE. — Oh! je comprends.

LE CONTRÔLEUR. — Et le ciel même, mademoiselle. La voûte céleste elle-même...

ISABELLE. — Laissez-moi achever : il suffit que vous leur appliquiez, à ce ciel, à cette voûte, la nomenclature grecque ou moderne, que vous estimiez en drachmes ou en tonnes le poids des astres, en stades ou en mètres leur course pour qu'ils deviennent à votre volonté le firmament de Périclès ou celui de Pasteur!

LE CONTRÔLEUR. — Et c'est ainsi que le lyrisme de la vie de fonctionnaire n'a d'égal que son imprévu.

ISABELLE. — Pour l'imprévu je vous assure que je ne vois pas très bien. Et c'est fâcheux, car c'est ce que j'adore pardessus tout. Votre vie comporte un imprévu?

LE CONTRÔLEUR. — Un imprévu de qualité rare, discrète, mais émouvante. Songez, mademoiselle Isabelle, que nous changeons tous les trois ans à peu près de résidence...

ISABELLE. — Justement, c'est long, trois ans.

LE CONTRÔLEUR. — Mais voici où intervient l'imprévu : dès le début de ces trois ans, l'administration prévoyante nous a donné les noms des deux villes entre lesquelles elle choisira notre prochain poste...

ISABELLE. — Vous savez déjà dans quelle ville vous irez en nous quittant?

LE CONTRÔLEUR. — Je sais et je ne sais pas. Je sais seulement que ce sera Gap ou Bressuire. L'une d'elles, hélas, m'échappera, mais j'aurai l'autre! Saisissez-vous la délicatesse et la volupté de cette incertitude?

ISABELLE. — Oh! certes, je saisis que pendant trois ans, et au-dessus même de nos bruyères et de nos châtaigneraies, votre pensée va vous balancer sans arrêt entre Gap...

LE CONTRÔLEUR. — C'est-à-dire les sapins, la neige, la promenade après le bureau au milieu des ouvrières qui ont passé leur journée à monter en broche l'étoile des Alpes...

ISABELLE. — Et Bressuire...

LE CONTRÔLEUR. — C'est-à-dire les herbages, c'est-à-dire, — vous pensez si je sais déjà par cœur le Joanne! — la belle foire du 27 août, et quand septembre rougit jusqu'aux roseaux des anguillères dans l'eau du marais vendéen, le départ en victoria pour les courses au trot à l'angle des rues Duguesclin et Général-Picquart. Est-ce du prévu, tout cela? Entre votre méthode et la mienne, entre Gap, Bressuire et la mort immédiate, avouez, il n'y a pas à hésiter!

ISABELLE. — J'ignorais tout cela. C'est merveilleux. Et à Gap, vous aurez ainsi trois ans à attendre entre deux autres villes?

LE CONTRÔLEUR. — Oui, entre Vitry-le-François et Domfront.

ISABELLE. — Entre la plaine et la colline.

LE CONTRÔLEUR. — Entre le champagne nature et le cidre bouché.

ISABELLE. — Entre la cathédrale Louis XIV et le donjon...

LE CONTRÔLEUR. — Et ainsi de suite, par une série de balancements et de merveilleux carrefours, où seront inclus, au hasard des contrées, la chasse aux coqs de bruyère ou la pêche à la mostelle, le jeu de boules ou les vendanges, les matches de ballon ou la représentation aux Arènes de l'*Aventurière* avec la Comédie-Française, j'arriverai un beau jour au sommet de la pyramide.

ISABELLE. — A Paris?...

LE CONTRÔLEUR. — C'est vous qui l'avez dit.

ISABELLE. — A Paris!

LE CONTRÔLEUR. — Car c'est là, par une contradiction inexplicable, le comble de l'imprévu des carrières de fonctionnaires. C'est qu'elles se terminent toutes à Paris. Et à Paris, mademoiselle, l'engourdissement n'est pas non plus à redouter, car selon que l'on m'affectera au premier ou au second district, j'aurai à osciller entre Belleville, sa prairie Saint-Gervais, son lac Saint-Fargeau, ou Vaugirard, avec ses puits artésiens.

ISABELLE. — Quel beau voyage que votre vie! On en voit le sillage jusque dans vos yeux.

LE CONTRÔLEUR. — Dans mes yeux? Je n'en suis pas fâché. On parle toujours des yeux des officiers de marine, mademoiselle Isabelle. C'est que les contribuables, en versant leurs impôts, ne regardent pas le regard du percepteur. C'est que les automobilistes, en déclarant leur gibier, ne plongent pas au fond des prunelles des douaniers. C'est que les plaideurs ne s'avisent jamais de prendre dans leurs mains la tête du président de cour et de la tourner doucement, tendrement vers eux en pleine lumière. Car ils y verraient le reflet et l'écume d'un océan plus profond que tous les autres : la sagesse de la vie.

ISABELLE. — C'est vrai. Je la vois dans les vôtres.

LE CONTRÔLEUR. — Et que vous inspire-t-elle?

ISABELLE. — De la confiance.

LE CONTRÔLEUR. — Alors, je n'hésite plus!

Il se précipite vers la porte.

ISABELLE. — Que faites-vous, monsieur le Contrôleur?

LE CONTRÔLEUR. — Je verrouille cette porte. Je ferme cette fenêtre. Je baisse ce tablier de cheminée. Je calfeutre hermétiquement cette cloche à plongeurs qu'est une maison humaine. Voilà, chère Isabelle. L'au-delà est refoulé au delà de votre chambre. Nous n'avons plus qu'à attendre patiemment que l'heure fatidique soit passée. Gardez-vous seulement de faire un souhait, d'exprimer un regret, car notre spectre ne manquerait pas d'y voir un appel, et se précipiterait!

ISABELLE. — Notre pauvre spectre!

La porte verrouillée s'ouvre. Le Spectre paraît.

SCÈNE QUATRIÈME

Le Spectre. Isabelle. Le Contrôleur.

LE SPECTRE. — Je puis entrer?

LE CONTRÔLEUR. — Non. Cette porte est même fermée à clef et au verrou. Il n'y paraît pas. Mais elle l'est.

LE SPECTRE. — Je t'apporte la clef de l'énigme, Isabelle. Que cet homme me laisse seul avec toi.

LE CONTRÔLEUR. — Je regrette. Impossible.

LE SPECTRE. — Je parle à Isabelle.

LE CONTRÔLEUR. — Mais c'est moi qui réponds. Je suis de garde auprès d'elle.

LE SPECTRE. — Vous la gardez de quoi?

LE CONTRÔLEUR. — Je ne le sais pas encore très bien moi-même. Je dois donc être d'autant plus sur l'œil.

LE SPECTRE. — N'ayez aucune crainte. Je suis inoffensif.

LE CONTRÔLEUR. — Celle qui vous envoie l'est peut-être moins.

LE SPECTRE. — De qui voulez-vous parler? De la mort?

LE CONTRÔLEUR. — Vous voyez... Si elle se fait appeler ainsi dans son propre domaine, c'est qu'il n'y a décidément pas d'autre nom pour elle.

LE SPECTRE. — Et vous croyez que votre présence suffirait à l'écarter.

LE CONTRÔLEUR. — La preuve, c'est qu'elle n'est pas là.

LE SPECTRE. — Qu'en savez-vous? Elle y est peut-être. Vous seul peut-être ne l'apercevez pas. Regardez le visage d'Isabelle : elle voit sûrement quelque chose d'étrange en ce moment.

LE CONTRÔLEUR. — Peu importe. Il rôde toujours autour d'une femme des figures et des personnes cachées à son mari et à son fiancé. Mais si mari ou fiancé est là, rien à craindre.

LE SPECTRE. — Tu m'as caché ton mariage, Isabelle? Un cadeau de noces de tous les morts réunis ne te tentait pas? Alors j'ai devant moi le fiancé d'Isabelle.

LE CONTRÔLEUR. — Fiancé est trop dire. J'ai demandé sa main et elle n'a pas encore dit non. Je ne sais au juste comment on appelle ce lien.

LE SPECTRE. — On l'appelle fragile.

LE CONTRÔLEUR. — C'est le seul en tous cas qui attache Isabelle à la terre. Aussi rien ne me délogera d'ici tant que vous y serez.

LE SPECTRE. — Et vous croyez que je ne saurai pas revenir en votre absence cette nuit ou demain.

LE CONTRÔLEUR. — Je suis à peu près sûr que non. Si les forces invisibles qui nous assiègent prenaient sur soi d'attendre et de persévérer un quart d'heure de suite, depuis longtemps il ne resterait plus rien des hommes. Mais rien d'impatient comme l'éternité. Vous êtes revenu par l'effet d'un vieux reste de l'énergie ou de l'entêtement humains. Mais vous en avez pour quelques heures. Croyez-moi, retirez-vous! Si vous ne pouvez passer que par des portes fermées, je peux refermer celle-là.

LE SPECTRE. — C'est ta volonté, Isabelle?

ISABELLE. — Cher monsieur le Contrôleur, je vous en supplie. J'apprécie votre dévouement, votre amitié. Demain je vous écouterai. Mais laissez-moi cette minute, cette dernière minute.

LE CONTRÔLEUR. — Demain, vous me mépriseriez si je désertais ma consigne.

ISABELLE. — Ne voyez-vous donc pas que ce visiteur m'apporte ce que j'ai passé mon enfance à désirer, le mot d'un secret!

LE CONTRÔLEUR. — Je ne suis pas pour connaître les secrets. Un secret inexpliqué tient souvent en vous une place plus noble et plus aérée que son explication. C'est l'ampoule d'air chez les poissons. Nous nous dirigeons avec sûreté dans la vie en vertu de nos ignorances et non de nos révélations. Le mot de quel secret?

ISABELLE. — Vous le savez. De la mort.

LE CONTRÔLEUR. — La mort de qui, de quoi? Des volcans, des insectes?

ISABELLE. — Des hommes.

LE CONTRÔLEUR. — C'est très petit comme question. Vous vous plaisez à ces détails? Où voyez-vous, d'ailleurs, un secret là-dedans? Tout le monde sait ce que c'est que la mort, c'est un repos définitif. Se torturer à propos d'un repos définitif,

c'est plutôt une inconséquence. Et qui vous dit que les morts aient ce secret? S'ils savent ce qu'est la mort aussi bien que les vivants ce qu'est la vie, je les félicite, ils sont bien renseignés... Je reste.

ISABELLE. — Alors, que notre visiteur le dise devant vous! Il y consentira peut-être!

LE SPECTRE. — Jamais. Je connais trop cette variété d'homme. Devant elle le secret le plus dense s'évapore et s'évente.

ISABELLE. — Il peut se boucher les oreilles.

LE CONTRÔLEUR. — Je regrette. Je ne peux justement pas. Mes doigts, même joints, ne sont pas suffisamment étanches. Si mes oreilles se fermaient par une membrane naturelle, comme mes yeux, oui. Mais ce n'est pas le cas...

LE SPECTRE. — Tel est l'être en ciment armé, avec lequel le destin est obligé de faire des ombres!

LE CONTRÔLEUR. — Rassurez-vous. Si j'ai une certitude, c'est au contraire celle de faire, quand mon tour sera venu, une ombre parfaite de contrôleur...

LE SPECTRE. — Vraiment?

LE CONTRÔLEUR. — ... Et d'être, comme dans mes changements de poste, indispensable au bout de quelques jours, à mes nouveaux collègues.

LE SPECTRE. — On peut savoir pourquoi?

LE CONTRÔLEUR. — Parce que j'aurai été consciencieux. Parce que les morts exigent seulement de nous de n'être rejoints qu'après une vie consciencieuse. C'est de cela qu'ils nous demandent compte. « Comment, disent-ils, tu as eu une guerre magnifique, et tu n'en as pas épuisé les tourments et les joies, tu as eu une Exposition coloniale, et tu as négligé de visiter Angkor, et de t'asseoir sur le bassin d'eau de la Guadeloupe?.. » Moi, je ne craindrai aucun reproche. Que de détours j'aurai fait sur ma route, pour aller, en hommage aux spectateurs invisibles, caresser un chat sur sa fenêtre, ou soulever le masque d'un enfant au carnaval. Et ici même j'aurai vu Isabelle chaque jour des trois années passées dans le bourg d'Isabelle. J'aurai une fois, à minuit, effacé à la gomme et gratté au canif de malhonnêtes graffiti tracés sur la pierre de sa porte; j'aurai, un matin, à l'aube, remis d'aplomb le couvercle

de son pot au lait, et, un après-midi, poussé au fond de la boîte une lettre qu'elle y avait mal engagée; j'aurai dans la plus minime mesure adouci autour d'elle la malignité du destin. J'aurai droit à la mort.

ISABELLE. — Cher monsieur Robert...

LE SPECTRE. — Tu dis, Isabelle?

ISABELLE. — Je ne dis rien.

LE SPECTRE. — Pourquoi viens-tu de dire : cher monsieur Robert?

ISABELLE. — Parce que je suis touchée par le dévouement de monsieur le Contrôleur. J'ai tort peut-être?

LE SPECTRE. — Tu as raison, et je te remercie. J'allais commettre la plus grande des sottises. J'allais trahir pour une jeune fille. Par bonheur, elle a trahi avant moi.

ISABELLE. — Qu'ai-je trahi?

LE SPECTRE. — Et toutes, elles seront toujours ainsi! Et c'est là toute l'aventure des jeunes filles.

LE CONTRÔLEUR. — Je vous serai personnellement obligé de ne pas mêler les jeunes filles à cette histoire.

LE SPECTRE. — Assises dans les prairies, leur ombrelle ouverte, mais à côté d'elles, accoudées aux barrières des passages à niveau et souhaitant la bienvenue au voyageur par un geste d'adieu, ou sous leur lampe derrière la fenêtre, avec une ombre pour la rue et une pour la chambre, égales aux fleurs en été, égales en hiver à la pensée qu'on a des fleurs, elles se disposent si habilement parmi la foule des hommes, la généreuse dans la famille des avares, l'indomptable parmi des parents aveulis, que les divinités du monde les prennent, non pour l'humanité dans son enfance, mais pour la suprême floraison, pour l'aboutissement de cette race dont les vrais produits sont les vieillards. Mais soudain...

LE CONTRÔLEUR. — Veillez bien à vos paroles.

LE SPECTRE. — Mais soudain l'homme arrive. Alors toutes elles le contemplent. Il a trouvé des recettes pour rehausser à leurs yeux sa dignité sur la terre. Il se tient debout sur les pattes de derrière, pour recevoir moins de pluie et accrocher des médailles sur sa poitrine. Elles frémissent devant lui d'une hypocrite admiration et d'une crainte que ne leur inspire même pas le tigre, dans l'ignorance où elles sont qu'à ce bipède

seul, entre tous les carnivores, les dents pourrissent. Alors, c'en est fait. Toutes les parois de la réalité dans lesquelles transparaissaient, pour elles, mille filigranes et mille blasons deviennent opaques, et c'est fini.

LE CONTRÔLEUR. — C'est fini? Si vous faites allusion au mariage, vous voulez dire que tout commence?

LE SPECTRE. — Et le plaisir des nuits, et l'habitude du plaisir commencent. Et la cuisine commence. Et la jalousie. Et la vengeance. Et l'indifférence commence. Sur la gorge des hommes, le seul collier perd son orient. Tout est fini.

ISABELLE. — Pourquoi cette cruauté? Sauvez-moi du bonheur, si vous le jugez si méprisable

LE SPECTRE. — Adieu, Isabelle. Ton contrôleur a raison. Ce qu'aiment les hommes, ce que tu aimes, ce n'est pas connaître, ce n'est pas savoir, c'est d'être balancé entre deux vérités ou deux mensonges, entre Gap et Bressuire. Je te laisse sur l'escarpolette où la main de ton fiancé te balancera pour le plaisir de ses yeux entre tes deux idées de la mort, entre l'enfer d'ombres muettes et l'enfer bruissant, entre la poix et le néant. Je ne te dirai plus rien. Et même pas le nom de la fleur charmante et commune qui pique notre gazon, dont le parfum m'a reçu aux portes de la mort et dont je soufflerai le nom dans quinze ans aux oreilles de tes filles. Prends-la dans tes bras, contrôleur. Prends-la dans ce piège à loups que sont tes bras, et que plus jamais elle n'en échappe.

ISABELLE. — Si, une fois encore.

Elle se précipite vers le spectre qui l'étreint et disparaît. Elle pâlit et défaille.

LE CONTRÔLEUR, *appelant à l'aide.* — Droguiste! Droguiste!

SCÈNE CINQUIÈME

Isabelle, évanouie. L'Inspecteur. Le Contrôleur.

LE CONTRÔLEUR. — Nous arrivons à temps. Elle respire!

L'INSPECTEUR. — La tête est tiède, les mains froides, les jambes glacées. Notre visiteur d'outre-tombe a eu la maladresse de l'entraîner d'abord par les pieds. C'est une chance.

ISABELLE. — Où suis-je?

LE CONTRÔLEUR. — Dans mes bras... Ah! Inspecteur, elle retombe à nouveau...

L'INSPECTEUR. — C'est que votre réponse est insuffisante, jeune homme. Le pays d'où revient Isabelle n'est pas l'évanouissement, mais la désincarnation peut-être, l'oubli suprême. Ce qu'elle réclame, ce sont des vérités universelles, et non des détails d'ordre particulier!

ISABELLE. — Où suis-je?

L'INSPECTEUR. — Vous voyez! Vous êtes sur la planète Terre, mon enfant, satellite du Soleil. Et si vous vous sentez tourner, comme votre regard l'indique, c'est vous qui avez raison, et nous tort, car elle tourne...

ISABELLE. — Qui suis-je?

LE CONTRÔLEUR. — Vous êtes Isabelle!

L'INSPECTEUR. — Vous êtes un être humain femelle, mademoiselle, une des deux formes du développement de l'embryon humain. Et fort réussie...

ISABELLE. — Quel bruit!

LE CONTRÔLEUR. — C'est la fanfare qui répète...

L'INSPECTEUR. — Ce sont des vibrations d'onde, petite femelle humaine, qui agissent sur des parties différenciées de votre derme ou de votre endoderme, appelées sens... Voilà... Elle rosit. La science est encore le meilleur flacon de sels. Passez les atomes et les ions sous le nez d'une jeune institutrice évanouie, et elle renaît aussitôt.

LE CONTRÔLEUR. — Mais pas du tout! La voilà morte à nouveau. Droguiste! Au secours!

SCÈNE SIXIÈME

Les mêmes. Le Droguiste, suivi d'une foule curieuse.

LE DROGUISTE. — Me voilà, et rassurez-vous : j'apporte le remède.

CAMBRONNE. — On a vu des flammes. C'est un incendie?

LE DROGUISTE. — Vous arrivez à point, Cambronne. Asseyez-vous, à cette table.

CRAPUCE. — Nous l'emportons à l'air? Elle est asphyxiée?

LE DROGUISTE. — Laissez-la, et asseyez-vous. Voici des cartes. Dès que je vous l'ordonnerai, jouez la manille. La manille parlée.

LES FILLETTES. — Elle vit encore, monsieur le Droguiste? Elle vit encore?

L'INSPECTEUR. — Veuillez sortir, mesdemoiselles.

LE DROGUISTE. — Au contraire. Qu'elles entrent! Nous ne serons jamais trop pour mon expérience. Et qu'elles récitent leurs leçons à mon signal!

L'INSPECTEUR. — Vous êtes fou, Droguiste! On dirait que vous placez une chorale!

ARMANDE. — Elle est carbonisée, paraît-il.

LE CONTRÔLEUR. — Évanouie seulement.

ARMANDE. — Vous faut-il des sangsues?

LE DROGUISTE. — Pas de sangsues, mesdemoiselles Mangebois. Entrez avec votre sœur, et bavardez à mon commandement.

ARMANDE. — Bavarder? Nous bavardons?

LÉONIDE. — Offre donc nos sangsues. N'oublie pas que la grise est fiévreuse.

ARMANDE. — Il les refuse. C'est nous qu'il veut.

LE DROGUISTE. — Parfait. Bon début.

L'INSPECTEUR. — Allez-vous nous expliquer cette conduite, Droguiste?

LE DROGUISTE. — Est-il vraiment nécessaire que je m'explique, Inspecteur? Mademoiselle Isabelle n'est ni une baigneuse noyée, ni une alpiniste gelée. Elle est tombée, par crise ou par mégarde dans une anesthésie dont vous devinez comme moi le principe. Le seul massage, la seule circulation artificielle que nous puissions pratiquer dans ce cas, c'est de rapprocher d'aussi près que possible de sa conscience endormie le bruit de sa vie habituelle. Il ne s'agit pas de la ramener à elle, mais de la ramener à nous. Essayons. Vous y êtes, tous? Vous avez compris?

L'INSPECTEUR. — Non, Droguiste.

LE MAIRE. — En effet, vous n'êtes pas clair.

CAMBRONNE. — Tu as compris, toi, Crapuce?

CRAPUCE. — Moi, jamais.

LÉONIDE. — Que dit le Droguiste?

ARMANDE. — Qu'on va lire le dictionnaire pour y trouver un mot qui réveille Isabelle.

LES FILLETTES. — Pas du tout! Elle n'a pas compris!

LE MAIRE. — Tu as compris, toi, Luce?

LES FILLETTES. — Nous avons toutes compris.

VIOLA. — C'est tout simple. Il faut rendre la vie, autour de mademoiselle Isabelle, plus forte que la mort.

LUCE. — Monsieur le Droguiste veut condenser autour d'elle tous les bruits de la petite ville et tous ceux du printemps.

GILBERTE. — Comme un faisceau de rayons X.

DAISY. — Comme une symphonie.

IRÈNE. — Et quand ce sera parfait, quand cette musique...

LUCE. — ... Quand cette chaleur l'auront à nouveau pénétrée...

DAISY. — ... Un simple mot, un simple bruit l'atteindra au cœur.

VIOLA. — Et le cœur repartira!

LE DROGUISTE. — Bravo, mes enfants! Je pense que vous y êtes tous, maintenant? Monsieur le Maire, allez donc dehors vous charger des sons, s'il vous plaît.

LE MAIRE. — Le maréchal-ferrant? Les battoirs?

LE DROGUISTE. — Ou un piston dans le lointain. Et vous, monsieur l'Inspecteur, prononcez à intervalles espacés quelques-uns de ces termes abstraits si courants dans votre langage.

L'INSPECTEUR. — Je n'emploie en mots abstraits que ceux-là seuls qu'exigent la Justice et la Vérité.

LE DROGUISTE. — Très bien... très bien...

LE CONTRÔLEUR. — Je vous aime, Isabelle.

L'INSPECTEUR. — Et la Démocratie.

LE DROGUISTE. — Le « je vous aime » est un peu faible, le « démocratie » un peu fort. Allons-y. Une seconde de silence d'abord. Un... deux... trois...

Les manilleurs se mettent à jouer vraiment, les femmes à chuchoter. L'Inspecteur monologue vraiment. Au lieu des bruits factices, le bruit de la vie même, une trompe d'auto. Un passant qui siffle : « Ce n'est qu'un rêve, un joli rêve. » La philharmonique qui répète, un serin qui chante. Isabelle peu à peu frémit.

FUGUE DU CHŒUR PROVINCIAL

LE DROGUISTE. Un, deux, trois!
LES FILLETTES. La Vienne grossie de la Creuse.
CRAPUCE. Cambronne, cœur!
LES FILLETTES. Le Cher grossi de l'Auron.
CAMBRONNE. Qui en est malade en meurt.
LES FILLETTES. L'Allier grossi de la Sioule.
L'INSPECTEUR. Laborieuses populations... mares stagnantes.
LES FILLETTES. La Vienne grossie de la Creuse.
ARMANDE. Il y a dégraisseur et il y a teinturier.
LE CONTRÔLEUR. Je vous aime.
LES FILLETTES. Le Cher grossi...
CRAPUCE. La dame de pique...
LES FILLETTES. ... de l'Auron.
CRAPUCE. ... elle est bonne...
LES FILLETTES. l'Allier grossi...
CRAPUCE. ... et à poils.
LES FILLETTES. ... de la Sioule.
la Vienne grossie
L'INSPECTEUR. mares stagnantes...
LES FILLETTES. ... de la Creuse
le Cher grossi...
L'INSPECTEUR. mentalité...
LES FILLETTES. ... de l'Auron.
LÉONIDE. La margarine n'a jamais...
LÉONIDE. ... été du beurre
LE CONTRÔLEUR. Je vous adore.
LES FILLETTES. La Vienne.

Cependant le Droguiste dirige de sa baguette le chœur qui s'enfle ou s'assourdit à son gré.

LE DROGUISTE. — Et voici qu'approche le dénouement de ce nouvel épisode de Faust et de Marguerite. Le chœur des Séraphins évidemment nous manque, mais la rumeur des manilleurs, des Mangebois et des enfants, c'est là aujourd'hui le chœur qui, dans sa curiosité, son indifférence, supplie pour elle, et je ne le crois pas moins puissant.

Pendant que le Droguiste écrit :

LE CHŒUR

LES FILLETTES. Le Cher grossi de l'Auron.
ARMANDE. On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur.
LES FILLETTES. L'Allier grossi de la Sioule.
L'INSPECTEUR. mentalité... lotissements salubres.

Le Droguiste fait signe d'amplifier.

LE CHŒUR

LES FILLETTES. Le Cher grossi de l'Auron.
CRAPUCE. Cambronne, cœur!
LES FILLETTES. L'Allier grossi de la Sioule.
CAMBRONNE. Qui en est malade en meurt.
L'INSPECTEUR. Superstition... freudisme...
ARMANDE. C'est comme ma cape...
LES FILLETTES. La Vienne grossie de la Creuse.
ARMANDE. Je vais la doubler en velours

LÉONIDE. — Ah, non, par exemple!

ISABELLE, *frémissant.* — Ah, non, par exemple!

TOUS. — Comment? Qu'y a-t-il? Elle a parlé?

LE DROGUISTE. — Je n'attendais pas moins du mot velours. C'est cela, mademoiselle Armande, parlez comme à votre sœur. Une couche de silence nous sépare aussi d'Isabelle.

LE CHŒUR

LES FILLETTES. Le Cher grossi de l'Auron.
CRAPUCE. La dame de pique.
L'INSPECTEUR. Laborieuses populations.
LES FILLETTES. L'Allier grossi de la Sioule.
ARMANDE. Je pensais du velours de soie.

ISABELLE, *se réveillant peu à peu, ivre.* — Pour doubler la vie, du velours de soie... pour doubler la mort... mais qu'est-ce que je dis?

L'INSPECTEUR. — Pauvre fille.

LÉONIDE. — Et pourquoi ne prendrais-je pas du crêpe de Chine?

ISABELLE. — Et pourquoi ne prendriez-vous pas du crêpe de Chine? Le magasin est encore ouvert, la philharmonique

répète... Ah! vous êtes là, cher monsieur Robert... Votre main!

L'INSPECTEUR. — Elle est perdue!

LE DROGUISTE. — Elle est sauvée!

LÉONIDE. — Que disent ces messieurs?

ARMANDE. — Que mademoiselle Isabelle est perdue et sauvée.

LÉONIDE. — Elle a bien fait tout ce qu'il fallait pour cela!

LE MAIRE, *apparaissant avec Viola.* — Monsieur l'Inspecteur! Monsieur l'Inspecteur! la loterie!

L'INSPECTEUR. — Qu'est-ce qu'elle a, votre loterie?

LE MAIRE. — Elle est tirée.

L'INSPECTEUR. — Pourquoi cette émotion? Le scandale continue?

LE MAIRE. — Au contraire, tout est redevenu normal, au moment où nous commencions à désespérer. Parle, Viola, je suis hors d'haleine

L'INSPECTEUR. — Normal? Qui a gagné la motocyclette?

VIOLA. — Le cul-de-jatte de l'orphelinat.

L'INSPECTEUR. — Et le gros lot en espèces?

VIOLA. — Monsieur Dumas, le millionnaire.

L'INSPECTEUR. — Victoire, messieurs, victoire. Nos peines n'ont pas été inutiles. Notre joie est grande, chers concitoyens, à constater que, dans une ville où les notions humaines étaient en désaccord, il a suffi de notre présence pour réduire les imaginations les plus diverses par ce commun diviseur qu'est la démocratie éclairée. Permettez-moi de prendre congé de vous. Je peux filer sur Saint-Yrieix où l'on me signale un veilleur de nuit somnambule, le pire somnambulisme, puisque, en raison des fonctions du malade, il s'exerce en plein jour, et parmi des gens éveillés. Adieu, monsieur le Maire. Je vous rends un district en ordre. L'argent y va de nouveau aux riches, le bonheur aux heureux, la femme au séducteur. Notre mission chez vous est terminée...

LE MAIRE. — Et l'âme d'Isabelle guérie pour toujours.

ARMANDE. — Et le lyrisme des fonctionnaires couronné comme il se doit

LE DROGUISTE. — Et fini l'intermède.

RIDEAU

JEAN GIRAUDOUX

LA GRANDE MISÈRE DE LA PETITE CULTURE

Chaque fois que l'on essaye d'émettre des idées un peu générales sur le travail agricole, on rencontre un interlocuteur qui vous démontre que, dans son pays ou dans sa région, les choses se passent tout autrement que vous ne les décrivez.

L'objection n'est pas sans valeur. Dans aucune branche de l'activité humaine on ne constate une plus grande diversité de méthodes de travail, d'organisation et de rendement. Il ne paraît pas possible, sans lasser le lecteur, d'embrasser une étude détaillée qui engloberait tout le territoire et il peut paraître dangereux de généraliser des cas particuliers.

Pour tourner la difficulté et pour éviter beaucoup de critiques, nous nous proposons d'exposer surtout les résultats d'un modeste sondage pratiqué dans une commune uniquement agricole et prise au hasard, dans une région où la culture du blé joue le rôle essentiel. Nous pensons que le cas étudié n'a rien d'exceptionnel, mais nous laisserons au lecteur le soin d'étendre, s'il le juge à propos, les déductions que nous suggèrent les faits constatés.

I

MAUVAISE QUALITÉ DE LA STATISTIQUE

Une autre objection se présente naturellement à toute dissertation sur les questions agricoles qu'on ne peut traiter sans invoquer des statistiques : c'est le peu de valeur des

documents sur lesquels on est obligé de raisonner. Nul, plus que nous, n'apprécie le bien-fondé de cette critique.

Les statistiques officielles sont aussi mal conçues que mal exécutées. Elles embrassent tout et n'étreignent rien, à tel point que l'on peut se demander si, telles qu'on nous les présente, elles ne sont pas plus nuisibles qu'utiles.

Le recensement agricole décennal de 1929 comprenait deux fascicules (l'un de 14, l'autre de 8 pages) avec 1 572 questions sans compter les récapitulations et additions. Un seul imprimé avait été envoyé par commune, sur lequel le secrétaire de Mairie devait rassembler les renseignements fournis individuellement par tous les agriculteurs du pays. Pour obtenir les réponses des intéressés, le secrétaire de Mairie n'avait d'autre moyen que de recopier à la main et d'envoyer à chaque agriculteur les questions sur lesquelles il espérait obtenir des réponses. Pour notre part, nous avons pu fournir, après un travail gigantesque, quelque 500 réponses, mais nous avons eu l'impression que beaucoup de questions étaient sans utilité et beaucoup de réponses inutilisables, ce qui n'était pas encourageant pour nous inciter à rechercher dans nos archives tous les éléments de précision.

Lorsque le secrétaire de Mairie, fidèle exécutant du pouvoir central, interroge les cultivateurs sur le maximum et le minimum de vaches qu'ils ont possédées au cours de l'année, on se demande comment il a pu utiliser les chiffres qui lui ont été fournis par chacun des 41 recensés de notre commune autrement qu'en additionnant entre eux les 41 maxima et les 41 minima pour transcrire sur son imprimé et en déduire le maximum et le minimum de la commune!

La statistique décennale de 1928-1929 ayant donné de très mauvais résultats, le Ministre de l'Agriculture a obtenu, par la loi du 19 mars 1931 un crédit de 30 millions pour réviser ce travail. Cette révision des réponses faites tant bien que mal trois ans auparavant ne pouvait qu'ajouter de nouvelles erreurs aux erreurs anciennes, car si les assolements sont encore contrôlables quand ils sont visibles sur le terrain, il paraît téméraire de vouloir les rechercher au moment où toute trace en est effacée et alors que beaucoup de fermes ont eu le temps de changer de mains.

En se bornant à quelques questions très simples, bien posées et envoyées en temps opportun, on aurait pu être renseigné sur les éléments vitaux qui seuls sont intéressants, alors que nous en sommes à nous demander si nous avons assez ou trop de blé pour nous nourrir cette année. Par contre, nous avons pâli sur les résultats de notre récolte en échalote et en cardère à foulon.

Le Ministre de l'Agriculture qui, plus que tout autre, souffre de la mauvaise qualité de ses statistiques, nous a fait savoir (*Journal Officiel* du 3 septembre 1932) qu'il évaluait la récolte de blé de 1932 à 90 millions 182 000 quintaux. Cette déclaration ayant provoqué des protestations immédiates, le Ministre a communiqué quelques jours après une note à allure d'excuse indiquant que son chiffre était l'addition pure et simple des renseignements fournis par les directeurs des services départementaux, sans aucune interprétation de sa part.

Le 5 septembre 1932, à l'ouverture de la session du Conseil général du Gers dont il est le président, le Ministre a déclaré qu'il faudrait tout de même bien qu'on lui donne les moyens légaux d'être renseigné et, le 25 octobre, il présentait un projet de loi squelettique instituant la déclaration obligatoire des stocks de blé par analogie avec ce qui existe et donne de bons résultats pour la vendange. Le Ministre sera-t-il mieux renseigné quand sa loi sera votée? Il est permis d'en douter, car les cas sont bien différents. Les vignerons peuvent connaître très exactement leur récolte au sortir du pressoir et avant d'en avoir vendu un seul litre. Ils sont forcément renseignés dans un délai très court, puisqu'ils ne peuvent stocker le raisin. Les producteurs de blé, au contraire, ne connaissent leur résultat définitif que dans un temps très long. Ils doivent attendre la fin du battage qu'ils ont souvent intérêt à répartir sur une grande partie de l'année, car il leur est bien plus facile de stocker des gerbes que des sacs. Avant battage, les intéressés eux-mêmes se trompent facilement de plus de 10 p. 100 dans leurs évaluations. Or, tout est là : 10 p. 100 en moins ou en plus, c'est ou bien l'équilibre entre notre production et notre consommation, ou bien le déséquilibre qui fait fléchir les cours, puisque nous n'avons pas l'espoir d'exporter tant que l'on n'aura pas institué la caisse de compensation si

justement préconisée par M. Georges Lefebvre. A quelle époque fixer la déclaration? Précoce, elle sera peu utilisable par son inexactitude. Tardive, elle pourra être exacte, mais ne servira plus à grand'chose.

Il est toujours commode d'imputer à la mauvaise volonté d'une masse anonyme de quelques millions d'agriculteurs les erreurs statistiques dont nous souffrons. En réalité, la mauvaise qualité des réponses provient, avant tout, du manque de méthode qui caractérise l'élaboration des recensements périodiques, parce que les fonctionnaires de l'administration centrale qui rédigent les questionnaires vivent trop loin des réalités.

Pour éclairer l'administration sur la qualité de ses enquêtes agricoles, nous avons proposé au Ministre de l'Agriculture d'envoyer son chef de statistique dans une commune quelconque, prise au hasard (mais où il serait assuré, cependant, de trouver des cultivateurs intelligents mettant leurs archives et leur bonne volonté à sa disposition) pour remplir lui-même un de ses questionnaires à titre d'exemple. Cette méthode expérimentale l'aurait évidemment éclairé sur le nombre de questions incompréhensibles, mal posées ou inutiles qu'il lance dans la circulation. Il va sans dire que notre suggestion n'a pas été prise en considération et nous avons eu l'impression que l'amélioration des statistiques ne faisait pas partie intégrante du but poursuivi par les fonctionnaires du service.

Laissant donc de côté, pour les raisons que nous venons d'expliquer, l'étude des conditions de notre culture nationale basée sur les statistiques officielles, nous limiterons notre ambition à tirer quelques conclusions d'une petite statistique personnelle, mais exacte.

II

SCHÉMA D'UNE COMMUNE RURALE

La commune faisant l'objet du présent sondage possédait, le jour du dénombrement de 1931, 549 habitants dont 278 travaillant et 271 réputés sans profession (vieillards, enfants, retraités). Nous comptons comme travaillant les femmes qui aident leur mari dans leur culture; nous ne

comptons pas celles qui ne s'occupent que de leur ménage ou de la basse-cour. Nous relevons 15 femmes ou filles qui font un peu de bonneterie chez elles d'une façon intermittente. A cette petite exception près, la commune n'a aucune industrie et ne vit que de la culture des céréales avec l'élevage complémentaire que cette culture entraîne. Il n'y a pas de vigne. Le territoire ou finage de 2 989 hectares comporte :

1 945 hectares de terres labourables (dont 237 en friche);
101 hectares de prairies naturelles;
766 hectares de bois et forêts;
14 hectares de jardins et vergers;
163 hectares de terrains non cultivables (landes, marécages, propriété bâtie, routes, chemins, cours d'eau, jardins d'agrément).

Le territoire de la France étant de 54 millions 307 hectares répartis en 37 981 communes, notre commune a une étendue environ double de la moyenne. Elle est plus labourable et moins herbagère que la moyenne de la France continentale qui compte actuellement, d'après M. Georges Lefebvre, 22 millions d'hectares labourables (dont 2 millions et demi en prairies temporaires), 10 millions d'hectares de forêts et 11 millions d'hectares de prés naturels, herbages, pâturages et pacages. La comparaison entre la densité de la population de cette commune et celle du territoire est sans intérêt, puisque la densité des villes enlève toute signification à la densité moyenne pour la question qui nous intéresse. Nous n'argumenterons pas non plus sur les statistiques officielles de la densité moyenne des populations *rurales*, cette statistique étant une pure fantaisie à laquelle nous n'attribuons aucune valeur.

Il nous intéresse, pour le moment, de rechercher quelle est la population qui peut vivre du travail agricole sur une commune telle que nous la décrivons, étant donné qu'il faut comprendre, dans le travail agricole, l'exploitation des bois, ce qui complique la question.

Évidemment nous ne pouvons fournir que des approximations. Nous les croyons cependant suffisantes pour nous permettre d'asseoir un raisonnement.

La forêt est en grande partie domaniale, divisée en coupes

qui reviennent tous les trente ans. L'exploitation peut occuper un bûcheron pour 3 hectares, de sorte qu'avec une vingtaine d'hectares de coupe par an on peut trouver du travail pour une dizaine au maximum de bûcherons à l'année en comprenant l'entretien. Autrefois, les bûcherons étaient des ouvriers saisonniers qui cherchaient, dans l'exploitation des forêts, pendant les six mois d'hiver, le travail complémentaire à celui des champs en été. Depuis la guerre, l'État tolère d'exploiter ses bois pendant neuf mois et le travail du bûcheron, comme celui du cultivateur, est de moins en moins intermittent. Les adjudicataires des coupes qui emploient une majorité de main-d'œuvre étrangère ont des équipes qui les suivent de coupe en coupe : ils ne prennent qu'un petit complément chez les habitants du pays, de sorte que, même dans une commune au quart boisée comme la nôtre, la main-d'œuvre forestière est à peu près négligeable par rapport à la main-d'œuvre agricole proprement dite.

Si nous déduisons des 278 travailleurs les 15 bonnetières, il nous reste 263 hommes ou femmes à situer.

Sur ce nombre, 204 sont occupés directement à l'exploitation des 1 945 hectares de terres labourables et 101 hectares de prairies naturelles, ce qui réalise le schéma approximatif couramment admis d'un ouvrier par 10 hectares.

Nous avons vu que, à superficie égale, l'exploitation des bois occupe 6 à 7 fois moins d'ouvriers, de sorte que, soit dit en passant, si l'on reboisait un million d'hectares classés labourables, comme cela serait désirable à beaucoup de points de vue, on tomberait dans l'inconvénient de retirer du travail à 100 000 ouvriers, dont 15 à 16 000 seulement pourraient retrouver une occupation régulière une fois le reboisement terminé et les nouvelles forêts en plein rapport.

Outre les 204 personnes occupées directement à la culture, nous comptons 59 travailleurs que nous appellerons volontiers le train de combat de ce régiment agricole, c'est-à-dire exerçant des professions nécessaires à la vie de la commune : artisans (maçons, maréchaux, charrons, couvreurs, électriciens) ou commerçants (boulangers, bouchers, épicières, marchands de vin), voire fonctionnaires actifs (instituteurs, cantonniers, garde champêtre) étant observé que la commune

n'étant pas chef-lieu de canton n'a qu'un seul fonctionnaire purement parasitaire de paperasse et de contrôle (receveur-buraliste).

Retenons donc ce schéma : 2 000 hectares en culture, 200 travailleurs de la terre, plus une cinquantaine (25 p. 100) de travailleurs annexes. Ce que nous avons appelé le train de combat (59 unités) est légèrement pléthorique par le fait qu'il comprend 6 épicières, ce qui n'est évidemment pas indispensable pour 549 habitants. Cela s'explique par le fait que l'épicerie est le commerce qui nécessite le moins d'aptitudes spéciales et que ce métier est souvent exercé à titre de distraction par des femmes qui le considèrent comme l'accessoire de la retraite, de même que le jardinage constitue l'accessoire de la retraite des hommes.

Nous nous déclarons incapables de rechercher, hors des limites de la commune, les services d'arrière que le travail de la terre fait vivre indirectement et qui résident plus loin : c'est une partie indéfinissable du reste de la nation comprenant des travailleurs de toutes les professions et des fonctionnaires de toutes les administrations.

Notre train de combat régimentaire est la seule formation d'arrière que nous puissions étudier parce que nous le voyons sous nos yeux. Il s'est installé librement dans la commune suivant la loi de l'offre et de la demande. Il est, par son origine même, nécessaire et suffisant. S'il ne trouvait pas à s'employer, il se résorberait de lui-même. C'est à l'usage que les charpentiers-couvreurs ont découvert qu'il y avait du travail pour 6 et les maréchaux pour 4. Cependant, à la légère réserve que nous avons faite pour les épicières, il faut en ajouter une pour les fonctionnaires non parasitaires (cantonniers, facteur, etc...) qui ne sont pas là suivant la loi de l'offre et de la demande, mais en vertu d'idées administratives préconçues. Du point de vue qui nous occupe, des forces vives de la nation, il faut les considérer comme mi-travailleurs et mi-prébendés.

Quoi qu'il en soit et pour parfaire notre schéma, 200 travailleurs disposant chacun de 3 000 heures de travail par an (10 heures par jour pendant 300 jours) représentent une disponibilité de 600 000 heures pour exploiter 2 000 hectares dans la commune.

Est-il utile de disposer de 600 000 heures pour obtenir un bon résultat? Combien d'heures pourrait-on économiser? Quel est, dans les conditions de notre travail actuel, le prix de revient du blé? Toutes questions que nous n'avons pas la prétention de trancher, mais que nous nous proposons d'aborder par de nombreux détours et recoupements.

III

LE PRIX DE REVIENT DU BLÉ

Le public qui n'est pas initié au travail agricole n'arrive pas à comprendre pourquoi le prix de revient du blé cultivé en France est le plus élevé du monde.

Les journaux agricoles fourmillent de renseignements sur le prix de revient à l'hectare de la culture des céréales, mais leurs calculs sont toujours tendancieux, en ce sens qu'ils ont pour but de démontrer que, au cours actuel et quel qu'il soit, le travail du cultivateur n'est pas rémunérateur. Les calculateurs de prix de revient sont d'ailleurs loin d'être d'accord entre eux puisque leur estimation varie du simple au triple : de 100 à 300 francs le quintal. L'Association des producteurs de blé a fait placarder, dans les communes rurales, après la dernière moisson, le conseil aux cultivateurs de ne pas vendre leur blé à moins de 140 francs, prix auquel elle évalue les frais minima de production.

Certains économistes, plus politiciens qu'agriculteurs et qui n'entrent pas dans trop de détails, affirment simplement que la culture des céréales n'est rémunératrice que pour les exploitants qui travaillent uniquement en famille et n'emploient pas de salariés. Ils en concluent que, pour sauver la culture, il faut développer la petite propriété familiale.

La thèse est devenue un *credo*. Pour s'inscrire en contradicteur, il faut d'abord être personnellement dénué de toute ambition électorale et ensuite trouver une publication qui ose accueillir des opinions très mal cotées sur la place publique.

Nous reconnaissons parfaitement que, dans les temps actuels, des cultures familiales de céréales résistent en assez grand nombre, alors que de plus grosses exploitations succombent. L'explication est évidente.

La caractéristique de la culture familiale est que le chef d'exploitation n'attribue de salaire ni à sa femme ni à ses enfants. Sans doute, il les nourrit et les habille, mais l'entretien personnel du travailleur ne représente tout au plus et dans n'importe quel métier, que la moitié d'un salaire normal. Si l'on ajoute que le nombre d'heures de travail par jour n'a presque pas de limites, il n'est pas excessif de prétendre que la culture familiale n'abaisse son prix de revient que parce qu'elle a des ouvriers à demi-salaire et même à moins. Abaisser son prix de revient en payant des salaires de famine n'est pas une victoire économique dont il faille s'enorgueillir.

Combien d'heures de travail représente un quintal de blé?

ANNÉE DE RÉCOLTE	PRIX MOYEN DU QUINTAL DE BLÉ VENDU (PRIS DANS LA FERME)	SALAIRE HORAIRE DU PREMIER CHARRETIER AU COURS DE L'ANNÉE	NOMBRE D'HEURES DE TRAVAIL REPRÉSENTANT LA VALEUR DU QUINTAL DE BLÉ
1920	100 (taxé)	1 fr. 40 et 1 fr. 30	71 à 77
1921	75	1 fr. 25 et 1 fr. 20	60 à 62
1922	90	1 fr. 15 et 1 fr. 20	78 à 75
1923	92	1 fr. 30 et 1 fr. 40	71 à 66
1924	120	1 fr. 50 et 1 fr. 70	80 à 70
1925	130	1 fr. 70 et 2 fr.	76 à 65
1926	170	2 fr. et 2 fr. 80	85 à 61
1927	160	2 fr. 80	57
1928	150	2 fr. 80	54
1929	130	3 fr.	43
1930	160	3 fr.	53
1931	145	3 fr.	48
Actuellement	100	2 fr. 80	36

Il est facile d'y répondre dans le présent et dans le passé en consultant les livres d'une exploitation travaillant depuis 1919 dans les mêmes conditions, vendant son blé de la même façon et occupant les mêmes ouvriers français, dont les salaires horaires ont varié, bien entendu, avec les fluctuations du franc

avant la stabilisation et suivant le prix de la vie ou la loi de l'offre et de la demande, mais d'une façon qui n'a rien de spécial, ni à la ferme en question, ni à la région où elle est située.

Le blé a été taxé et a été vendu 100 francs le quintal pendant toute la campagne 1920-1921. Le premier charretier de la ferme a été payé 1 fr. 40 puis 1 fr. 30 l'heure, car on se rappelle que, de la fin de 1920 au commencement de 1922, il y a eu une ébauche de diminution des salaires.

En 1920 le prix du quintal de blé correspondait au salaire de 71 à 77 heures de travail. Le tableau ci-dessus permet de poursuivre cette même comparaison depuis 12 ans.

Nous voyons que de 1920 à 1926 la hausse des salaires a correspondu (malgré des fluctuations inévitables) à la hausse du prix du blé et que, pendant 7 ans, le cultivateur a pu vendre son quintal de blé à un prix équivalent à celui qu'il a décaissé pour 60 à 85 heures de salaires.

Depuis 1927 la situation a été constamment moins favorable. La difficulté de l'heure présente provient de ce que nous sommes descendus à un niveau excessivement bas. Or ni l'abondance de la récolte, ni les progrès de la technique ne permettent de fixer en France le prix de revient du quintal de blé à 37 heures de travail.

Nous n'ignorons pas que les fermiers canadiens et australiens se déclareraient parfaitement satisfaits s'ils pouvaient vendre leur blé au prix de 15 heures de travail. En France nous en réclamons 60 au minimum. Pour rétablir l'équilibre cherché il faudrait ou bien baisser d'environ moitié le prix de la main-d'œuvre et revenir à la situation de 1920, ou bien faire monter artificiellement le prix du blé à 168 francs le quintal. Nous avons vu que, en raison de la prodigieuse récolte actuelle, les associations agricoles se borneraient, pour cette année, à réclamer 140 francs.

La petite culture, avec sa main-d'œuvre familiale, produit-elle un quintal de blé avec moins d'heures de travail ou moins d'effort que la moyenne culture avec ses salariés? Telles sont les questions qui nous intéressent.

Nous ne pouvons les aborder que par une étude très minutieuse des conditions du travail agricole comportant malheu-

reusement beaucoup de détails techniques. Nous schématiserons dans toute la mesure du possible.

IV

PETITE ET MOYENNE CULTURE

Observons d'abord qu'il n'existe pas de grande culture en France. C'est donc à dessein qu'en désignant ce que le public appelle une grande ferme, nous emploierons le terme de moyenne culture. Il y a bien, en France, quelques domaines de plusieurs milliers d'hectares, mais ils englobent soit beaucoup de bois, landes ou friches, soit plusieurs fermes.

Il n'existe, sur notre territoire que 21 exploitations agricoles (forestières comprises) occupant plus de 100 travailleurs. Une industrie qui emploie une centaine d'ouvriers n'est même pas qualifiée de grosse industrie.

Il y a, paraît-il, dans le Soissonnais une ferme d'un millier d'hectares labourables. Nous connaissons, en Seine-et-Oise, une ferme de 600 hectares de culture qui ensemence régulièrement 200 hectares de blé par an pour produire normalement 6 000 quintaux.

La production annuelle de cette ferme presque unique en France, ne suffirait pas à faire travailler pendant un jour l'usine principale des Grands Moulins de Paris qui écrase 300 quintaux de blé à l'heure. Cet établissement est, en vérité, le plus puissant du territoire, mais il y a tout de même 5 371 autres minoteries à cylindres pouvant faire de la farine marchande et encore 2 724 moulins à meules qui sont capables d'écraser un peu de blé pour faire du troc en nature avec des clients locaux. Les 11 392 autres petits moulins qui subsistent sans doute pour orner nos paysages et qui, en 1819, d'après Chaptal, étaient 76 000, jouent maintenant un rôle négligeable. Notons seulement que la meunerie se concentre de plus en plus et que la culture est une industrie microscopique par rapport à l'industrie qu'elle alimente.

Parlons donc seulement de cultures moyennes et comparons-les aux petites cultures.

Les 1 945 hectares de terres labourables de notre commune,

offrent, dans leur répartition, une particularité très intéressante.

Presque exactement la moitié (1 003 hectares) appartiennent à 5 fermes agglomérées de 135 à 195 hectares labourables et d'un seul tenant à cela près qu'elles sont traversées par des routes, un chemin de fer ou une petite rivière. L'autre moitié (942 hectares) constitue 35 fermes ou plutôt 35 exploitations de 1 à 80 hectares en petites parcelles dispersées au nombre de 1 603. Les parcelles ont donc une contenance moyenne d'environ un demi-hectare.

Ces deux catégories de cultures (agglomérées ou démembrées) ont des possibilités d'exploitation essentiellement différentes, étant observé que la plus grosse des fermes démembrées a 80 hectares et serait une bonne ferme moyenne, si les terres étaient en pièces de surface raisonnable. Comme ses 80 hectares sont en 120 parcelles, les cultivateurs du pays l'appellent « une bricole ».

Dans les inconvénients de la petite culture des céréales que nous nous proposons d'étudier, il y a deux éléments qu'il est essentiel de distinguer. La trop petite quantité de terre par chef d'exploitation ou la trop grande division de la terre pour une exploitation donnée.

Ce sont choses totalement différentes, mais que le public confond volontiers parce que le terme de petite culture est synonyme, dans son esprit, de ferme cultivée avec des petits moyens ou en famille. En effet, la ferme de 80 hectares en 120 parcelles ne saurait être exploitée par les mêmes procédés que si elle était agglomérée.

Dans notre région, on a l'habitude de classer les fermes par importance, non pas suivant leur contenance, mais suivant le nombre de chevaux du fermier : un exploitant qui ne possède aucun animal de traction ne mérite pas le nom d'exploitant, toujours, bien entendu, quand il s'agit de la culture des céréales.

La statistique officielle ne s'embarrasse pas dans les définitions. Elle voudrait nous faire croire que, sur un territoire dénommé agricole de 43 millions d'hectares exploités (comprenant forêts, prés et vignes, mais pas les terres en friche) nous aurions 5 700 000 exploitations dont 2 235 000 inférieures à un hectare. Pour arriver à trouver, en moyenne, 150 exploita-

tions par commune, il faut évidemment en attribuer beaucoup aux communes urbaines et appeler exploitants tous les jardiniers du dimanche qui gravitent autour des usines.

Cette même statistique prétend qu'il y avait en 1892 :

3 387 245 propriétaires cultivateurs;
dont 1 188 025 travaillant aussi pour autrui;

soit 2 199 220 vrais patrons propriétaires;
plus 585 623 fermiers;
plus 220 871 métayers;
soit 3 005 714 vrais patrons dans la culture sur un total de 4 814 870 cultivateurs (dont 1 210 081 exclusivement journaliers). Tout cela pour démontrer (mais nous ne sommes pas obligés de le croire) qu'il y a plus de patrons que de salariés.

Dans notre commune, il y a beaucoup d'ouvriers qui possèdent un petit champ pour récolter leurs pommes de terre, voire à l'occasion pour produire de l'avoine, ou une poignée de blé qu'ils donneront à leur volaille. Ils font labourer par l'un, herser par l'autre, et, pendant ce temps-là, vont travailler ailleurs comme salariés. Nous refusons énergiquement de les considérer comme des cultivateurs exploitants.

Si, après cette élimination, nous trouvons encore 41 chefs d'exploitation, il faut observer que, dans ce nombre, l'un ne possède ni en propre, ni en location, aucun animal de traction. Deux ont chacun un âne. Un autre a un mulet. Dix possèdent un seul cheval. Ces 14 patrons en miniature qui vont de 2 hectares en 10 parcelles jusqu'à 17 hectares en 42 parcelles ne continuent que par la force de l'habitude. De l'aveu unanime des cultivateurs de la commune, eux compris, ces exploitations ne sont pas viables et doivent disparaître au décès des propriétaires qui sont en majorité septuagénaires, et n'auront pas de continuateurs, même s'ils ont des enfants. Poussée à ce point-là, l'absurdité de cette culture n'est contestée par personne. Aucun jeune homme du pays n'acceptera de prendre une suite pareille.

Que deviendront ces 14 fermes à la mort du maître actuel? Leur meilleure chance sera d'être louées par des cultivateurs déjà installés et désirant s'agrandir. Ce ne sera pas un véritable remembrement puisque les bornages subsisteront forcément.

Si elles sont vendues en détail, espérons que chaque parcelle sera rachetée par un riverain. C'est le meilleur des remembrements parce qu'il s'opère sans contrainte. La loi devrait le favoriser en exonérant les acquéreurs riverains des droits de mutation, ce qui constituerait pour eux une prime par rapport aux concurrents possibles, comme un droit de préemption.

Mais une vente en détail ne liquidera pas l'héritage, parce que les plus mauvaises parcelles ne trouveront aucun preneur. Si les héritiers veulent absolument en finir avec la succession, ils chercheront à vendre en bloc. Dans le pays que nous étudions, ce genre d'héritage se vend, actuellement, en francs-papier, le même prix qu'il se vendait en francs-or avant guerre. La petite parcelle a perdu les quatre cinquièmes de sa valeur.

Les 22 autres fermes démembrées comprennent :

10 exploitations à 2 chevaux de 17 à 32 hectares (dont une en friche de 29 hectares en 96 parcelles);
4 exploitations à 3 chevaux de 30 à 50 hectares;
4 — à 4 — de 36 à 46 —
2 — à 5 — de 40 et 75 — (en 85 et 150 parcelles);
1 exploitation à 6 chevaux de 60 hectares (en 35 parcelles).
1 — à 7 — de 80 — (en 120 parcelles).

Les 1 708 hectares labourables et cultivés comportent 968 hectares de céréales (dont 406 en blé) soit un peu plus de moitié en grains, ce qui est presque normal pour un pays où il y a relativement beaucoup de bétail et où il faut consacrer de grandes surfaces aux prairies naturelles et aux betteraves fourragères. Mais sur les 140 animaux de trait de la commune, il y en a 57 dans les 5 grandes et 83 dans les 36 petites fermes. Or nous avons vu que l'ensemble des surfaces des grandes exploitations est sensiblement le même que l'ensemble des petites. La moyenne culture possède un cheval pour 15 hectares et la petite un pour 10, ce qui fait, sur la commune, un gaspillage de 27 chevaux dû au démembrement et à l'éloignement des parcelles : cela augmente dans des proportions considérables le prix de revient du blé chez les victimes de ce gaspillage, car le prix d'entretien d'un cheval et son amortis-

sement peuvent être évalués à 20 francs par jour, somme presque égale au salaire d'un homme.

Le gaspillage du matériel en petite culture est encore plus frappant. Les 5 grandes fermes ont, ensemble, 13 moissonneuses-lieuses : une pour 40 hectares de céréales. Les 36 petites en ont, pour une surface cultivée égale, 23 : presque le double. Or, une moissonneuse-lieuse qui coûte 5 000 francs peut et doit travailler au moins 100 heures par an. Quels frais supplémentaires d'amortissement faut-il compter si on ne peut lui fournir du travail que pendant 50 heures?

SCHÉMA DU TRAVAIL DANS UN CHAMP DE 10 HECTARES POUR RÉCOLTER UN BLÉ SUR TRÈFLE

NUMÉRO DES FAÇONS	LARGEUR DU TRAVAIL UTILE	OUTIL EMPLOYÉ	NOMBRE D'OUVRIERS	NOMBRE D'HECTARES TRAVAILLÉS PAR JOURNÉE DE 10 HEURES	NOMBRE DE JOURNÉES DE TRAVAIL	KILOMÈTRES PARCOURUS PAR OUVRIER ET PAR JOUR	KILOMÈTRES PARCOURUS POUR LA FAÇON TOTALE.
1	0 m. 33	Charrue-brabant (labour).	1	1/2	20	15	300
2	2 m. 50	Rouleau.	1	5	2	20	40
3	2 m. 50	Herse.	1	3	$3\,^1/_3$	12	40
4	2 m. 50	Pulvériseur.	1	4	$2\,^1/_2$	16	40
5	2 m.	Semoir à engrais.	1	3	$3\,^1/_3$	15	50
6	1 m.	Extirpateur.	1	2	5	20	100
7	2 m.	Canadien.	1	3	$3\,^1/_3$	15	50
8	2 m. 50	Herse.	1	3	$3\,^1/_3$	12	40
9	2 m. 50	Semoir à rayons.	2	4	$2\,^1/_2 \times 2$	16	80
10	2 m. 50	Herse.	1	3	$3\,^1/_3$	12	40
11	2 m. 50	Rouleau.	1	5	2	20	40
12	2 m.	Moissonneuse-lieuse avec porte-gerbes.	1	4	$2\,^1/_2$	20	50
13	10 m.	Ramassage des gerbes à bras.	1	4	$2\,^1/_2$	4	10
14	10 m.	Charrette pour enlèvement des gerbes.	2	4	$2\,^1/_2 \times 2$	4	20
		Totaux			63		900

Le gaspillage du temps des animaux de trait et des hommes qui les conduisent, en petite culture, se révèle encore bien plus considérable que celui qui ressort d'une statistique brutale si l'on entre dans le détail du travail effectué.

Commençons par établir le schéma des opérations pratiquées, en moyenne culture, sur un champ type de 10 hectares (400 mètres sur 250 mètres) pour récolter du blé après un trèfle de l'année précédente. Nous appelons une *façon* tout travail exécuté (même sans outils comme le ramassage des gerbes) par le fait qu'il faut parcourir le champ en entier.

Le tableau précédent donne le détail des 14 façons effectuées, la largeur du travail de chaque outil et la surface travaillée par jour pour en déduire le nombre d'heures employées et le chemin parcouru au total par les hommes, au cours du cycle complet de culture, depuis le premier labour jusqu'à la moisson.

Ainsi, la culture de ce champ a absorbé 63 journées en 126 attelées[1] de 5 heures comprenant 9 heures de travail effectif par jour et une heure seulement d'allées et venues pour faire quatre fois par jour le trajet de la ferme au champ. Les bâtiments sont bien disposés au centre de l'exploitation : la plus grande distance de la pièce la plus éloignée est de 1 500 mètres.

Rien que dans le champ, les ouvriers ont parcouru 900 kilomètres, toujours à pied, sauf la douzième façon qui se fait sur la machine et la quatorzième sur la voiture pour un des deux hommes. Si nous estimons à 500 mètres la distance moyenne de la ferme au champ, les 126 attelées ont nécessité un parcours supplémentaire de 126 kilomètres.

Naturellement, on ne peut espérer que chaque façon coïncidera avec un nombre d'attelées complètes. Il y a, pour chaque fin de travail, le risque d'une attelée rompue, occasionnant une perte de temps, soit pour changer d'outil, soit pour se transporter dans une autre pièce. Ce risque court sur 14 attelées au maximum puisqu'il y a 14 façons, c'est-à-dire sur 10 p. 100 environ des attelées.

Voyons maintenant comment va s'y prendre notre voisin en petite culture morcelée pour faire le même nombre d'hectares de blé.

1. Espace de temps qui s'écoule entre le moment où l'on attelle et celui où l'on dételle, soit pratiquement une demi-journée.

Nous prendrons, comme comparaison, non pas le cultivateur à un cheval que nous considérons comme inexistant, mais le fermier à deux chevaux qui est dans la bonne moyenne du pays et qui a le meilleur outillage adapté à son exploitation.

Il va faire ses 10 hectares de blé en 20 parcelles. Ses 20 parcelles sont toutes beaucoup plus longues que larges, parce que la division de la terre s'est effectuée, au cours des siècles, toujours dans le même sens et pour s'appuyer d'un côté sur les chemins ou servitudes d'accès qu'on ne peut multiplier à l'infini.

Aucune de ces parcelles n'a 60 mètres de large, ce qui exclut toute possibilité de croiser les façons. Il ne peut jamais travailler en travers, ce qui, pour l'ameublissement de la terre, est une condition essentielle. Pour herser en travers sur une enrayure[1] de 60 mètres, il aurait 4 fois plus de tournants à faire que nous sur 240 mètres. En multipliant par 4 les pertes de temps inhérentes aux tournants, il ne ferait plus, à outillage égal, le même mombre d'hectares que nous par attelée. Voudrait-il, pour la perfection du travail, consentir à ce sacrifice de temps qu'il ne le pourrait pas, car ses chevaux piétineraient en tournant, le champ de son voisin sur toute sa longueur et il est tacitement convenu, entre riverains, que chacun doit faire, sur son voisin, le moins de dégâts possibles. C'est à cette seule condition que les dégâts ne donnent pas lieu à indemnités.

Ne pouvant travailler en travers, les façons n°s 3, 4, 6 et 8 deviennent sans objet. Voudrait-il les faire, qu'il ne pourrait encore pas pour une autre raison : il n'a ni pulvériseur ni extirpateur. Il ne peut, dans une ferme à deux chevaux, avoir un matériel aussi varié que son voisin à 14 chevaux. Il va donc, au détriment de la récolte, économiser 220 kilomètres, mais s'il est bon cultivateur il va remplacer ces 4 façons impraticables par un ou peut-être deux labours supplémentaires, c'est-à-dire par la façon la plus longue et, par suite, la plus onéreuse.

L'usage, relativement récent, de certains outils travaillant en surface est une des plus intéressantes améliorations de la culture moderne. La privation de leur emploi entre actuellement en sérieuse ligne de compte dans le handicap du prix de revient de l'exploitation morcelée.

1. Première raie que trace la charrue dans un champ.

Le petit cultivateur, travaillant toujours sur des enrayures trop courtes qui l'obligent à multiplier les tournants, et ne pouvant, par mauvais temps, renforcer un attelage, faute de posséder le volant nécessaire en animaux de trait, ne se montera, par précaution, qu'en outillage à faible largeur de travail.

Ses rouleaux, ses herses et ses semoirs auront des dimensions moitié moindres que les machines de même nature employées par le cultivateur moyen. Il va donc doubler, pour effectuer le même travail, le nombre de kilomètres parcourus et ne pourra que très petitement compenser cette infériorité par une économie sur la force de traction à mettre en œuvre.

Sauf pour le labour et le ramassage des gerbes, c'est-à-dire pour deux façons sur 14, le travail lui reviendra beaucoup plus cher.

Il faut encore noter que sa culture de 10 hectares en 20 parcelles lui donne non pas la probabilité d'avoir 10 p. 100 de ses attelées rompues[1], mais la certitude de les avoir toutes rompues, sauf celles du labour.

Enfin notre petit cultivateur qui est loin d'avoir les terres les plus mal situées du pays, évalue à 1 500 mètres, en moyenne, la distance de sa ferme à ses champs. Nous n'avons que 500 mètres et non pas sur route, mais à travers champs, ce qui fait, en plus de l'économie de temps, une différence énorme sur l'usure de certaines machines.

Pour résumer, et sans entrer dans de nouveaux détails techniques qui pourraient lasser le lecteur, nous estimons que, par rapport au cultivateur moyen, qui a des pièces agglomérées, le petit cultivateur en parcelles démembrées a fait, pour produire les mêmes 10 hectares de blé, les trajets supplémentaires suivants :

300 kilomètres parce qu'il travaille avec des outils plus petits ou qu'il remplace des façons superficielles par des labours.

100 kilomètres de piétinements aux tournants parce qu'il travaille sur des enrayures trop courtes.

100 kilomètres pour se décantonner[2] aux attelées rompues.

400 kilomètres sur route pour se rendre à son travail en tenant compte qu'il mettra 100 jours à faire ce que son voisin fait en 60.

1. C'est-à-dire ne s'exécutant pas dans le même champ.
2. C'est-à-dire pour passer d'une parcelle à une autre.

Entre les deux cultures comparées, la différence du chemin parcouru est presque du simple au double. La proportion entre le temps utilisé et gaspillé est du même ordre.

La première qualité de l'agriculteur est d'être un bon marcheur, puisqu'il ne peut pas faire moins, pour cultiver 10 hectares, que le trajet équivalent à la distance de Paris à Marseille. Il est si peu regardant qu'il fait volontiers le retour par-dessus le marché. Nous ne sommes pas obligés de le persuader qu'il a raison.

V

LE REMEMBREMENT

Les maux que nous venons d'analyser sont justiciables de deux remèdes : le remembrement et la concentration.

Bien d'autres causes rendent la petite culture onéreuse à l'excès. S'il fallait décrire toutes les misères des petits cultivateurs, plusieurs fascicules de la *Revue de Paris* ne suffiraient pas.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de signaler que, dans leur métier, le malheur des uns ne fait jamais le bonheur des autres.

Si, après tout l'effort dont nous n'avons donné qu'une faible idée, le petit cultivateur a la malchance de semer son blé en bordure d'un voisin qui n'a pas voulu ou n'a pas pu défoncer une vieille luzerne, il ne récoltera rien parce que les souris qui auront hiverné dans la luzerne viendront lui dévorer son blé avant qu'il n'ait poussé.

Si, par un malheur encore plus grand, le voisin a laissé ses terres en friche, le champ cultivé à côté sera envahi de chardons et deviendra inexploitable.

Dans ces conditions, on peut dire que la petite propriété n'est souvent qu'une illusion. La terre n'est qu'un instrument de travail. Il appartient à un voisin de briser votre outil sans que vous puissiez pratiquement vous défendre.

Ceux qui, par profession, montent sur les tréteaux pour haranguer les agriculteurs, ont coutume de proclamer que le mal dont souffre le producteur provient du manque d'entente, du manque d'engrais, du manque de semences sélectionnées.

Sans doute, tous les perfectionnements, si petits soient-ils, sont désirables. Il ne faut rien négliger.

Les coopératives de vente sont susceptibles d'améliorer les prix de quelques centimes.

Le syndicalisme tout court est une chose vague. S'agit-il du syndicalisme du travail? Il va depuis la formule communiste jusqu'à la forme capitaliste de la société par actions.

Dans une armée, il faut plus de soldats pour exécuter que d'officiers pour commander. L'armée agricole ne manque pas de chefs expérimentés sachant parfaitement employer les semences et les engrais appropriés à leurs besoins. Mais ils sont trop. Une guerilla fatigue et use les guerriers, si courageux soient-ils, sans produire les résultats tactiques ou stratégiques qu'une troupe hiérarchisée peut atteindre avec une grande économie de temps, de matériel et d'argent.

Nous ne sommes pas partisans, pour la France métropolitaine, de la grande propriété pour la culture des céréales. Elle n'a pas sa raison d'être dans un pays qui ne possède pas, comme la Hongrie, la Russie ou le Canada, les vastes plaines uniformément fertiles où les très grands outils trouvent un emploi particulièrement avantageux.

La ferme de M. Thomas Campbell dans l'État de Montana comprend 20 000 hectares dont 16 000 en blé. Elle occupe 56 tracteurs et 60 semoirs, et produit 150 000 quintaux de blé par an. Le laboureur qui part le matin avec son équipage ou sa machine de l'extrémité d'une pièce de terre y revient le soir après avoir creusé une double ligne de sillons. Il a fait un seul tournant dans sa journée.

J'ai un voisin qui en fait un par minute.

Entre la grande exploitation aux 20 000 hectares d'un seul tenant et la culture à un cheval de mon voisin divisée en loquettes de quelques ares chacune, il y a un juste milieu qui mérite d'être discuté.

Le plaisir d'être ou de se croire son maître, de se dire libre et indépendant vaut-il le sacrifice de travailler comme un galérien à un franc l'heure quand on pourrait gagner le double en consentant à s'appeler *prolétaire*?

Nous avons la fâcheuse habitude, en France, de nous laisser hypnotiser par les mots. Il vaut mieux, à notre avis, avoir le courage de regarder la réalité en face, quitte à risquer une

impopularité qui ne peut être que passagère, car les vérités économiques sont plus fortes que les hommes et finissent toujours par s'imposer : ce n'est qu'une question de temps.

Personne ne conteste qu'en principe l'effort de la production doit tendre vers l'abaissement du prix de revient. Si nous connaissions le secret d'avoir le blé cher et le pain bon marché nous n'hésiterions pas à le révéler.

Nous avons essayé de montrer que dans la région où nous avons opéré le présent sondage, la culture telle que la pratiquent 39 exploitants ne peut être que misérable. Suivant notre promesse du début, nous nous en tiendrons là et nous nous abstiendrons de généraliser.

A notre avis, 35 exploitations de la commune devraient être non seulement entièrement remembrées, mais aussi regroupées de façon que la plus petite ferme ne comporte pas moins de 3 chevaux et 40 hectares labourables en pièces d'une superficie supérieure à 2 hectares.

Nous en sommes loin, pour le moment, et ce qui nous afflige, c'est le peu d'espoir que nous conservons de voir nos vœux se réaliser.

Lorsque nous avons fait, dans la commune, avec le concours de M. Julitte, ingénieur du Génie rural, des conférences sur le remembrement, les principaux intéressés ne sont même pas venus.

« Sans doute, nous ont dit les rares cultivateurs présents, nous partageons entièrement votre avis. Mais vos vues sont des utopies. Vous perdez votre temps. »

Tous les propriétaires ont reconnu cependant que l'attachement à une parcelle de terre déterminée et héritée des aïeux ne jouait aucun rôle dans leur esprit. Tous ont conscience que leur bien s'effrite entre leurs mains défaillantes et que le remembrement pourrait le revaloriser. Aucun ne croit à la possibilité d'une entente amiable.

« Le remembrement, m'a dit le plus intelligent d'entre eux, ne sera possible chez nous que lorsque la loi l'imposera. »

Devant l'État-gendarme, tout le monde s'inclinera parce que le virus de l'Étatisme infecte notre sang et que le Français moyen a pris pour devise :

Ne t'aide pas et le ciel t'aidera.

Dr ADOLPHE JAVAL

POÈMES

NUIT SANS SOMMEIL

Mon corps heurte le lit plein d'ombre et de bien-être.
La lueur de la rue atteint, par la fenêtre,
Dans la chambre, un miroir où je cherche à saisir
Ce qui reste au dehors encore de plaisir.
Il semble qu'à jamais soient aux pièces obscures
Noyés, les mouvements, les formes, les figures.
Créature captive entre les murs, sans bruit,
Sans pleurs, secrètement, je résiste à la nuit.
Tard, à moi-même enfin, quelque ombre me dérobe.
Moins pesamment je sens les voiles de ma robe.
Sur le tapis profond j'avance et crois me voir
Debout, danseuse au corps serré d'un tissu noir
Qui, vaguement, pressent les meubles et le vide.
L'obscurité m'oppresse et me rend plus lucide.
Nulle voix sur la place. Un véhicule fuit.
Le soir vécu n'est point changé, n'est pas détruit :
Hors le sommeil, je vais, d'un jour à l'autre, vivre
Attendant au carreau que l'aube me délivre.
Mêlée avec la chambre et ces murs indistincts
Je guetterai les chars aux roulements lointains,
Le soleil, les oiseaux, la place balayée,
Et, jusqu'à mon bonheur, veux rester éveillée.

LA ZONE

Nous foulons les papiers, les herbes de la zone
Où brille, culbutée, une chaise en fer jaune.
Sur des loques, marquant notre cheminement,
Entre la palissade et le baraquement,
A travers les carreaux, la tôle et les broussailles,
Nous entendons, sous le soleil où tu défailles,
Le chœur des étrangers coupant de ses éclats
Nos discours et le songe anxieux où me laisse
Ta parole ou la vie ou le jour qui nous blesse.
Puis, traversant la fraîche et noire image au sol
Des blancs collèges neufs, loin du chant grave en sol,
Nous allons nous asseoir au parc Second Empire
Où la foule, en chacun, voit, s'ennuie et respire
Et près des fleurs, de la corbeille et des gazons
Sous l'arbre unis, écoutant l'eau, nous détruisons,
Quand passent les enfants rieurs, tout espoir d'être
Nous, plus intelligents, mais il te reste à mettre
En notre esprit le tendre objet que tu poursuis
Et j'aime avec toi ce que tu crois que je suis,
Dans le jardin public, au moment qu'un train coupe
De sa vapeur, le pont, le massif et le groupe...

CLINIQUE

Le malade en peignoir de tissu blanc regarde
Le cabinet rougeâtre où le laisse une garde,
Les cadrans à aiguille et les tubes d'acier
Qu'équilibre le poids brillant d'un balancier.
Une ampoule bleuit sous les murs sans fenêtre
Le lit plat sur lequel il s'étendra peut-être,
— Corps saisi dans le drap par un froid instrument
Quand claque et fuit le gaz amer en s'allumant
Et que l'âme écartant toute sollicitude
Du malheur de sa chair emplit sa solitude...

Que rêvait-il? Un pas dans l'étroite maison
Brise le songe et rétablit la liaison

Du pénitent pensif avec la pièce morne,
Le paravent de plomb, les tabourets à corne.
Il frissonne, il voudrait de quatre doigts tremblants
Resserrer sur la nuque, un peu, les cordons blancs.
Il s'appuie au fauteuil. Dehors, sur la chaussée
Un char passe, s'accroche, une roue est faussée,
Mais la rumeur des gens n'atteint pas ce niveau.
Le malade surveille au plafond du caveau
La lampe fixe, douce et se résout à vivre
Toujours — sous l'écran pâle et les cadrans de cuivre.

LE LIVRE ET LA NUIT

Surpris, au roulement des voitures, de vivre,
Dans la nuit douloureuse, il prend un petit livre
Puis l'achève et, songeur inerte entre les draps,
Couvrant son front mystérieux de ses deux bras,
Las des autres, s'exerce à retrouver, obscure
En soi, la vie ouverte à sa propre mesure,
Ses jours par un enfant éternel supportés
Et la lente habitude aux décors détestés
(La cheminée en marbre noir encadrant l'âtre
D'où, jadis il voyait les toits sous l'air rougeâtre)
Il cherche à reformer aussi ce sentiment
D'attente, qui nous plaît sans doute exactement.

Un fardier passe et fait tinter la girandole
Sous l'ombre. Il songe au livre amer — et se console
S'étant trouvé confus et souffrant dans la nuit
Au fond de la maison basse et sensible au bruit...

FLEURS D'ARBRE

Sur son front incliné pendent les draperies
De l'arbre : il en explore enfin les féeries,
Regarde fuir le vert feuillage essentiel
Y trouve éparpillés les points brillants du ciel.
Par les branches, le tronc, la flexible ramure
Il redescend, traverse et perce la verdure

Claire, s'arrête aux nœuds, franchit quelque palier
Aspire l'air qui vient de l'arbre familier
Et laissant sur ses bras se former les résilles
De corolles, de fils, d'insectes, de brindilles
Il lui plaît que son corps ait l'immobilité
Du sol froid sur lequel tombent les fleurs d'été.

VISAGE DANS LA VITRE

Les lumières, la nuit, des voitures en ville
Touchent la boucherie où le porc cru rutile,
Dorent à mi-hauteur l'église et les tilleuls,
Surprennent sous les murs un groupe d'enfants seuls...

Las d'éveiller de l'ombre un fuyant paysage,
Le noir voyageur songe à son propre visage
Et se peint de profil, dans la vitre, esquissant
D'étranges mouvements de peau pleine de sang.
Libre jusqu'aux cheveux le masque bouge et joue.
— Il semble que l'esprit plisse ou tire la joue —
Voici transparaissant en baroque cumul
Aux carreaux, les maisons, un front et le calcul
Et voici la fontaine où dansent dans la fièvre
Du jet d'eau les lueurs d'un nez et d'une lèvre.

Puis, des pâles coussins disparaît cette croix
Que trace un réverbère avec l'enseigne en bois.
Aux miroirs gondolés des boutiques s'efface
La voiture où riait l'homme à travers la glace.
Une fille s'incline au bord d'un bâtiment.
Sur le pont double, en chaque rue, au tremblement
D'arches, de porte lourde ou de volets succède
Une immobilité de façade en l'air tiède :
Quelque ville gardant ses morts en cet endroit
De la terre inégale, élève un fragment droit,
Cependant qu'au détour des collines plantées
Du val nocturne, un voyageur, les mains gantées,
Croit qu'il est ainsi vu par un autre en la nuit
Et qu'on s'efforce ailleurs d'être un homme qui fuit

— Dans une vaste chambre à la fenêtre ouverte
Près des rideaux pendant jusqu'à la plinthe verte
Tel il s'évade entre la vitre et le volant
Tel le vague désir d'un être somnolent
Le saisit, le ramène aux murs de toiles peintes
Le rend aux meubles neufs faisant luire leurs pointes,
Et le dérobe à ce décor sans cesse atteint
Qu'un visage de verre épie, accueille, éteint.

Au voyage soudain, l'accoutumance existe.
Les mots quittent l'esprit et la vitesse est triste
Le songeur dans un coin du véhicule étroit
Sur ses jambes, tirant les plis d'un châle froid
A lui-même, en ce bruit auquel il s'habitue
Sent qu'un raisonnement vide se substitue.
Une main transparente au miroir de la nuit
Monte, s'accroche et cache un front qui reconstruit
A peine, les couleurs, la chambre, un corps plastique.
Déjà le monde n'est qu'une métaphysique
Et l'esprit ne met plus dans la combinaison
Qu'une forme arrachée à sa propre raison.

Sur les genoux, le plaid qu'un doigt faiblement frôle
A la fenêtre obscure, une courbe d'épaule,
La grimace qui fait de soi-même à tout prix
Un vivant — seul — et qui voudrait avoir surpris
Près d'un halo de lampe en quelque échoppe grise
Un rose mouvement de manches de chemise,
Le rebord d'une table et ces gestes lointains
Qui rendent au rêveur le goût d'autres destins.
Mais au-dessus de l'arbre à peine luit l'espace
Où le sombre platane en croissant prendra place;
Entre les labours noirs aux oiseaux saccageurs
L'immense nuit voit se croiser ses voyageurs
Sans qu'aucune mansarde, avec l'hôte et la lampe,
N'allume la chaleur des songes à leur tempe...

Soudain l'homme se penche et dans l'obscurité
Du sommet des plateaux discerne la clarté.

Voici venir confusément la file mince
Des arbres et les champs, l'aube sur la province
D'où monte enfin plus de douceur qu'il n'aurait cru.
Touchant la vitre où quelque monde est apparu
Il se trouble à surprendre au-dessus des villages
Endormis, le ciel vert traversé de nuages —
Et les pommiers brouillés, les vergers hauts, la cour
Son doigt peut aux carreaux en suivre le contour.
Il trace le pignon des demeures blanchies
Dessine la forêt de branches infléchies
Et ne cherche à fixer d'un muscle facial
Le pli mystérieux au verre glacial...

Mais cependant que l'air fripe les herbes pures,
Son esprit qui s'emplit d'objets et de figures
Antérieurs, jouit d'être, sans autre effort,
Secrètement lucide en cette aube de mort.

GILBERT MAUGE

LA MAIN TENDUE[1]

Vingt fois, Martin avait essayé de s'entretenir de tout cela avec Tonio. Mais sa mollesse n'avait pas eu raison du garçon, toujours bousculé par les rendez-vous, insaisissable comme un pain de savon dans une baignoire. Les relations des deux associés si voisins l'un de l'autre se réduisaient à quelques coups de téléphone, passés, pour ainsi dire, au travers du plancher, à des annotations sur un papier.

Un jour, dans un des quotidiens dont *Mentor* recevait le service et que Martin, par désœuvrement, se faisait apporter, il avait trouvé un article qui faisait un parallèle entre l'ex-*High-Brow* et Tonio. « *Certes,* — disait-on, — *nous nous inclinons devant la personnalité si hautement estimable de M. Martin. Mais il n'en faut pas moins rendre un éclatant hommage à celle de M. Car. Avec un effacement qui n'a guère d'exemple, nous avons vu ce brillant directeur mettre tout en œuvre pour augmenter le prestige de M. Martin et lui garantir à Paris l'indépendance et la place que souhaitait l'artiste. M. Martin lui doit beaucoup. Mais la réputation de M. Car lui-même aura bénéficié de son désintéressement : en effet, cette réputation est à présent considérable. Et l'on peut se dire que, le jour où M. Martin songera au repos, ou même le jour où M. Car voudra élargir le champ de sa propre activité, ce jeune business-man verra la confiance et la réussite le suivre sur ses nouvelles positions.* »

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er, 15 février et 1er mars.

Sans nulle arrière-pensée, Martin s'était réjoui en voyant qu'on rendait justice à son associé. Et, comme ses yeux étaient tombés sur cet article à une heure matinale où, sans doute, Tonio n'avait pas encore pu en prendre connaissance, Martin avait résolu de lui porter lui-même le papier, espérant que ce geste doublerait la portée de la louange. Par téléphone, il avait fait demander Tonio, qui n'était pas encore arrivé. Un peu plus tard, on avait répondu que M. Car était en conférence et ne pouvait recevoir avant midi. Martin avait prié que M. Car l'appelât, sitôt les gens partis. A une heure moins le quart, il avait appris que M. Car avait lui-même quitté le building.

Et ainsi, l'après-midi jusqu'à six heures passées. Enfin, peu avant sept heures, la porte s'était ouverte subitement sur Tonio en pardessus, le chapeau sur la tête, (on était en hiver) et qui se gantait.

— Qu'est-ce que vous me voulez, mon cher? — avait-il dit. — Excusez-moi, je n'ai qu'une seconde.

— Je désirais vous montrer cet article, pensant qu'il vous ferait plaisir. Il m'a fait plaisir, à moi aussi.

— Ah! oui... — avait dit Tonio en prenant la feuille, en y jetant un regard et en la rendant. — Vous êtes bien gentil.

— J'arrive trop tard, — avait pensé Martin. — On lui a déjà montré l'article.

Et Tonio cependant était sorti.

Martin se rappelait cette scène, et d'autres analogues...

Soudain, la serrure cria et la porte tourna, sans qu'on eût frappé. C'était Tonio. Quelle surprise! Au moment même où Martin s'y attendait le moins et doutait le plus... Il allait justement pouvoir parler à Tonio : le numéro qui l'inquiétait aujourd'hui était encore sur la table, avec son plaidoyer pour Marius Bidan et Armaillé, avec ses éloges, ses attaques, ses campagnes, avec ses annonces...

Mais Tonio n'entrait pas seul. Un jeune homme très élégant l'accompagnait, qui prit des notes en examinant les murs et les plafonds.

— Ici, — dit Tonio, — j'installerai le chef des informations. Je lui donnerai le tiers de l'étage.

— Oui, — dit l'autre, — vous pouvez.

— Largement : avec un hebdomadaire, je perdais de la place. Mais je vous ai dit que je ne changeais rien aux services de publicité, ceux du cinquième; ils sont prévus pour un quotidien. Nous n'avons à nous occuper que des services nouveaux. N'est-ce pas? oui.

Ils parlèrent un moment, sans prêter attention à Martin, qui, d'ailleurs, avait compris. Pourtant, il attendit un mot de Tonio qui l'avisât personnellement. En vain. Et les deux garçons sortirent.

Une demi-heure après, la sonnerie du téléphone retentit.

— Dites-donc, — dit simplement Tonio, — nous devenons quotidien. Je suis obligé de modifier la distribution des locaux. Ça vous est égal de descendre au sixième, n'est-ce pas? Oui. Vous ne vous arrêtez pas à ces détails-là. Merci.

Tonio raccrocha. Mais la sonnerie tinta de nouveau. Qu'était-ce encore? La voix de Tonio :

— Je réfléchis que vous seriez bien bousculé au sixième. Au cinquième, je n'ai pas de place : c'est la publicité. Alors, je vais vous faire donner quelque chose de bien au quatrième. Ça vous va?

— Je voudrais vous parler, — dit Martin. — J'ai à vous parler. D'autre chose. Sérieusement.

— Ah! impossible aujourd'hui, mon cher. Il est six heures et j'ai encore le courrier à signer. Et je dîne ce soir avec Clotilde et Marius, au gala de l'*Astor*.

— Justement, — dit Martin. Tout en parlant, il se répétait : « Je dois lui dire, cette fois je dois. » — Justement, c'est à ce sujet.

— Comment ça?

— Oui... Croyez-vous que ce soit bien indiqué, en ce moment, cette solidarité... cette...?

Tonio l'interrompit en hâte :

— Non, non, non!... Rien par téléphone!... Qu'est-ce qui vous prend? Vous êtes malade, voyons!

— Eh bien! — dit Martin, — je monte chez vous.

— Mais je vous dis que je n'ai pas le temps.

— Alors, arrêtez-vous chez moi, avant de sortir : j'attendrai.

Tonio fut un instant silencieux. Puis :

— Parfait, — dit-il, — si vous voulez : attendez-moi. C'est ça. Je passerai. Entendu!

Il raccrocha.

Mais sans doute oublia-t-il sa promesse. En effet, devant la Sociétaire et le Ministre, il s'attablait déjà, musqué, lustré, habit noir et œillet blanc, que Martin, dans ce bureau qu'il occupait pour la dernière fois, l'attendait encore.

XVIII

— Vous pouvez disposer de votre soirée, puisque Madame n'est pas là, — dit Martin au valet de chambre. — Quant à miss Bush, elle m'a dit qu'elle restait auprès de ces demoiselles. Alors, prévenez vos camarades, à l'office. Il faut qu'ils sortent, s'ils en ont envie.

— Les autres? — dit le domestique en s'en allant. — Il y a longtemps qu'ils sont au cinéma.

Martin se leva de son fauteuil et marcha de long en large dans cette bibliothèque qu'il n'aimait pas. Décoration, meubles, bibelots et jusqu'aux reliures, elle ne contenait rien qui parlât au cœur ou à la mémoire de Martin, rien qui se rattachât à un choix qu'il eût fait, à un souvenir.

Malgré lui, Martin pensait à mettre à profit l'absence de Daphné pour se permettre quelque distraction qui n'eût pas été possible, elle présente. Mais il ne rêvait point de cinéma, ni même de plaisirs plus frivoles. Et pourtant, Daphné ne reviendrait pas avant le lendemain, à midi. Elle était allée passer le week-end à la campagne, à Rueil, chez Armaillé. La bande habituelle devait s'y retrouver au complet : Marius Bidan, Tonio, la Princesse et quelques autres personnages très lancés dont la familiarité ne flattait pas moins la vanité de Daphné. Sous le prétexte de mener à la campagne les pauvres petits zoupiquets, elle s'était fait conduire à Rueil dès le samedi matin.

— Que pourrais-je bien faire, — se répétait Martin, — pour profiter de ma solitude? Où aller?

Une pièce de théâtre? Une revue? Il était déjà près de dix heures, et Daphné l'avait, ces temps derniers, traîné

à tous les spectacles présentables. Un film? Martin commençait à avoir le dégoût du cinéma.

Il allait d'un fauteuil à l'autre, se relevant à peine assis, sollicité par une agitation inexplicable.

Une sorte de prémonition se développait en lui. C'était l'alerte, dans cette âme qu'une santé fléchissante, les traces d'un surmenage récent et d'autres cicatrices, vives encore, rendaient sensible à l'excès. Il se surprit à poser la main droite sur son cœur, qui battait, et à murmurer : « Allons bon! Qu'est-ce qui va encore se passer?... »

Mais personne n'entra, le téléphone ne sonna point.

Par contenance, comme si un témoin invisible l'eût observé, à qui il eût été bon de donner le change, Martin tira ses clés de sa poche, et les soupesa dans sa main gauche, les fit tinter, joua avec elles. Puis chaque clé, une à une, passa d'une main dans l'autre. Martin les regardait : « La clé de l'appartement, — reconnut-il, — celle du verrou, la clé de mon grand casier dans mon bureau de *Mentor*, la clé de mon tiroir de droite, la petite clé de la voiture, la clé... tiens! qu'est-ce que c'est, cette clé-là? Et celle-ci? La dernière, oui : celle du coffre. Mais cette clé longue et cette clé plate? Sûrement, une clé de porte et une clé de tiroir... Ah! j'y suis! »

Et le cœur de Martin se remet à battre avec violence. Cette fois, il faut s'asseoir. Entre le pouce et l'index, les deux clés sont immobiles. Au bout de l'anneau, le reste du trousseau se balance.

Martin ne réfléchit pas, ne parle pas à mi-voix. Assis au bord du fauteuil, le buste droit, le cou tendu, l'œil fixe, il donne seulement à son cœur le temps de s'apaiser un peu. A quoi bon se lever tout de suite, mettre son manteau et son chapeau, et sortir; à quoi bon commencer cette action qui est nécessaire, inévitable, commandée, si c'est pour être contraint de s'arrêter toutes les cinq minutes et de reprendre haleine? Il faut rester maître de soi. Et puis il faut attendre au moins minuit.

— Rond-Point des Champs-Élysées, — dit-il au chauffeur du taxi. — Voulez-vous baisser la capote?

Encore que, d'avance, son dessein soit inscrit dans son

esprit, projeté sur un décor connu, aidé d'accessoires familiers, Martin n'y applique pas sa pensée. A quoi bon, puisqu'il sait qu'il va accomplir *cela*?

Il a eu raison de faire découvrir la voiture. Il respire. Il observe le calme des avenues, qui s'animent après l'Étoile. Mais, en approchant du building, il remarque que les étages supérieurs en sont éteints. Toute la lumière et toute l'activité de l'immeuble se localisent aux sous-sols et aux étages inférieurs. Les services de la publicité, cette nuit, travaillent d'autant moins que c'est dimanche et que le numéro du lundi se prépare en partie le samedi.

Martin prend l'ascenseur et se fait conduire à son étage. Et, de là, par l'escalier, il monte au huitième. Ici, c'est le désert.

Du fond d'un couloir, le gardien de nuit s'approche, et s'étonne, mais mollement.

— Bonsoir, — dit Martin, — comment va-t-on chez vous? Voulez-vous un cigare? — Martin en a toujours sur lui, car il aime offrir. — M. Car m'a prié de venir faire un travail urgent pour lui. Je m'installe dans son bureau.

Le bonhomme ne s'étonne pas.

— Il m'a donné ses clés.

Et voilà le seul mouvement qui comporte quelque risque : Tonio a-t-il fait remplacer les serrures du bureau, depuis que Martin le lui a cédé? C'est peu probable; et sans doute Tonio n'a-t-il même pas songé que Martin a pu conserver les clés : Martin lui-même l'avait bien oublié.

Or, la clé ouvre la porte.

— J'en ai pour très longtemps, — dit alors Martin. — Pourquoi n'iriez-vous pas faire un somme quand votre cigare sera fini, puisque je suis dans l'étage? J'en prends la responsabilité.

Martin entend ce mot sonner étrangement à ses oreilles. Il lui semble qu'il vient de prononcer là sans faute le terme le plus difficile d'une langue étrangère qu'il ne parle jamais.

— Oh! merci, M'sieur Martin. — dit le veilleur. Et il se garde bien d'allumer son cigare. Il le réserve pour plus tard et il s'en va.

Martin passe dans le bureau de Tonio et ferme la porte

à clé. Il met le trousseau au fond de sa poche. Il traverse la pièce dans toute la longueur. C'est pour aller vérifier si les stores de bois sont bien abaissés. Oui. Aux trois fenêtres. Par surcroît, Martin ferme les croisées. Il tire les rideaux, qu'on a laissés écartés, ce qui indique que Tonio a quitté son bureau d'assez bonne heure, avant la nuit.

Alors Martin s'assied sur un siège qui se trouve là. Et, de loin, car la pièce est vaste, il regarde le bureau, ce meuble large et luisant, naguère familier à ses genoux, à ses coudes, à ses doigts.

Il se lève. Il s'assied à son ancienne place. Il pose, à plat sur le bois riche, ses deux mains. Elles en sont rafraîchies, vivifiées, encouragées. Les objets ne seraient-ils pas indifférents? Garderaient-ils, en réserve, des signes matériels, difficiles à interpréter, mais magiques, agissants? Martin se penche, incline de droite à gauche son visage, et sur le miroir de cette surface, pose sa joue.

Il demeure ainsi longtemps. Mais il sent que sa peau adhère au vernis. Elle commence à lui faire mal. Et ce pouls qui bat, cette vie rythmée et névralgique, est-ce dans sa tempe, ou dans l'épaisseur de cette masse? Il a l'impression que le bois retient son visage, veut aspirer sa tête, et veut lui faire forcer la paroi, connaître les entrailles du meuble.

Et, posément, il tire son trousseau de sa poche, il saisit la clé plate, il hésite entre les deux tiroirs, il choisit celui de droite, il introduit la clé dans la serrure de sûreté... La serrure joue... Le tiroir obéit et sort de son alvéole. Martin ne semble pas surpris de ce qu'il vient de faire là. D'ailleurs est-ce bien lui qui agit? N'est-ce pas plutôt quelque autre ressort, autrement vif et exigeant qu'un pauvre vouloir? Cette même fatalité qui si souvent a poussé Martin et à laquelle jamais il n'a résisté, n'est-ce pas elle plutôt qui, se substituant cette fois à l'homme, son jouet, a saisi de son propre poing la petite clé, et lui a imposé directement son caprice?

Martin se retrouva sur un banc des Champs-Élysées. La nuit finissait. Dans le jour laiteux, les oiseaux chantèrent avant que le soleil se montrât. Puis, subitement, les camions arroseurs et balayeurs donnèrent à l'avenue une physionomie

de transition, qui, avec les premiers autobus, se fixa. Là-bas, au Rond-Point, les tramways transversaux grincèrent.

Martin laissait son regard se perdre dans la profondeur du jardin; mais il ne voyait pas les allées désertes, les kiosques encore clos, les chaises de fer inoccupées et dispersées. Il revoyait passer des dossiers méthodiquement examinés, des bordereaux, des reçus. Il revoyait un « Compte Charlotte » évidemment relatif à la princesse d'Eylau; un carnet dont les initiales et les chiffres ne pouvaient s'appliquer qu'à l'affaire du trafic de décorations; un échange de correspondance avec le fournisseur de papier de *Mentor*, d'où il ressortait que cet homme était un ancien failli, que Tonio l'avait appris, et que des remises massives avaient été consenties à *Mentor*; et d'autres pièces encore, d'autres preuves. Martin revoyait un brouillon d'article, écrit de la propre main de Tonio : l'article même qui représentait Tonio comme le principal artisan de la réussite de Martin...

Sur cette découverte, Martin avait interrompu ses recherches; il avait atteint là le but de ses investigations. Ne se doutait-il pas un peu de tout le reste? Peut-être, au fond. Mais cela!... Même obscurément, il n'avait pas prévu cela.

Martin avait tout remis en place. Tout avait été de nouveau comme si Martin n'était pas venu, n'avait pas fouillé.

Peu après huit heures, Martin regagna son propre bureau. Il avait la tête dégagée. Il ressentait cette placidité physique des fins d'insomnie. Ponctuellement, de quart d'heure en quart d'heure, et bien avant qu'une réponse affirmative fût le moins du monde possible, il décrocha le téléphone pour demander à l'huissier du huitième si Tonio était arrivé.

Vers dix heures et demie, on lui dit : oui. Mais il n'obtint la communication avec Tonio qu'à onze heures et quart.

— Comment ça va, mon cher? — dit Tonio au bout du fil.

— J'ai passé la nuit dans votre bureau, — dit Martin.

— Quoi? cria l'autre. — Qu'est-ce que vous me chantez?

— J'ai ouvert vos tiroirs et je veux vous parler.

Martin ne fut pas surpris du long silence qui suivit.

— Sitôt que j'aurai un moment, — dit Tonio après cette pause. — Entendu!

— Pour que vous ne partiez pas sans m'avoir laissé vous parler, je vous préviens que je vais m'installer dans votre couloir. J'attendrai le temps qu'il faudra.

Il raccrocha et alla se poster sur le palier du huitième, et de telle sorte que, même en faisant retraite par des bureaux communicants, Tonio ne pût lui échapper.

A une heure et quart, Tonio le fit entrer. Le beau garçon était assis devant son bureau, légèrement renversé dans son fauteuil articulé, les bras croisés et regardant droit devant lui.

— Je vous écoute, — dit-il sur un ton faux, sans tourner la tête.

Ses yeux, à peine clignés, s'attachaient avec affectation à un point de la tenture et feignaient ainsi une attention soutenue et hautaine, alors qu'en réalité ils redoutaient de rencontrer ceux de Martin.

Mais Tonio tressaillit. Car une main venait de se poser sur son coude. En même temps que la voix de Martin disait :

— Vous vous égarez...

Si maître de soi qu'il fût, Tonio ne put s'empêcher de se tourner d'un bloc vers Martin. Martin était penché sur lui. Et sans doute une grande stupeur fut-elle visible sur les traits de Tonio, car Martin dut répéter :

— Vous vous égarez.

Cette fois, Tonio comprit. Un furtif mouvement tira le coin de sa bouche et détendit son visage. Il leva le menton, haussa les sourcils, considéra Martin en hochant la tête, et fit cette brève expiration des gens qui rient au fond d'eux-mêmes. Et il dit enfin, la voix raffermie :

— Asseyez-vous. Et allez droit au but. Concluez tout de suite. Quel parti prenez-vous?

— Comment quel parti? — dit Martin. — Mais j'ai à vous parler...

— Ah! je vous en prie, mon cher! Pas de palabres inutiles! Est-ce que je vous demande, moi, de quel droit vous avez fouillé dans mes papiers? Non, n'est-ce pas? Alors...

— De quel droit j'ai fouillé?... Mais... je ne m'attendais pas... Mais enfin, cette pièce, c'est toujours mon bureau... C'est ma maison à moi, c'est mon journal... J'ai... — et il

crut la riposte très forte — j'ai la majorité au Conseil : mon portefeuille...

— Quoi? votre portefeuille?... — Avec son avantage et son assurance, Tonio reprenait son vocabulaire. — Pauvre vieille, va! — dit-il cordialement. — Mais il n'y a pas plus de majorité dans votre portefeuille que de beurre à la cantine!

— Pas de majorité? Ah, ah!... — dit en riant Martin qui se réfugiait dans des attitudes de moins en moins conformes à sa nature. — Pas de majorité! ça, c'est drôle!

— Possible que ce soit drôle. En tout cas, c'est comme ça!

Tonio jeta un regard vers une fiche qui, sur son sous-main, semblait attendre là qu'on eût recours à elle.

— Si vous voulez des précisions, je vais vous en donner. A la constitution de la Société Anonyme, vous aviez la majorité : un peu plus de cinq millions sur les dix du capital social. Il y a un an et demi, l'affaire a eu deux ans d'existence : les actions d'apport sont donc devenues négociables. On a constitué un Syndicat, pour pouvoir les mettre toutes en Bourse. Vous vous rappelez que j'ai tenu à rester en dehors de toutes ces opérations. N'est-ce pas? Oui! Mais c'est vous-même qui m'avez dit que le Syndicat vous demandait une partie de vos actions. Vous en avez cédé pour deux millions. Ne vous plaignez pas trop : elles devaient baisser de moitié deux mois après. Dieu sait quels bruits on a pu faire courir pour que ça en arrive là! Toujours est-il que maintenant, elles ont remonté d'autant.

— Enfin, — dit Martin, qui prétendait discuter sur le terrain même où se plaçait Tonio, — vous ne me ferez pas croire que, ces actions une fois répandues dans le public, un particulier ait pu en acquérir plus que je n'en ai gardé. Il m'en reste pour trois millions et demi, au taux d'émission...

— Ah! — dit Tonio. Et il hocha la tête à nouveau, mais plus fortement que cinq minutes avant. — Ah! il faut tout vous dire, mon vieux! Je ne sais pas si vous vous croyez au courant des affaires, mais, vrai!... — Il changea de ton. — Voyons! Supposons que les autres participants du début aient fait comme vous, qu'ils aient aussi passé de leurs actions au Syndicat. Par exemple, pour quatre millions. Vous me suivez? Bon. Supposons maintenant que quelqu'un ait

racheté la presque totalité de ces quatre millions, plus les deux qui venaient de vous...

Martin pâlit.

— Là! — dit Tonio, — vous avez compris. Tout de même!

— ... Et supposons, — dit alors Martin, — que cet acquéreur, ce soit vous... Alors, vous seriez en mesure de me mettre à la porte de chez moi, et de me dire, comme Tartuffe : « C'est à vous d'en sortir... »

Tonio l'interrompit.

— Allons bon! Voilà les grands mots et les citations qui recommencent! Mon pauvre vieux! Décidément, vous ne serez jamais qu'un pion.

Il y eut un très long silence. Évidemment, le dernier mot était dit. Martin penchait la tête en avant; il songea : « Comme tout est simple! Voilà sans doute la minute majeure de mon existence. Tout désormais s'y rattachera, en découlera ou y remontera. Tous les détails de ce moment, ma mémoire va les garder, et constamment me fera vivre au milieu d'eux. Et pourtant, comme tout s'est donc passé platement! »

Il se leva, tourna les talons et alla vers la porte.

— Voyons, — dit Tonio. — Ne partez donc pas comme ça! Je vous demande un peu à quoi ça sert! D'abord, ce qui vous reste, je vous le rachèterai quand vous voudrez et au prix que vous voudrez. Là! vous êtes content? Alors?... On se quitte bons copains?

Tonio marcha vers lui, les mains tendues. Martin laissait pendre ses bras le long de son corps. Tonio le saisit aux épaules. Tonio porta en avant sa tête lustrée, darda ses yeux, et enfin sourit, de sa bouche dure et largement fendue, carnassière. Il ressembla à un jeune oiseau de proie, dans l'éclat de son premier plumage.

Martin demeurait inerte : il comprenait que Tonio voulait l'embrasser. Il n'avait pas la force de se dérober à ce geste, à ce sceau de la trahison.

Et ce fut le premier baiser d'homme que, de sa vie, ait reçu Martin.

Il en fut frappé, comme d'un coup, sur la joue droite.

Distraitement, il présenta l'autre.

XIX

Martin trouva Daphné occupée à se laisser déchausser. Elle arrivait de Rueil. Joyeux, les loulous, qui n'aimaient pas la campagne, scellèrent la reprise de possession de leur empire en se précipitant vers Martin.

Martin tenait à mettre Daphné promptement au courant de la situation. Il le ferait sans commentaires, mais ce serait sa victoire désespérée sur la coalition de ces deux-là.

Il prit du plaisir à raconter sa nuit, sa matinée, puis la scène avec Tonio. Il sourit en achevant :

— Si bien que je n'ai plus qu'une chose à faire : lui céder mes actions et m'en aller.

— Ah! le salaud! — cria Daphné. — Il m'a roulée!

— Il t'a roulée? — dit Martin. — Comment ça, roulée?

— Oui... enfin... je veux dire... il le savait bien que j'avais mis une grosse somme dans ta part!

Elle écarta violemment la petite femme de chambre qui tomba assise, une mule aux doigts. Debout, les mains non pas sur les hanches mais sur les fesses, Daphné marcha, en boîtant de son pied non chaussé.

— Ah! le petit salaud! — cria-telle. — Le faisan! Le... Et ma mule? espèce d'idiote! Mon chapeau! Demandez la voiture.

Elle s'élança vers le vestibule. Les Poméraniens, voulant se faire emmener, dansèrent autour d'elle. A coups de pied, elle les dispersa. Ils se tapirent, épouvantés, sous les meubles. Elle ouvrit brutalement la porte. En traversant le vestibule, sans se retourner, elle cria encore :

— Il va voir ça, si je vais me laisser arranger! Je vais lui répondre, moi! Je vais lui dire deux mots, à ce petit salaud, à ce maître-chanteur.

La porte de l'escalier claqua brusquement.

Dans la bibliothèque, Martin attendit Daphné.

Elle rentra enfin.

— Tu n'as rien compris, — dit-elle.

Il la regarda. Elle montrait un teint apaisé.

— Quoi? — dit Martin.

— Non, petit chéri. Tu n'as rien compris du tout. Comme toujours, d'ailleurs.

Elle traversa posément la pièce et fit jouer la porte qui menait au salon. De là, elle passa dans son boudoir, à sa manière habituelle : en effet, quoi qu'elle eût à dire à son mari, elle ne s'arrêtait jamais auprès de lui, allant où elle avait affaire. Et s'il voulait l'écouter, il la suivait. Elle parlait en marchant.

— Mais naturellement; il n'y a pas eu le moindre tour de passe-passe. Tout a été très régulier.

Elle était redevenue l'enfant pédante et bêtifiante.

— Enfin... — dit Martin, — tu ne me diras pas...

— Je te dirai ce que je t'ai dit, petit chéri : tout a été très régulier. Et tu sais bien que quand j'affirme une chose, c'est que j'ai mes raisons pour cela. D'ailleurs, en ce moment, tu n'es pas dans ton assiette : je t'expliquerai tout plus tard.

Elle ôta son chapeau, fit bouffer ses cheveux, sonna, et alla vers son secrétaire. Elle l'ouvrit. Elle y serra un petit papier en rectangle, qu'elle avait conservé à la main car, dans sa hâte, elle était partie sans prendre de sac.

La seconde femme de chambre entra.

— Déchaussez-moi, ma petite fille, — dit Daphné. — Ah! à présent, écoute-moi bien, petit chéri. Voilà ce que j'ai décidé. Je ne te trouve pas bien bonne mine, depuis quelque temps. Et puis, tu te plains souvent de tes poumons, de ton cœur. Je ne faisais semblant de rien, mais cela m'impressionnait, tu sais : je suis tellement émotive... Alors, cela s'arrange très bien, petit chéri. Nous allons prendre une maison dans le Midi. Je suis passée tout à l'heure dans une agence qui va nous apporter des photos, des prix. Moi, je vois une maison genre ancien, avec des balustrades, un peu la propriété d'Armaillé à Rueil, mais en mieux, bien entendu. Tu auras tes livres, tu seras au soleil, au calme. On va mener là une petite vie tout plein gentille. Et puis, c'est tout à fait ce qu'il faut pour les petites jumelles. Moi, naturellement, je n'y serai pas tout le temps. J'ai tant de relations ici! Je ferai la navette avec Paris. Mais toi, petit chéri, tu resteras là-bas, avec les jumelles, tu resteras tant que tu voudras. Tu adores être seul.

XX

Ferdinand, qui venait aux ordres, trouva Daphné sur la terrasse. Auprès d'elle, accoudé à la balustrade, Martin observait ce jardin où désormais il aurait à vivre.

— Avant de partir, — dit Daphné au chauffeur, — vous irez demander à miss Bush si elle n'a besoin de rien pour ces demoiselles. Vous laisserez Monsieur à Fréjus et vous emmenerez la cuisinière jusqu'à Saint-Raphaël où on m'a dit que les magasins étaient mieux fournis. Quand elle aura fini ses courses, vous reprendrez Monsieur au retour. — Puis à Martin : — Va avec eux, petit chéri, va avec eux. Moi, je t'attends ici. Je vais déjeuner bien tranquillement au milieu de mes fleurs. Ce n'est pas gentil? Tiens! eh bien, voilà : j'ai adopté ce petit coin. Toi, tu auras ta vieille fontaine; et moi, quand je viendrai te tenir compagnie pendant quelques jours, je me ferai servir mon petit déjeuner ici.

La banque parisienne qui tenait le compte de Martin avait par téléphone prévenu celle de Fréjus. Martin eut son carnet de chèques immédiatement. Mais il prévit qu'il aurait un bon moment à patienter. Malheureusement, à se promener dans la petite ville qu'il ne connaissait pas, il risquait de manquer le retour de la voiture et de retarder la cuisinière. Au reste, il se sentait sans courage pour marcher, et il n'aurait que trop de loisirs, désormais, pour visiter Fréjus. Il s'assit dehors, devant la table en fer d'un café.

Sur la place, on jouait aux boules. En dépit de l'heure matinale, quatre personnages y étaient fort occupés. La partie paraissait engagée depuis longtemps. Tous différents, les quatre joueurs pourtant présentaient un air de famille; ce devaient être des rentiers, des retraités. Sans doute un homme de loi, un fonctionnaire et deux militaires, dont l'un même offrait le visage recuit des coloniaux. Ils jouaient en s'exclamant. Martin sourit.

— Et c'est ainsi, — pensa-t-il, — que je finis moi-même. Et cependant, je n'ai tout de même pas l'âge, je n'ai tout de même pas soixante-dix ans.

Mais la vue du jeu de boules lui fut masquée par un camion

qui se rangeait devant le petit café. Le conducteur descendit de son siège pour décharger des caisses de bouteilles.

Or une fille passa, du soleil aux cheveux. Le commis la connaissait. Elle s'arrêta en le voyant. Il n'alla pas vers elle et resta sur place, une main à la hanche, l'autre au montant du camion; il sourit de façon avantageuse. Elle s'approcha, et s'adossa à la haute voiture, tout près de lui, sous l'arc que faisait le bras nu de l'homme. Ils se parlèrent à mi-voix, ce qui frappa Martin, déjà accoutumé aux éclats verbaux de la Provence. La fille, frottant sa tête aux claires-voies du camion, la renversait en arrière et se rengorgeait. Ses deux seins, très gonflés pour l'étroitesse du buste, tendirent le sarrau qui remonta un peu plus haut que les genoux. Sans la toucher, le gars, penché au-dessus d'elle, la provoquait. Sur un mot, elle éclata de rire; sa grande bouche laissa voir qu'une dent manquait, mais celles de devant étaient belles. « Hé! fada! » cria-t-elle. En manière de bourrade, du plat de sa main sur l'estomac du gars, elle le poussa. Mais il était campé et ne recula pas. Il saisit la main de la fille avant qu'elle l'eût retirée, et la maintint appuyée sur lui, en serrant le poignet. Douleur, surprise ou trouble, la fille parut interdite, ferma un peu les yeux, fit battre ses narines et resta la bouche ouverte. Et ce fut elle qui vacilla.

Mais le commis lâcha la main de la fille. Il lui dit : « A ce soir? » Et il ajouta, plus bas, une autre question que Martin n'entendit point. La fille affecta de frotter son poignet, regarda le gars de bas en haut et, faussement renfrognée, comme si elle n'eût fait pareil aveu que de méchante grâce, elle dit en réponse :

— Vaï! grand feignant! tu le sais bien!

Martin pensait à l'amour. L'amour charnel, celui dont restait alangui le pas de cette fille qui s'éloignait, celui qui faisait sourire d'orgueil le commis.

Celui que Martin n'avait jamais connu.

Car jamais il n'avait vu ce dieu inconnu entrer chez lui, s'asseoir à sa table, se glisser dans son lit. Il n'en avait jamais pu regarder le visage. Pourquoi, seul entre tous les hommes, avait-il été ce proscrit du plaisir?

L'ombre seule de la volupté l'avait effleuré. L'ombre honteuse, clandestine, inavouable, celle qui a les gestes du larcin.

Martin, devant l'amour charnel, n'avait été qu'un témoin ignorant et dupé : calomnie du lycée Condillac, fin édifiante de la Mère-aux-Chiens, fiançailles forcées avec Stella, longue capitulation devant Daphné, toujours la parodie de l'amour charnel, rien que sa parodie. Ou bien alors, son visage discernable, presque visible, mais hors de portée, tourné vers les autres : Tonio et les trois femmes entassées dans la torpédo, Tonio et toutes les femmes qu'on apercevait à *Mentor*... Et sur cette place de Fréjus, ces deux-ci... Quelle ronde! Quelle ronde..., dont lui, Martin, s'était vu et se verrait toujours exclu.

Pourquoi? Est-ce que, pour lui aussi, la vie physique n'aurait pas pu exister? Qui sait si cela n'eût pas tout arrangé, si la vie entière de Martin ne s'en fût pas trouvée transformée?

Un jour, il avait eu Daphné, c'est vrai, il avait obtenu Daphné. Il rêvait d'elle depuis longtemps, il la désirait. Et la passivité même de cette femme eût dû la lui livrer, et lui livrer enfin cette chance. La nuit nuptiale était venue. Et Daphné avait accepté Martin. Mais il ne l'avait pas atteinte, il ne l'avait pas réduite. Pourquoi?

Martin regardait le commis décharger à présent ses caisses, toutes tintantes de bouteilles. C'était un grand garçon aux épaules droites. Sous le plastron et les bretelles du tablier de cuir, une poitrine sèche et bombée laissait suivre, à travers le maillot, ses moindres jeux. Le cou était nu, et les bras. Le maniement des caisses les avait modelés. Leste, le garçon sautait, se suspendait, d'une main et d'un pied, au flanc du camion, saisissait de l'autre main une caisse, l'attirait, et retombait à terre juste à point pour la recevoir sur l'épaule. Il avait l'air d'un homme à qui tout doit céder.

Et soudain, Martin s'aperçut avec stupeur et netteté que ce garçon depuis longtemps lui était connu. Mais oui, qu'était-il donc, ce commis, sinon la plus récente apparition du personnage qui, toujours, avait poursuivi Martin? Tous ceux qui

l'avaient persécuté, qui avaient eu raison de lui, qui s'étaient posés en face de lui en vainqueurs, tous, ils avaient appartenu à ce type d'homme.

Dix fois, vingt fois, c'était lui que Martin avait vu intervenir dans sa vie, toujours dispos, ne se laissant éconduire que pour reparaître de plus belle, rentrant par la fenêtre quand on l'avait chassé par la porte, acharné, têtu comme un revenant.

Ou comme un parasite.

Que ce fût le proviseur de *Condillac*, le jeune premier, donneur de coups de pieds au derrière, que ce fût Sandford, le valet de chambre Francis, ou enfin Tonio, surtout Tonio, tous, avaient été des hommes larges d'épaules et minces de hanches, élevés et musculeux.

D'autres, plus passagers encore, mais analogues, traversèrent la mémoire de Martin : le professeur de culture physique de la *First*, et aussi un grand nègre contre lequel il avait eu à boxer dans un film, et d'autres, d'autres... Même, dans un lointain de ruelles sordides, parut Georget-la-Caresse, le chandail collé au torse.

Tous, en son esprit, se fondaient en un corps unique. Ils avaient fini par ériger une statue vivante, celle du gars que Martin n'avait jamais vu s'étonner, celle du gars toujours plus grand que lui, et qui lui avait imposé cette posture humble de l'homme qui regarde de bas en haut. Celle du gars que Martin n'avait pas été.

Et voilà sans doute où se cachait l'explication centrale de sa vie, la clef maîtresse. Souffrant de n'avoir pas été un certain homme, Martin le malingre, Martin le sans audace et le sans éclat, n'avait jamais manqué de pressentir autour de lui l'approche de son idéal réincarné, d'en découvrir, sous des visages à peine différents, la réapparition. Et chaque fois, il était retombé sous ce poing, il avait de nouveau plié sous ce regard.

Mais cette race, dont chaque individu avait également figuré la réussite, l'assurance et la facilité, cette race, après tout, ne figurait-elle pas aussi l'amour physique? Sinon, comment expliquer que Martin n'eût jamais été admis à la fête charnelle? Il n'était pas si laid, ni si disgracieux. Alors? Au fond de lui, qu'y avait-il donc eu, dès le premier jour, qui

l'avait ainsi mis au ban des autres, ces autres qui connaissent et cultivent leur bonheur d'hommes? Quel vice congénital et rédhibitoire portait-il sans le savoir? Quelle tare, quelle monstruosité incompatible avec la vie des sens?

Le goût de la bonté. Le goût de la bonté, qui peut-être n'est pas un sentiment viril?

XXI

— Laissez-moi ici, — dit Martin au chauffeur quand, revenant de Fréjus, la voiture stoppa devant l'entrée. — Je voudrais voir la fontaine romaine dont Madame m'a parlé.

— Hé! C'est à deux pas dans cette petite allée, sur la droite, — dit spontanément le jardinier en ouvrant la grille.

L'heure s'avançait. Le soleil menaçait la légèreté du matin, et dévorait sans hâte, au pied des arbres, au long des haies, les derniers asiles d'ombre et de fraîcheur.

La fontaine romaine, en ruines mais non tarie, se trouvait au centre d'une petite place solitaire. Les verdures sombres limitaient partout la vue, sauf en une échappée sur le vallon, où le rouge du sol et le gris des végétaux disaient la sécheresse. Ici, toute chantante, la fontaine vivait dans le secret et la douceur. Martin admira que, sans se tromper, Daphné eût pressenti que ce serait là son refuge, à lui seul. Il s'assit sur un banc de pierre. Il pencha un peu la tête, pour mieux écouter ce murmure, comme on cherche à se mettre à la portée d'un enfant qui parle.

Le timbre de la grille tinta violemment. « Je tâcherai, — pensa Martin, — de le faire changer. Une sonnette, une petite cloche conviendraient mieux ici. » Le jardinier parut. Il s'agissait de deux religieuses qui quêtaient pour une œuvre.

— Je les mène à Madame?

— Non, non! — dit Martin qui savait d'avance la réponse de la femme de chambre bien stylée par Daphné : « Madame a ses œuvres auxquelles elle donne directement. » Non : je vais les voir moi-même.

L'une des deux sœurs prit la parole et d'abord s'excusa. Elle s'exprimait avec une onction modeste, en faisant siffler

les *s.* « Madame la comtesse », dont elle parlait sans paraître soupçonner qu'on pût ne pas la connaître, avait appris l'arrivée de M. Martin; elle avait prié les quêteuses de solliciter de lui une obole en faveur du préventorium. Oui, un préventorium pour l'enfance. Elles présentèrent sur un cahier les apostilles de l'évêché et de la mairie. L'œuvre traversait de sérieuses difficultés, et madame la comtesse avait espéré que le grand artiste voudrait bien remettre son offrande...

— Des enfants, mes sœurs? — dit Martin.

— Oui, des enfants, monsieur, des enfants des deux sexes dont la santé réclame l'air du Midi, mais dont les parents ne sauraient subvenir entièrement aux frais d'un séjour. Nous prenons soin de leur santé et de leur esprit, monsieur : nous les soignons et nous les instruisons.

— Mais certainement, mes sœurs, — dit Martin, — certainement.

Il tira de sa poche son carnet de chèques.

— Je puis vous remettre un chèque, n'est-ce pas, mes sœurs?

— Ah!... — Les deux religieuses se consultèrent du regard.

— Probablement, monsieur... Puisque vous préférez...

— C'est que, sans cela, vous seriez obligées de vous déranger à nouveau : je me trouve avoir peu de fonds sur moi.

En les regardant s'éloigner sur la route :

— C'est curieux, — pensa Martin, — elles ne m'ont pas autrement remercié. Peut-être n'ont-elles pas l'habitude des chèques, ou n'ont-elles pas cru au chiffre que j'ai inscrit...

Mais à ce moment, il les vit qui, déjà loin de la grille, s'arrêtaient, examinaient le chèque, se parlaient l'une à l'autre, se retournaient vers lui. Puis, brusquement, elles repartirent. Leurs cornettes palpitaient au sein de la réverbération. Mais leur pas se précipitait. Et elles se mirent à courir, en soulevant une poussière lumineuse.

Après le déjeuner, Martin se réfugia avec des revues dans un petit salon gris qui, exposé au nord, ne connaissait jamais la chaleur. Daphné faisait sa sieste, incapable, au moins l'été, de résister à cette tentation néfaste pour sa ligne.

On apporta à Martin une carte de visite. Quel ennui! Déjà un importun. Il prit le bristol et lut :

LE MAJORDOME
de madame la comtesse Tiszyányi.

— C'est pour le chèque, — pensa Martin. — On vient me remercier. Mais que de cérémonies!

Il pria qu'on fît entrer. Mais l'homme, en refusant de s'asseoir, obligea Martin à demeurer debout. Car il ne ressemblait ni à un domestique ni à un suisse d'église, ainsi que son titre eût pu le faire prévoir. C'était un vieillard sec mais courbé. Il parlait avec un souci évident de l'étiquette, et un accent rugueux, sauvage.

Il exposa à Martin comment Son Altesse, infiniment reconnaissante de la généreuse offrande faite en faveur de ses pupilles, mais trop âgée pour se déplacer facilement, l'avait envoyé chez M. Martin. Non pas pour le remercier, car elle tenait trop à le faire en personne, mais pour le prier de vouloir bien lui rendre visite dans sa propriété, l'après-midi qui conviendrait à M. Martin, entre cinq heures et six, moment où Son Altesse était toujours visible.

Mis en défiance par tant d'apparat, Martin tarda à se rendre chez cette voisine féodale. Et d'autant plus que le jardinier, qui la connaissait, la représentait pour « une dame qui a des bonnes façons, oui, mais qui ne parle que de ses aïeux ». Un après-midi pourtant, il se rendit, à la propriété de la comtesse, dont on lui avait indiqué la position, à deux kilomètres seulement. Il s'attendait à trouver quelque résidence importante.

Au moment même qu'il craignait de s'être égaré, il rencontra sur le bord de la route, et sortant d'une cour au fond de laquelle se voyait une maison de paysan, une religieuse apparemment du même ordre que les sœurs quêteuses. Il lui demanda son chemin. Elle lui indiqua cette même cour, où l'on entrait librement. Quelques enfants y jouaient. L'un d'eux, une petite fille, s'en détacha, vint s'enquérir auprès de Martin, et courut vers l'habitation.

Devant la porte, assise à l'ombre, une femme tricotait. L'enfant lui parla. La femme regarda Martin et, sans se lever, lui fit, de la main, le geste des personnes accoutumées à répon-

dre en public, à des saluts. Elle lui désigna un siège d'osier, proche du sien.

— Prenez place, je vous prie, monsieur Martin.

Martin restait saisi devant l'aspect de cette femme. Et, comme la déformation professionnelle l'atteignait surtout à présent qu'il n'exerçait plus sa profession, qu'il la regrettait et qu'il n'en connaissait plus que la nostalgie, il ne put s'empêcher de penser : « Quelle extraordinaire Mère-Noble ! »

Elle se méprit sur la surprise manifeste de son visiteur, et elle poursuivit, avec ses inflexions mi-slaves, mi-viennoises :

— Ne soyez pas étonné, monsieur Martin, que je vous reconnaisse. D'ailleurs qui ne vous connaît? Certes, je ne vous ai point vu au cinéma. Car je ne vais plus au spectacle depuis tantôt quarante-sept ans. Mais je lis les journaux, monsieur Martin, les revues. Il faut se tenir au courant, même lorsque l'on s'est réfugiée dans une chaumière.

En souriant, elle désigna d'un geste circulaire la cour à peine fleurie et la maison. Martin tourna la tête et vit une demeure rustique, à un seul étage, peinte d'un rose ocré. Seulement, la banalité en était relevée par un pigeonnier à chaque extrémité, et par un cartouche visiblement rapporté au-dessus de la porte : c'étaient deux écus de forme étrange, couplés et surmontés de casques, de panaches et de lambrequins.

La comtesse le remerciait avec un luxe de termes choisis et une recherche de gallicismes où se trahissait son désir de paraître parler un excellent français. Par moments, pour ponctuer une période, elle suspendait son débit, et, fermant la bouche, plissant ses lèvres qui dessinaient alors, dans un singulier sourire, une sorte de cœur mauve, elle tendait un peu le menton et laissait aller vers Martin un calme regard.

Elle éleva ses mains d'abbesse et les frappa l'une contre l'autre. Le majordome se montra qui la salua profondément. Elle le pria de faire atteler.

— Je suppose, — dit-elle à Martin, — que vous serez heureux de visiter les bâtiments de mon préventorium. Et de cette manière, je pourrai sur place, monsieur Martin, vous préciser l'usage que je compte faire de votre don si plein de munificence.

Venant de derrière la maison, une voiture alors parut. Un très ancien landau, traîné par un cheval caduc. Sur le siège, tout raidi, l'œil fixé aux oreilles de la bête, le majordome en personne levait haut les rênes et le fouet, serrés dans ses poings gantés de blanc.

Une enfant présenta à la comtesse un large chapeau de paille qu'elle assujettit sur sa tête par un élastique passé autour de son chignon. Le majordome, descendu de son siège, tendit son poing à la vieille dame. Et, prenant appui d'une main sur lui et de l'autre sur une canne noire à manche en béquille, elle se mit lentement debout. Martin fut étonné de la voir si grande et si forte.

Quand elle fut assise dans le landau, le majordome l'étaya de coussins. Ils étaient verdis par l'âge et le soleil; leur drap avouait des reprises, et les boutons de leurs capitons avaient été remplacés par ce que l'on avait trouvé, boutons de livrée ou pompons de rideaux, mais aucun ne manquait.

Tout était propre, théâtral, dépareillé et misérable.

Par surcroît, quand la comtesse se fut tout à fait installée, quand elle eut évasé ses jupes autour d'elle, le majordome lui déposa au creux des genoux un chien. C'était un vieux petit schipperke noir, obèse et impotent, au museau tout blanc, aux yeux presque clos.

Martin commençait à se demander s'il n'y avait pas un peu d'irréel dans tout cela, si, ce jour-là, les choses visibles ne s'ingéniaient pas, pour l'égarer... à s'entourer de détails de rêve, à emprunter des apparences magiques.

Car enfin, ce chien... Venait-il là juste à point pour marquer, comme l'avaient fait d'autres chiens, une nouvelle étape de la vie de Martin, et lui bien signifier que tout ce qu'il pouvait espérer, pour jalonner sa vie dans sa mémoire, c'étaient des bornes de cette nature, animale et domestique?...

En s'asseyant, Martin fut frappé par l'odeur du vieux landau. Odeur de passementerie, de vernis, de cuir et d'écurie. Qu'est-ce donc que cette odeur lui rappelait?

L'équipage s'ébranla.

— Monsieur Martin, — dit la comtesse, — vous voudrez bien accepter que la voiture ne prenne point le trot, n'est-ce pas? Je supporte mal cette allure.

Martin ne se dit pas que sans doute le cheval l'eût supportée plus mal encore. Son esprit vaguait et par instant s'attardait en arrière, retenu par un engourdissement, que favorisaient à la fois la chaleur, le bercement de la voiture et le monologue de la comtesse.

Celle-ci, heureuse sans doute, de posséder cet auditeur, ne se taisait guère qu'au moment de mouvoir son bras pour saisir et respirer un flacon de sels. Mais bientôt elle le replaçait, dans une petite trousse en bois d'amourette, armoriée, ménagée dans la paroi du caisson, et où d'ailleurs manquaient des accessoires. Elle parla des équipages nombreux qu'elle possédait naguère, coupés, victorias, phaétons, vis-à-vis, tilburys. Elle n'avait hélas! pu conserver que ce landau, choisi parce qu'il convenait également à tous les temps.

— J'avais encore des traîneaux, — dit-elle. — Car je suis Transylvaine, monsieur Martin. Vous savez certainement que les Tiszyányi forment l'une des rares familles princières du pays des Szeklers, ci-devant cercle de Maros-Vasárhely. Dans mon pays, je porte les titres de *Gräfin* et *Fürstin*. Et, pour cette raison, je pourrais en France me faire appeler princesse. Je préfère cependant le titre de comtesse qui chez vous n'est pas considérable, mais qui chez moi occupe un rang plus élevé.

Martin, si étranger qu'il restât à ce développement, sentait que la comtesse s'y abandonnait surtout pour avoir trop longtemps, devant ses religieuses et ses enfants, réservé ce sujet si cher à son souvenir. De temps en temps, il aquiesçait d'un mouvement de tête.

La contesse prit dans la trousse un éventail de satin noir brodé de paillettes d'acier, dont le plus grand nombre manquait. Elle s'éventa, car la chaleur était pesante. Autour de la misère et de la ruine que cette femme exhibait, et comme à plaisir, par tous les moyens, l'après-midi provençal déployait son opulence, ses couleurs victorieuses, ses chants fortunés.

— Je suis, — reprit la comtesse, — je suis parente des Lónyay, des Pálffy d'Erdöd. Je suis alliée aux Tour et Taxis, aux Mecklembourg-Strélitz, aux Schönaich-Carolath-Schilden. Et... — ici, sa voix s'altéra, — et je suis, monsieur Martin, la dernière Tiszyányi. Avec moi, le nom s'éteindra.

Un silence passa.

— Cher monsieur... — dit la comtesse.

Et Martin prêta à ces mots, dont elle ne s'était pas encore servi, une vertu familière qui le toucha. Est-ce que cette femme ne comprenait pas déjà qui il était au fond de lui-même, ce qu'il contenait, tout ce qu'il contenait encore?... Allait-elle lui parler de lui?

— Le comte Tiszyányi, — dit-elle, — est mort en 1883. Une cruelle maladie le guettait depuis sa jeunesse et le mettait à la merci d'un accident. Il prit un refroidissement en servant de témoin à un ami; le duel avait lieu en plein hiver, au matin. Trois semaines plus tard, la phtisie emportait le comte Sandor. Nous n'étions mariés que depuis deux ans, cher monsieur. Il est superflu de vous dire que je n'ai jamais quitté le deuil. Vivre à l'écart du monde, des cours, des villes d'eaux, où j'avais pourtant connu quelques succès, cela ne me fut pas un grand sacrifice. Car Dieu m'avait accordé, avant la mort du comte, ce qui devait réunir toutes mes consolations : un enfant, cher monsieur, une fille, mon Ottilia. Elle fit mon bonheur, mais aussi mon inquiétude. Car, si elle avait hérité de son père la beauté, la fierté et l'esprit, elle en avait aussi reçu la santé fragile. A treize ans, elle s'alitait, et je ne devais plus jamais la revoir debout. Je me consacrai à elle. Je la disputai au mal. Durant plus de trente ans, j'ai lutté, promenant ma bien-aimée de Suisse en Italie, la montrant à tous les médecins de l'Europe. En vain, cher monsieur, en vain. La Providence poursuivait d'autres desseins que je ne pénétrais pas. Et lorsque mon enfant atteignit trente-trois ans, elle fit une de ces rechutes où tous les quinze ou vingt mois elle tombait, quelques soins que je prisse. Et, un soir d'été, monsieur, à six heure vingt de l'après-midi, après trente-trois années d'espoir, mon Ottilia me fut reprise.

Deux larmes quittèrent les yeux de la vieille personne; et, sans cesser de regarder Martin, elle les laissa rouler avec lenteur sur ses joues.

— Je restais seule, cher monsieur, — reprit la comtesse, — seule à cinquante-quatre ans. Ma vie se trouvait achevée, mais non point mes épreuves; car, un an plus tard, le traité de Versailles retirait à la Hongrie toutes mes terres pour les faire passer à la Roumanie. Une troisième fois, le destin me dépos-

sédait de cela même dont j'avais voulu le bonheur... Il faut en effet vous dire que le comte Sandor, qui connaissait personnellement le comte Tolstoï, m'avait, à l'instant de mourir, recommandé de me conformer aux préceptes de son auguste ami. Autant pour déférer à cette volonté que pour complaire à ma bien-aimée, qu'inspiraient les idées de son père, j'avais distribué le tiers de mes villages et de mes campagnes à mes paysans. Cela aussi fut vain, cher monsieur, car, à l'heure du démembrement, ces gens ne prirent pas l'attitude qui, en toute justice, eût répondu à ma générosité. Je préférai donc abandonner tout. Mais il fallait vivre. Tant d'épreuves avaient atteint ma santé et diminué ma fortune. Je vins me réfugier, ici, avec ce qui me restait de vie et de ressources, et suivie, — elle désigna le dos du cocher — d'un seul fidèle. Deux familles de paysans m'écrivaient encore, une fois l'an, leurs hommages et leurs vœux. Mais, à mon dernier anniversaire, je n'ai rien reçu.

Elle caressa le schipperke amorphe, et recommença à s'éventer. Puis, au bout d'un moment :

— Ah! — dit-elle en changeant de ton. — Dieu merci, nous voici arrivés. Mais quelle chaleur nous aurons eue!

Martin descendit et tendit le poing à la comtesse, comme il l'avait vu faire au majordome. Et tout à coup, au moment où elle s'appuyait sur lui, soulevant dans ses jupes l'odeur du vieux landau, Martin crut se rappeler quelle était l'autre odeur oubliée que celle-ci lui avait évoquée... Voyons, voyons.. L'odeur d'une autre voiture de ce genre, oui... Une voiture de deuil, même, oui... une voiture des pompes funèbres... Alors, forcément, cela datait de l'enterrement d'un parent proche, d'un parent très proche... Mais qui?... Martin pensait si rarement à ces choses, fouillait si peu son passé d'enfant trop tôt orphelin... Allons, pourtant... Son père? Sa mère?... Ah! il ne se souvenait plus...

Alors, il dit en bégayant;

— Madame... madame... Comtesse...

— Eh bien, cher monsieur? — dit la comtesse.

— Pourrai-je... pourrai-je me permettre de temps en temps... de venir vous présenter mes hommages?

— Non, — dit-elle.

Et elle retira sa main. Elle parut se ressaisir, se rassembler.

— Non, — répéta-t-elle avec fermeté. — Certes, je me suis laissée aller à vous parler, et longuement. Et je ne le regrette point. Parce que je sais... c'est-à-dire, oui... je sais, je crois savoir. Mais vous devez en croire, monsieur, l'expérience que me confèrent mon âge et une longue familiarité avec la douleur : la solitude est le seul état convenable aux âmes qui ont trop souffert. Faire le bien dans la mesure où cela nous reste permis : je suis la première à l'accorder; mais rester solitaire, monsieur, éloigner toute occasion, toute possibilité...

XXII

Le préventorium, tout modeste qu'il fût, se dressait sur une éminence qui le livrait de toutes parts à l'air et au soleil.

La vieille dame désigna l'emplacement où elle comptait faire édifier, grâce à une partie des cinquante mille francs donnés par Martin, une seconde infirmerie, indépendante, deux salles pour les douches (garçons et filles) et une buanderie.

— A combien de difficultés, — dit-elle, — n'avons-nous pas à faire face! Que pourrions-nous, sans ces excellentes femmes qui suppléent par l'ingéniosité et la patience aux insuffisances matérielles? Tenez, ajouta-t-elle, en désignant une sœur qui bêchait un carré de terre, à vingt pas d'eux, — imaginez que la sœur Juliana, que vous voyez là jardinant, dirige la pharmacie, est seconde économe et fait aux petites filles l'instruction ménagère. Et elle trouve encore le temps de soigner le potager... Sœur Juliana! — s'écriait-elle. — Vous prenez trop de peine! Vous allez vous rendre malade!

La religieuse releva la tête et montra, congestionné et suant dans le blanc de la cornette, son visage. Au surplus, quand elle vit qui l'avait interpellée, et qu'un étranger était présent aussi, son sourire et sa rougeur s'accentuèrent.

— Il faut bien, madame la comtesse, — dit-elle, — il faut bien!

La vieille personne avança, soutenue par le majordome. Martin réglait son pas sur le leur.

— Je vous confierai, — dit-elle, — que je vais essayer de

nous adjoindre un ou deux professeurs laïcs, au moins pour les garçons. Vous m'en avez fourni les moyens, et cela sera d'une excellente influence sur les sœurs enseignantes. Je vais vous faire voir une classe.

Ils longèrent un mur où des fenêtres étaient ouvertes.

— C'est la classe de couture, — dit la comtesse, — on les fait chanter en chœur.

Ils atteignirent une croisée et regardèrent. Douze ou quinze têtes s'absorbaient sur des carrés de toile. Les petites filles ne pouvaient apercevoir les visiteurs, auxquels elles tournaient le dos, mais la religieuse, de sa place, les salua en se soulevant. La vieille dame lui fit signe de ne pas s'occuper d'eux.

Ils s'attardèrent. Les enfants chantaient :

Mets ta rob' blanche et ta ceintur'dorée,
Mets ta rob' blanche et ta ceintur' dorée.

Dressé sur la pointe de ses pieds, Martin cherchait à voir à l'intérieur de la classe. Quelque chose en lui, après les émotions de cet après-midi, s'agitait encore. Quelque chose d'irréductible, d'invaincu. Tel un malheureux, qui de la rue hausse le cou pour obtenir un reflet des lumières d'une maison, un rayon de leur fête interdite, il se tendait vers les chevelures châtaines et blondes, les nuques que la cadence des voix balançait. Mais la chanson s'acheva. Punie de sa désobéissance, la demoiselle en robe blanche et en ceinture dorée s'était noyée.

— A présent, — dit la sœur, — chantons *Volli, Vollette.* Mais il me semble que Léontine n'avance pas beaucoup son surjet.

La comtesse réfléchissait sur son idée :

— Vous conviendrez qu'un professeur venant du dehors serait parfait pour le français et l'histoire. Cela soulagerait d'autant notre sœur Françoise-Romaine, et puis ce sont là des matières si importantes!

... Alors, soudain, sans nul signe avant-coureur, tout changea. L'éclat du soleil augmenta, un coup de brise survint, qui sentait l'héliotrope, les cigales, et les petites filles chantèrent plus fort, l'air vibra.

Le cœur de Martin battit violemment. D'un bloc, il se tourna vers la vieille dame.

— Madame! — dit-il.

Puis il se tut. Elle attendait. Et, quand il voulut reparler, il se mit à balbutier de nouveau.

— Madame... si... si vous voulez... si vous voulez...

Il se tut encore. Il semblait vouloir attendre de pouvoir parler sans balbutier. La vieille personne le regardait, un peu inquiète.

Il toussa, reprit sa respiration, et prononça enfin :

— Moi!

— Comment? — dit la comtesse. — Que me dites-vous?

— Mais oui, madame... Vous parlez d'un professeur laïc, à faire venir ici pour le français et l'histoire... Alors, je vous offre... si vous y consentez... Madame, je vous en prie... Madame, je vous en prie... Moi...

— Mais, monsieur, — dit la comtesse avec lenteur, — est-ce que c'est sérieux?

Il ne répondit pas.

— Oh! pardon, — ajouta-t-elle. — Oui, je vois...

En effet, il pleurait.

Il fut obligé de s'appuyer au mur. Son chapeau tomba, et il crut qu'il allait tomber aussi. Il sentit le grenu du crépi contre son occiput. Ses oreilles bruirent, avec persistance. Et enfin, presque à sa joue, les petites filles recommencèrent de chanter.

Je m'suis cassé l'aile
Et tordu le cou.
Et tordu, volli, vollette,
Et tordu, volli, vollette,
Et tordu le cou.

Alors, son étourdissement se dissipa.

— J'ai professé, madame, autrefois, — reprit-il. — J'ai été maître-répétiteur dans les lycées de l'État. Je vous communiquerai mon dossier.

— Je comprends, monsieur Martin, — dit la vieille dame. — J'ai compris, Vous m'avez d'abord surprise... Pardonnez-moi... Si, si... — et plus gravement, elle répéta : — pardonnez-

moi. Mais je suis charmée, cher monsieur, charmée... Et je ne vois pas de raison qui puisse vous empêcher...

Il y eut un silence.

— Je vais, — dit-elle, — vous mener voir une classe de garçons.

— C'est vrai, — dit Martin, machinalement, — il y a des garçons?

— Oui, une dizaine. En tout, trente-deux enfants, je crois.

Le majordome s'était rapproché. Mais c'est le bras de Martin qu'elle prit. Ils se mirent en marche. Le chœur puéril les accompagna.

Cependant Martin avait encore quelque chose à dire.

— Et... — demanda-t-il, — en général, ce sont des enfants de quel âge?

— De tout âge. Néanmoins, nous n'en prenons guère au-dessous de quatre ans.

— Ah, ah? — dit-il. — Parfaitement...

Ils avançaient.

— Songez-donc! — dit la vieille personne en hochant la tête. — Sans cela, ce serait impossible.

Elle fit quelques pas encore.

Et, d'elle-même, elle ajouta :

— Et nous ne les gardons que jusqu'à douze ans.

PHILIPPE HÉRIAT

LE
SECOND MINISTÈRE DE VALERA
ET
LE NATIONALISME IRLANDAIS INTÉGRAL

I

L'ÉLECTION GÉNÉRALE DU 24 JANVIER 1933

L'élection générale du 16 février 1932 avait enlevé le pouvoir à M. Cosgrave qui gouvernait l'État Libre d'Irlande depuis dix ans, mais elle n'avait pas donné la majorité au parti de M. de Valera; car les Champions de la Destinée (Fianna Fáil) n'étaient que 72 dans une Dáil[1] de 153 membres, et faisaient l'appoint avec la fraction orthodoxe des députés travaillistes[2]. C'était la situation même qu'avait connue M. Cosgrave dont le Cumann na nGaedheal[3] devait sa majorité à une coalition avec les agriculteurs et les indépendants. Peut-être y avait-il plus d'affinités entre ces trois groupes qu'entre le Labour et les Fianna Fáil : en fait M. Cosgrave pouvait

1. Le Parlement irlandais se compose d'une Chambre des Députés (Dáil) et d'un Sénat.

2. Le parti de M. de Valera que la presse anglaise appelle généralement le parti républicain a pour nom officiel Fianna Fáil, c'est-à-dire *les Champions de la Destinée.*

3. « Union des Gaëls ». C'est le nom du parti modéré de M. Cosgrave.

compter sur tous les éléments modérés pour la défense d'un programme commun, tandis que les travaillistes essayaient d'imposer leurs vues aux Fianna. Or M. de Valera voulant prendre des mesures beaucoup plus radicales que M. Cosgrave, il lui fallait une majorité plus solide; sa théorie du fondement démocratique du pouvoir lui faisait aussi désirer, avant d'agir, une indiscutable majorité. C'est pourquoi, le 3 janvier, à la suite d'une nouvelle exigence des travaillistes, il fit dissoudre la Dáil par le Gouverneur Général. Le moment était d'autant mieux choisi que M. Cosgrave éprouvait lui aussi le besoin de consolider ses positions et préparait avec soin une coalition d'éléments modérés en vue de la prochaine consultation populaire. Ainsi M. de Valera, outre ses raisons de principe, avait une raison tactique pour faire appel au pays, avant que toutes les forces adverses bien groupées fussent prêtes à reprendre le pouvoir.

L'élection eut lieu dans une atmosphère exceptionnellement calme. M. de Valera et ses Fianna Fáil eurent la majorité; leur parti à lui seul compte un député de plus que tous les autres réunis[1]; il peut donc maintenant se passer du Labour; et comme le Labour ne peut plus se passer de lui, la majorité gouvernementale est en fait plus grande qu'elle ne le paraît. De plus le système de représentation proportionnelle en usage en Irlande est si rigoureux qu'un parti auquel il donne la majorité dans le Parlement peut affirmer sans crainte de contradiction que la majorité du pays est avec lui. La situation politique de M. de Valera est donc indubitablement très forte, d'autant plus que le parti du Centre de M. Frank MacDermot a montré dès la rentrée qu'il votera avec qui bon lui semblera; mais les Cosgravites sont convaincus que la pratique du pouvoir dans les circonstances actuelles usera rapidement la popularité des Fianna. M. Cosgrave pourrait d'ailleurs leur citer son propre exemple; ce sont moins dix années de gouvernement qui ont usé son parti que les derniers mois avant l'élection de février 1932;

1. Les Fianna Fáil ont eu 77 sièges (au lieu de 72 à l'élection de 1932), le Cumann na nGaedheal 48 (au lieu de 57), le Labour party 8 (au lieu de 7), les Indépendants 9 (au lieu de 13); enfin le nouveau « Centre » a eu 11 sièges (le parti agraire qu'il remplace en avait 4).

jusque-là sa situation était demeurée sensiblement la même. En Irlande comme ailleurs le temps présent est dur pour les ministres.

II

LES PARTIS IRLANDAIS

On reconnaît, sans doute possible, dans la politique de l'État Libre, la conception historique anglaise d'un Parlement à deux grands partis, l'un plus conservateur, l'autre plus avancé, chacun tour à tour parti de gouvernement et parti d'opposition. On sait combien le développement d'un troisième parti, le labour party, a faussé ce système parlementaire, en Grande-Bretagne même, par la multiplication des élections « triangulaires », où une fiction électorale fait déclarer élu un candidat qui réunit en moyenne le tiers des suffrages exprimés. L'État Libre, lui, est protégé contre cette absurdité par son excellent système de représentation proportionnelle, ainsi que par la division de l'électorat, naguère en unionistes et nationalistes, aujourd'hui en partisans et adversaires du Traité signé avec l'Angleterre en 1921[1]. Car le parti travailliste se rattache à ces derniers — il est d'ailleurs peu nombreux dans un pays de petits propriétaires paysans; les indépendants modérés, anciens unionistes et *home rulers* et les agriculteurs sont actuellement avec les partisans du Traité, moins peut-être à cause de l'importance qu'ils lui donnent qu'en raison de l'indifférence qu'il leur inspire alors qu'ils ont tant de soucis personnels d'un ordre plus pratique.

La sécession du nord-est de l'Ulster aurait même pu avoir pour conséquence de faire de l'État Libre le domaine homogène du nationalisme intégral sans la tragique scission qui suivit le traité du 6 décembre 1921. Griffith et Collins, puis M. Cosgrave, gouvernèrent en se basant sur le statut de Dominion, tandis que les irréductibles — qu'on appelait républicains — formèrent non une opposition parlementaire mais une sorte d'opposition armée qui, pendant des années, allait tenir

1. C'est ce traité qui a mis fin à la guerre commencée en 1916 en créant un État libre d'Irlande, dominion britannique, et en réservant dans le Nord-Est de l'Ulster un groupe de six comtés qui restent attachés à la Grande-Bretagne.

la campagne. Les cours martiales, les emprisonnements, les exécutions creusèrent entre les nouveaux partis un fossé où coula le sang des guerres civiles.

Ces combats sont terminés et les passions s'éteindront — lentement. Mais la guerre civile a laissé dans la politique un élément psychologique difficile à saisir pour les étrangers. Je n'oublierai jamais les séances de la Dáil auxquelles j'assistais à la fin d'avril de l'année dernière, quand on discutait l'abolition du serment de fidélité au roi; le Président ayant annoncé après le premier scrutin le nombre des votes pour l'abolition : « 77 », une voix s'éleva d'entre les Fianna Fáil qui disait : *Seventy-seven again!* (Encore 77!). Un silence lourd suivit comme après un glas. Au second scrutin, même nombre de voix, même exclamation, même silence. Ni triomphe des vainqueurs, ni protestation des vaincus; et les têtes restaient baissées. Car tous se souvenaient des 77 républicains exécutés ou morts dans les prisons de l'État Libre. La mentalité et les rapports politiques de partis entre lesquels errent ces spectres ne peuvent pas être ceux que nous voyons à Westminster, au Palais-Bourbon ou au Capitole. Il n'appartient aux étrangers ni d'approuver, ni de blâmer des méthodes, moins encore de prendre parti en de telles tragédies; et ceux qui les ont suivies jour par jour, et qui ont des amis des deux côtés de la barricade, ceux-là peuvent dire combien les paroles de l'Écriture sont vraies qu'il n'appartient pas aux hommes de juger leurs frères. Mais ils ont le devoir d'essayer de les comprendre.

Devenu parlementaire et ayant tiré de sa substance un gouvernement et une opposition, le vieux Sinn Féin[1] a disparu, sauf une petite arrière-garde, fidèle au nom du parti et à la plus intransigeante doctrine, mais à peu près impuissante.

Le parti modéré du gouvernement, qu'on appelle le plus souvent du nom du successeur de Griffith et de Collins le parti Cosgrave, dut créer une organisation — le Cumann na nGaedheal, l'Union des Gaels — pour la propagande permanente et l'organisation des campagnes électorales. Là se rencontrent ceux qui pensent que les hommes d'esprit pratique doivent utiliser tous les éléments utilisables. Et voici

1. Sinn Féin (*Nous-mêmes*), nom du parti du nationalisme intégral fondé en 1905 par Arthur Griffith.

résumée leur doctrine : l'Irlande — ou plutôt l'État Libre qui n'est pas toute l'Irlande — jouit en fait, comme les Dominions, d'une indépendance aussi complète que n'importe quel État souverain; sans doute elle est dans l'Empire britannique; mais ses libertés politiques n'en sont pas diminuees et elle y trouve bien des avantages économiques et diplomatiques. L'œuvre du traité signé par Griffith et Collins est donc bonne, et il n'y a qu'à la continuer. Ce n'est pas « l'Irlande sans les Anglais » rêvée par Griffith au début de sa carrière; mais Griffith lui-même n'avait-il pas arrondi cette formule au contact des réalites du pouvoir? Cette conception de dominion a permis de constituer un bloc modéré allant des unionistes aux Sinn Féiners d'hier, et pouvant englober les petits partis modérés : indépendants et agriculteurs. Le temps aidant, ne permettra-t-elle pas au pays de Belfast de joindre sa destinée à celle du reste de cette Irlande dont l'Ulster est partie intégrante?

Mais ceux qui restèrent fidèles à la formule de l'indépendance totale, « sans les Anglais » — leur extrême gauche en fait « l'Irlande contre les Anglais », — ceux-là n'acceptent pas le Traité, ou le considèrent, suivant une expression de Griffith, comme une première pierre dans un gué. Ils veulent donc aller plus loin, tirer du Traité tous les avantages qu'il comporte, et le faire progressivement réviser suivant la volonté du peuple transformée en actes par ses élus. Pour cela, il est indispensable que le gouvernement soit indiscutablement chargé de cette mission par la majorité des Irlandais — d'où la dernière élection. Pourtant « l'Irlande sans les Anglais », cela ne signifie pas : « L'Irlande contre les Anglais »; M. de Valera a dit plus d'une fois que des relations cordiales entre les deux pays sont naturelles et nécessaires — mais que la condition de telles relations est que l'Irlande et l'Angleterre traitent sur un pied de complète égalité. Plus de serment de fidélité au Roi anglais pouvant écarter certaines consciences de la vie politique; suppression des fonctions décoratives et dispendieuses de Gouverneur Général; remaniement de la Constitution qui, dans son état actuel, donne au Sénat le pouvoir de mettre en échec la volonté du peuple exprimée par la Dáil. Le programme financier et économique

comporte d'abord l'abolition de la « dette de guerre » que l'Irlande paie à l'Angleterre pour les annuités agraires et les pensions et réparations de la guerre d'indépendance; il comporte ensuite des dispositions économiques et sociales qui tiennent à la fois du nationalisme économique et du socialisme chrétien et dont l'ultime but est de faire de l'Irlande un état capable de se suffire à lui-même.

Cette partie du programme jette un pont entre le nationalisme et le travaillisme; d'ailleurs on pourrait soutenir sans grand paradoxe que le Labour party irlandais, émanation du Labour party britannique pratique et réformiste, est beaucoup moins socialiste que le nationalisme imprégné de socialisme chrétien. Quant au communisme dont la presse jaune anglaise a fait grand bruit, prétendant que le nationalisme irlandais était dans la main des Soviets une arme pour frapper l'Angleterre, le communisme n'a pas même autant de force que n'en eut avant la guerre le parti révolutionnaire organisé par Larkin à Dublin. Chaque milieu fait ses maladies sociales comme chaque individu fait ses maladies corporelles et l'Irlande ne semble pas un bon terrain de culture pour le marxisme et le bolchevisme.

III

LES CHEFS ET LEURS TROUPES

Le public étranger, qui n'a pas le loisir d'étudier dans le dernier détail la politique de chaque pays, quand il s'agit de l'Irlande, tend à désigner les partis par les noms de leurs chefs — et cela ne donne pas après tout une impression trop inexacte. Non que M. Cosgrave et M. de Valera aient fait de leur parti un simple reflet de leur personnalité. Tout au contraire, leur puissance vient de ce qu'ils sont les personnifications les plus parfaites, non seulement d'un parti, mais de deux types spécifiquement irlandais de pensée politique — l'un plus bourgeois, l'autre plus populaire.

En premier lieu, il convient de leur rendre un même hommage. Ces deux hommes, l'un commerçant et l'autre professeur, que rien n'avait préparé à gouverner un pays, à

s'asseoir aux conférences de l'Empire britannique, à présider la Société des Nations, ces hommes n'ont jamais été inférieurs à aucun de ces rôles et ils y ont plus d'une fois excellé. C'est qu'ils ont tous les deux l'inébranlable volonté de représenter dignement l'Irlande, c'est qu'ils ont puisé dans leur foi patriotique et religieuse une puissance de travail qui va jusqu'à l'extrême limite de leurs forces physiques. Il en est de même de plusieurs de leurs collaborateurs — par exemple de leurs vice-présidents : Kevin O'Higgins, le collaborateur de M. Cosgrave, assassiné en 1927, et M. Sean T. O'Keily, le collaborateur de M. de Valera. On pourrait en citer bien d'autres, également austères et appliqués.

Quelque chose de l'esprit mystique qui inspira la discipline et l'abnégation des combattants dans l'enfer de la semaine de Pâques 1916 a survécu. Il est difficile de n'être pas frappé de la simplicité de vie et de goûts de la plupart de ces hommes. Les républicains ont caricaturé M. Cosgrave revêtant à Londres le costume de cour; et il y a quelques semaines un journal anglais attribua la défaite du Cumann na nGaedheal à l'inimitié du peuple pour des hommes « qui portent chez eux des chapeaux de soie »; « il est certain qu'ils feraient mieux de les laisser dans l'antichambre », répond ironiquement la satirique *Dublin Opinion*. Ces hommes ont peut-être la passion du pouvoir, mais elle les libère de beaucoup d'autres et le César shakespearien les aurait redoutés.

Pourtant des légendes faciles à exploiter sont nées de la formation si particulière du personnel politique de l'Irlande avec pour éléments les jeunes hommes qui prirent part aux luttes des vingt dernières années. « Recherchés » (wanted) par la police ou l'armée d'occupation, en état permanent de fuite pendant des années, ils n'avaient aucune possibilité de travail régulier; les adolescents, au sortir de l'école, suivaient les mêmes voies. Toute une génération ne rêva que d'être « rebelle ». A la paix, les chefs devinrent législateurs et hommes d'État — et il arrive ceci par la force des choses qu'un échec électoral est pour un vaincu un désastre économique; car plusieurs n'ont pas d'autre moyen d'existence; et, ayant sacrifié leur carrière pour servir leur pays, ce leur semble une iniquité que le pays se prive de leurs services —

et cesse de les rémunérer. D'aucuns ont entièrement recommencé leur vie en pleine maturité : on devine l'énergie qu'ils ont dû dépenser.

Quant à la masse des « rebelles », ce fut une des grosses difficultés de l'organisation de la paix de la résorber. L'armée régulière et la gendarmerie nouvellement créées purent en adopter un certain nombre; mais beaucoup restèrent sans emploi. Et qui dira la part des causes économiques dans la persistance de l'Irish Republican Army[1]?

L'étude du « personnel politique » irlandais, surtout dans le rang, est pour ces raisons, une des plus curieuses qui soient, mais aussi des plus délicates. Et son maniement est plus délicat encore. Il en est partout ainsi, au lendemain des révolutions ou des guerres : les chefs sont souvent singulièrement embarrassés de vétérans qui ont plus de titres à la reconnaissance du pays qu'aux emplois par lesquels se matérialise cette reconnaissance.

Ainsi s'est perpétuée la grave (et à bien des égards douloureuse) question de l'Irish Republican Army. Quand le gouvernement Cosgrave entreprit de mettre fin par la force aux exercices militaires clandestins et aux sociétés secrètes, on l'accusa de persécuter ses adversaires politiques; et il fut probablement blâmé même par des gens qui étaient par leurs opinions plus proches de lui que les prisonniers. Arrivé au pouvoir, M. de Valera libéra tous les détenus politiques; il en résulta quelques inoffensives parades de milices de partis et, dans les âmes de quelques anciens unionistes, une terreur qui fit sourire. L'armée républicaine aurait probablement disparu peu à peu si la crise économique n'enlevait à bien des jeunes gens toute chance de travail en Irlande et toute possibilité d'émigrer.

En outre, le Cumann na nGaedheal, devenu parti d'opposition, éprouva le besoin d'avoir aussi ses gardes du corps. On créa l'Army Comrades Association, que la presse anglaise appelle l'Armée Blanche, pour lutter, disait-on, contre le communisme et pour veiller à ce qu'il ne se produisît aucune agitation dans le pays ni aucun trouble dans les réunions électorales. Et un humoriste irlandais qu'un interlocuteur

1. Organisation militaire de l'ancien *Sinn-Féin*.

menaçait d'appeler l'A. C. A. pour rétablir l'ordre s'écriait : « Alors, je m'en vais, car le désordre va commencer. »

De fait on pouvait redouter quelque bruit aux élections de février dans un pays qui a deux armées politiques, mais la police n'eut même pas besoin d'appeler à son aide l'armée régulière. M. de Valera prévint partisans et adversaires qu'aucun désordre ne serait toléré. Le général O'Duffy, chef de la Garda Siochana qui est la gendarmerie, publia une proclamation écrite d'une telle encre que tout le monde se tint tranquille. Il n'en est pas moins vrai que les hommes d'État irlandais ont à résoudre des problèmes ignorés des pays qui ont depuis longtemps fait des obsèques nationales au dernier survivant de leur dernière révolution.

IV

ÉLÉMENTS PERMANENTS DE L'ESPRIT NATIONAL IRLANDAIS

Pour la première fois en décembre 1921, la destinée de l'Irlande a été mise officiellement dans les mains des Irlandais. Le premier gouvernement du Dominion, de l'État Libre, a travaillé dix ans à des réalisations pratiques. Un second gouvernement, depuis un an, veut réaliser le nationalisme intégral et vient de recevoir du peuple irlandais un nouveau mandat qui lui donne le pouvoir de prendre les initiatives nécessaires dans une période extraordinairement difficile pour l'univers entier. Mais, à travers tous les changements, les éléments de l'esprit national irlandais sont restés les mêmes.

Ce qui demeure, c'est ce qui importe le plus et ce à quoi on pense le moins : le fait historique de l'existence d'une nation irlandaise — l'une des plus anciennes d'Europe. Il est bien probable que la plupart des luttes entre l'Irlande et l'Angleterre, depuis les incursions anglo-normandes du XIIe siècle jusqu'aux déclarations parfois d'un ton inattendu, de M. J.-H. Thomas dans le XXe, il est bien probable que la plupart de ces luttes auraient été épargnées si les « dramatis personae » n'avaient jamais oublié ce fait de base que l'Irlande était et qu'elle est encore une nation. A tout le moins, la lutte n'aurait probablement pas eu le caractère inexpiable qu'elle

prit à certaines heures; et l'on n'aurait pas cru nécessaire de méconnaître des faits géographiques et économiques qu'on paraît oser à peine énoncer encore aujourd'hui.

Au début du xxe siècle, un journaliste irlandais qui a bien de l'esprit comme il arrive souvent à nos confrères d'Irlande, M. Moran, publiait un petit livre : *The Philosophy of Irish Ireland*, pour inviter ses compatriotes à regarder les réalités en face; à enterrer le cliché romantique d'Erin, la Niobé des nations, pour substituer à ce personnage éploré une robuste *colleen*, rieuse et bien vivante, capable de baratter du beurre de bonne qualité ou de tisser des tweeds valant ceux d'Écosse, pendant que son frère resterait à labourer son champ au lieu d'émigrer en Amérique. C'était le temps où Sir Horace Plunkett enseignait aux Irlandais la technique et l'organisation commerciale de l'agriculture. C'était le temps aussi où le docteur Douglas Hyde fondait le Connradh na Gaedhilge, la Ligue Gaélique, pour rendre au peuple d'Irlande sa langue nationale.

L'aube du xxe siècle : voilà l'époque où la nation irlandaise a vraiment repris conscience d'elle-même. Car les Irlandais les premiers avaient cru à leur légende romantique. Ils avaient cru avec O'Connell que leur destin serait rempli s'ils triomphaient dans une lutte religieuse et agraire contre la Grande-Bretagne, comme ils crurent plus tard, avec Parnell, à la toute-puissance de l'agitation parlementaire. On a peine à comprendre aujourd'hui l'indifférence du « Libérateur » pour sa langue maternelle, sous prétexte que c'est l'anglais que les politiciens parlent à Westminster et les émigrants aux États-Unis. L'ironie du sort a voulu que le Home Rule de Parnell et de Redmond n'ait été réalisé qu'à Belfast, par ceux qui l'avaient toujours combattu. Si l'on veut pénétrer dans l'esprit national irlandais, l'esprit de 1916 et d'aujourd'hui, il faut se dire que les luttes religieuses, agraires et parlementaires n'ont été en réalité que des épisodes d'une lutte autrement durable et profonde — la lutte éternelle d'une nation pour reprendre sa place parmi les états du monde. Autrement on ne s'expliquerait pas que la révolution suprême ait éclaté en 1916, plus de trois quarts de siècle après l'émancipation catholique, treize ans après le règlement agraire, au lende-

main du jour où le Home Rule arrivait au bout de son petit chemin parlementaire.

L'Irlande a un territoire national, et le mieux délimité qui soit, puisqu'il s'étend à une île; et l'amputation du Nord-Est en 1920 pour maintenir « l'Irlande du Nord » dans le Royaume-Uni a été ressentie comme le partage de la Pologne, comme l'enlèvement de l'Alsace-Lorraine à la France. Les dénombrements politiques ou religieux sont bien superflus pour les Irlandais : c'est dans leur être national qu'ils sentent que l'Ulster est tout entier terre d'Irlande, partie inséparable du domaine héréditaire de la nation irlandaise.

Et de même la volonté d'indépendance de cette nation n'est pas le résultat d'un raisonnement historique ou politique. On a dit naguère que l'Irlande aimerait mieux se mal gouverner elle-même qu'être bien gouvernée par des étrangers. En fait elle n'a presque jamais été bien gouvernée; mais elle s'est beaucoup moins révoltée contre la qualité du gouvernement que contre le fait d'avoir été gouvernée, elle, la vieille nation, comme une colonie; et aujourd'hui encore l'expression de Dominion ne la satisfait pas.

C'est aussi qu'elle se souvient d'avoir été l'un des pays les plus cultivés de l'Europe et du monde. Dans l'antiquité, elle avait échappé au joug des Romains; mais sa civilisation et sa culture celtiques furent profondément marquées au Moyen Age par l'influence de l'Église de Rome qui avait réussi à détruire l'Église Celtique. Néanmoins, l'Irlande put conserver mieux que les autres pays une originalité intellectuelle en marge des influences latines. Mais sa culture et sa religion se pénétrèrent mutuellement. A la Réforme, plus politique que religieuse en Angleterre, la vieille religion lui parut un des éléments de sa nationalité; ainsi la lutte religieuse devint un des aspects de la lutte nationale à tel point qu'on en vint presque à les confondre. Et dans la politique actuelle, la religion est une affaire d'État et même un élément des relations diplomatiques, — comme si le Saorstát[1] souhaitait d'être le défenseur moderne de la foi et du pontife romain.

La quasi-disparition de la langue nationale est sans doute une des pertes les plus cruelles de la nation irlandaise — perte

1. Le nom officiel de l'État Libre est Saorstát Ecreann.

liée à celle de l'indépendance politique et de la prospérité économique. S'il eût été la langue de la religion, l'irlandais se serait conservé comme le gallois. Mais il devint de plus en plus le parler méprisé des hors-la-loi et des miséreux. Même ceux-là furent détruits ou dispersés dans l'univers par les famines du XIXe siècle. Et l'on peut craindre que le mouvement de renaissance du début du XXe siècle, le premier assez bien organisé pour être efficace, ne soit venu bien tard : « Si la propagande du Connradh na Gaedhilge avait été faite vers 1870, me disait notre grand celtisant M. Joseph Loth, l'irlandais pouvait être sauvé. Et maintenant qui pourrait affirmer qu'il le sera? » Du moins le Gouvernement en rend l'étude obligatoire. Et c'est une expérience des plus intéressantes que cet essai pour rendre à un peuple un élément essentiel de sa nationalité : la langue des ancêtres, aussi différente de celle qu'il parle aujourd'hui que le grec au somptueux appareil.

Mais la tragédie de l'Irlande est due à sa situation géographique. Si son territoire est bien délimité par la mer, son île est dans un archipel où elle ne peut pas être la principale puissance. Elle est dans un archipel où l'évolution les a faites — elle et la grande île voisine — économiquement complémentaires l'une de l'autre. D'où une interdépendance inévitable; et si interdépendance peut signifier aujourd'hui relations entre égaux, cela signifiait autrefois vassalité, voire servitude, du moins fort. Et ces deux pays, qui avaient tout intérêt à coopérer, sont devenus d'irréconciliables ennemis.

On découvre ici une autre source des conflits actuels, et l'on voit pourquoi des deux partis irlandais aujourd'hui en présence, l'un estime pouvoir établir les relations des deux pays sur une base normale en transformant peu à peu les liens qui blessaient en rapports profitables — et alors l'Irlande trouve sa place dans l'Empire Britannique; tandis que l'autre parti veut rompre d'un coup tous les liens du passé, quitte à préparer ensuite des ententes nouvelles. Or, à l'analyse, ces deux conceptions politiques diffèrent surtout par la méthode; au fond est la même foi dans l'individualité nationale irlandaise. Et ce peut être précisément cette foi qui empêche certains de redouter de prendre place dans l'Empire Britannique. Mais ce sont les éléments nationaux permanents de

l'Irlande et c'est leur passage de l'inconscient dans un conscient de plus en plus clair qui expliquent le mieux les divergences entre les partis actuels et jusqu'aux contradictions et aux hésitations des uns et des autres.

V

VALEURS NATIONALES ACTUELLES

Le néo-nationalisme irlandais qui commença à s'organiser vers 1905 dans la forme Sinn Féin, diffère profondément du mouvement politico-religieux d'O'Connell et de la lutte pour l'autonomie locale du Home Rule. Descendant de la Jeune Irlande de Davis et du Fenianisme, il entend utiliser tous les éléments constitutifs de la nationalité irlandaise. Cumann na nGaedheal ou Fianna Fáil se différencient surtout par leurs méthodes, et leur scission s'est faite au contact des réalités extérieures. Et la première de ces réalités, c'est que l'Irlande est dominion britannique, en vertu d'un traité signé par des héros mêmes de la lutte pour l'indépendance. C'est pourquoi Griffith arrivé aux affaires fit une diplomatie et une politique, que l'aile gauche du Sinn Féin jugea opportuniste et refusa d'approuver. M. Cosgrave continua cette politique qui plaça l'Irlande dans une position impériale et internationale que O'Connell, Parnell et Redmond auraient à peine osé rêver. C'est en somme sous le régime du traité de 1921 que M. de Valera fut appelé à présider le Conseil de la Société des Nations dans des circonstances historiques.

Mais le mal fait, comme le mal subi, par les pères retombe pendant une longue suite de générations sur la tête des enfants. Des survivances des siècles d'opposition n'ont pas encore disparu, qui troublent toute la vie politique irlandaise. C'est en premier lieu la sécession de six des comtés ulstériens nord-est, « Irlande du Nord » qui envoie des représentants à Westminster, tout en ayant à Belfast un Parlement local. Il n'est pas un Irlandais qui ne considère une telle situation comme provisoire — mais qui peut dire la durée d'une situation provisoire? Et les jeunes qui sont les plus impatients, quoiqu'ils aient le plus de chances de voir un long avenir, ne pardonnent

pas au traité d'avoir consacre ce déchirement, cette « partition » qui, pour créer une unité administrative géographiquement absurde et non viable économiquement, a séparé de l'Irlande non seulement une partie de sa terre, mais une partie de son peuple. Le 12 février dernier, parlant par T. S. F. à un auditoire américain, M. de Valera disait : « La « partition » imposée par la force, maintenue par des subventions, est le pire de tous les crimes des hommes d'État britanniques contre le peuple irlandais. » Beaucoup estiment que cette sécession prendra fin par la volonté de Belfast même, lorsque la sagesse des gouvernants de Dublin lui aura montré la vanité de ses méfiances politiques, religieuses — et peut-être surtout économiques. Mais il est symptomatique que les députés nationalistes de l'Irlande du nord, invités à assister le 8 février à la séance de rentrée de la Dáil, décidèrent de n'y point venir, pas plus les républicains que le vétéran du redmondisme, M. Joseph Devlin. Les temps évidemment ne sont pas encore révolus.

Les points du Traité en grave litige concernent le serment de fidélité et le poste de Gouverneur Général. Le serment de fidélité au roi d'Angleterre exigé des parlementaires irlandais semble sur le Continent une question de pure forme, surtout depuis que la Conférence Impériale de 1926 a fait du roi le souverain de chaque Dominion en particulier, de sorte que dans aucun d'eux il ne règne en tant que roi d'Angleterre; et donc, il y est assisté des ministres du Dominion, ce qui fait que le cabinet de Westminster n'a aucune possibilité de s'immiscer dans les affaires d'un Dominion. Les Anglais, voyant dans le Roi le symbole de l'unité impériale, la suppression du serment leur semble une manière de se placer en dehors de l'Empire. Les républicains irlandais croient que le serment leur a été imposé afin de perpétuer au moins symboliquement la vieille servitude des siècles passés; mais qu'on y prenne garde : il n'y a là aucune manifestation républicaine, dans le sens où nous l'entendrions ici; un républicain en Irlande est simplement un homme qui veut que la volonté du peuple soit la loi suprême de l'État — mais qui peut fort bien vouloir aussi que cet État ait un souverain pour chef.

La suppression du poste de Gouverneur Général relève du

même esprit; il est désagréable à beaucoup d'Irlandais de payer fort cher un haut fonctionnaire pour représenter le Roi. En outre les Irlandais sont démocrates à un point que les gens du Continent peuvent difficilement imaginer. Les exils et le temps ont fait disparaître la plupart des familles des vieux chefs celtiques et le peuple irlandais ne reconnaît pas son aristocratie dans la noblesse anglo-irlandaise. Quand, le 26 novembre dernier, le gouverneur, M. James MacNeill fut remplacé par M. Donal Buckley, boutiquier de Maynooth, des étrangers crurent à une ironie de mauvais goût; c'était mal connaître l'esprit irlandais : pourquoi un brave homme qui a fait son devoir dans la lutte pour la liberté, qui a même été député à la Dáil, ne serait-il pas gouverneur général tout comme un autre? D'ailleurs il « gouverne » économiquement et, si l'on peut dire, de chez lui. Étant veuf, il ne recevra point et le palais, Vice Regal Lodge, aura une nouvelle destination plus utile et moins coûteuse; M. Buckley n'a-t-il pas prouvé en janvier, qu'on peut fort bien signer un décret de dissolution ailleurs que sous les lambris dorés de la demeure des vice-rois?

Mais la question la plus grave posée par M. de Valera depuis son arrivée au pouvoir a été celle des annuités. Il s'agit de quelque 5 millions de livres sterling versés chaque année par l'État Libre à l'Échiquier britannique. Et voici l'origine de la dette : lorsque la loi agraire de 1903 rendit obligatoire la vente des terres aux fermiers qui les occupaient, ceux-ci n'ayant pas d'argent comptant pour les payer, le gouvernement anglais lança un emprunt dont le produit servit à dédommager les propriétaires et dont le service fut assuré par les annuités des ex-fermiers. Le Home Rule de 1920, qui fut appliqué à l'Irlande du Nord, laissait l'emprunt à la charge de l'Angleterre, si bien que l'Irlande du Nord, sous le régime de cette loi, en est exonérée. Pour l'État Libre, l'affaire ne fut pas réglée par le traité de 1921 mais par deux arrangements, l'un provisoire en 1923, l'autre définitif en 1926. Mais le gouvernement de M. Cosgrave ne les fit pas ratifier par la Dáil et le Sénat, les tenant même pour secrets, tout en mettant chaque année au budget 4 millions pour les annuités agraires et un million environ pour des pensions à des magis-

trats, policiers et fonctionnaires de l'ancien régime, ainsi que pour quelques autres dettes. Le gouvernement de Londres et celui de M. Cosgrave ont toujours estimé ces arrangements indiscutablement valables, sans qu'il fût besoin d'aucune ratification parlementaire. Mais les Fianna Fáil considèrent qu'ils ne sauraient lier l'État en droit, ni l'obliger en équité. On sait comment le gouvernement anglais répliqua à la cessation des paiements en frappant le bétail irlandais de droits de douane qui devaient être perçus jusqu'à concurrence des sommes annuellement dues, comment le gouvernement irlandais répliqua en mettant des droits sur les marchandises anglaises, si bien qu'une guerre douanière sévit entre les deux pays et que les éleveurs irlandais ne savent que faire de leur bétail et que les fabricants anglais voient diminuer leurs ventes en Irlande. En gage de bonne foi M. de Valera a fait jusqu'ici mettre en réserve le montant des échéances et suggéré un arbitrage que Londres n'accepte pas parce que l'Irlande entend que l'arbitre soit étranger à l'Empire. Et la guerre économique continue, tandis que le gouvernement de Dublin annonce son intention de distribuer maintenant l'argent des annuités aux municipalités besogneuses.

Ici la lutte avec l'Angleterre rejoint la politique constructive du nationalisme économique léguée au Sinn Féin par Griffith qui l'avait trouvée dans List. Ce nationalisme économique a l'agrément du Cumann na nGaedheal aussi bien que des Fianna Fáil, des socialistes aussi bien que des agriculteurs. Au reste là-dessus l'Irlande est de son temps et nous savons comment s'est répandue dans le monde d'après-guerre la théorie que l'État doit diriger l'économie nationale de telle sorte que le pays se suffise à lui-même. L'Irlande qui se souvient de quelques belles industries où elle excella quand elle n'était pas réduite à l'état de ranch colonial, l'Irlande nationaliste rêve de devenir industrielle comme l'Angleterre nationale voudrait être agricole. La guerre douanière est venue à point nommé quand, pour ne citer qu'un exemple, l'État Libre tentait, comme l'Angleterre d'ailleurs, de créer à coup de subventions, une industrie du sucre de betterave. Toute nouvelle usine est solennellement inaugurée et l'on ne saurait omettre de mentionner hier la domestication des chutes du

Shannon pour l'électrification des villes et des campagnes, aujourd'hui les études en vue de la création de ports transatlantiques maritimes et aériens. Par ces moyens, le gouvernement espère arriver à faire de l'Irlande une entité économique qui se suffise à elle-même.

L'œuvre sociale projetée par les Fianna Fáil est naturellement en étroite connexion avec l'œuvre économique. On y reconnaît une triple origine : le travaillisme anglais issu des trade-unions et des coopératives, l'étatisme de Griffith, le socialisme chrétien. Pendant la campagne électorale de janvier, les Fianna promettaient à leurs électeurs que l'État mettrait fin au chômage et à l'émigration — d'ailleurs arrêtée par la crise américaine, qu'il leur ferait des pensions dans leur vieil âge et qu'il leur construirait des habitations à bon marché. Le gouvernement a entrepris ce qu'on appelle ici la lutte contre le taudis et qui connaît les faubourgs irlandais sait ce qu'il y a à faire de ce côté-là. Ces préoccupations sont à peu près celles de tous les pays contemporains. Mais ce qui donne à l'action sociale de l'État irlandais un aspect particulier, c'est son caractère patriotique et religieux. Tout Irlandais doit pouvoir vivre confortablement sur la terre de sa naissance : c'est le point de vue nationaliste. L'État a le devoir de faire qu'il en puisse être ainsi : c'est l'étatisme socialiste. Car il est immoral que la fortune soit toute aux mains de quelques-uns et que la pauvreté accable les autres : c'est la pensée chrétienne. Il est d'ailleurs normal que le socialisme et le christianisme, venus de la même source ethnique, se rejoignent dans une action commune.

La reconstruction intellectuelle nationale est une partie éminente du néo-nationalisme irlandais. L'enseignement obligatoire de la vieille langue gaélique doit vaincre des difficultés de toutes sortes — difficultés techniques car la langue parlée dans le Gaeltacht[1], son suprême conservatoire, est souvent bien corrompue, difficultés pratiques car on manque de maîtres dont le gaélique soit la langue maternelle, et la tendance naturelle au moindre effort travaille pour l'anglais. Pourtant on a obtenu des résultats satisfaisants — et il faut mentionner les éditions d'ouvrages populaires gaéliques faites

1. Régions de l'Ouest irlandais, où le gaélique est encore la langue parlée.

aux frais de l'État parmi lesquels une admirable autobiographie d'un pêcheur des îles Blaskett : *An t-Oileanach* (L'Ilien). Mais verrons-nous jamais des humanités celtiques basées sur les littératures goïdéliques et brittoniques[1] et qui pourraient faire de l'Irlande et du Pays de Galles des centres d'intellectualité occidentale où nous autres descendants des peuples atlantiques pourrions retrouver des forces spirituelles nouvelles dans la culture de nos ancêtres?

VI

QUESTIONS PRÉSENTES

Au lendemain de la prise du pouvoir par M. de Valera, on a souvent entendu demander en Grande-Bretagne, dans l'Empire et à l'étranger, quelle direction allait suivre la politique irlandaise, et tout d'abord si l'État Libre resterait dans l'Empire ou proclamerait la République. Encore une fois la forme républicaine de gouvernement n'exerce aucune fascination sur la presque unanimité des Irlandais, à commencer par les Fianna Fáil. Quant aux relations politiques avec l'Empire, il ne faut pas mettre au même rang des questions plutôt théoriques comme l'abolition du serment de fidélité ou de la sinécure de Gouverneur général et une affaire politique et économique aussi importante que la sortie de la Communauté de Nations librement associées dans l'Empire Britannique, pour employer une expression fameuse du général Smuts. Au reste, ce qui vient en première ligne ce sont les deux contestations, d'ailleurs étroitement liées, des « annuités » que le Saorstát est résolu à ne plus payer, et de la guerre de tarifs. L'interdépendance géographique et économique de deux pays agit à la longue en faveur de l'apaisement. Et M. de Valera aujourd'hui, pas plus que M. Cosgrave hier, ne donne l'impression de vouloir faire de la politique à grand spectacle; réfléchi et calme, il ne considère que ce qui lui

1. Les littératures goïdéliques sont celles d'Irlande, des Highlands d'Écosse et de Man; les littératures brittoniques, celles du Pays de Galles, de la Cornouailles anglaise et de Bretagne.

paraît l'intérêt de l'Irlande — et la pratique du pouvoir lui a révélé la complexité de ce qu'il faut entendre par là.

Et cet état d'esprit du chef est sans doute aussi une garantie de paix intérieure, de cette paix qu'il importe tant d'assurer entre ses peu rassurants gardiens d'extrême gauche et d'extrême droite. Pourtant la tranquillité de la campagne électorale donne à penser que l'ère des violences est close.

La grande inconnue, en Irlande comme dans le monde entier, reste l'avenir économique du pays. En dehors de toutes les théories, cet avenir dépend certainement en Irlande comme partout, non seulement de la paix intérieure, mais des relations avec les autres nations; elle dépend d'une étude faite avec sang-froid des réalités et des possibilités de la terre et des hommes; elle dépend enfin et surtout de l'initiative privée. Il sera d'un intérêt passionnant de voir comment les éléments nationaux de l'Irlande seront mis en valeur, maintenant qu'aucun obstacle ne paraît devoir arrêter le pays dans la réalisation de l'idéal pour lequel il a tant lutté.

Y. M. GOBLET

LA
CONCEPTION MODERNE DU MUSÉE
ET LES
REMANIEMENTS DU LOUVRE

Jamais l'étude des œuvres d'art, de leur histoire, n'a été plus en faveur qu'aujourd'hui, elle a pris dans la vie contemporaine une place considérable. Le public accourt aux expositions; l'École du Louvre et l'Institut d'Art de la Sorbonne reçoivent des auditeurs de plus en plus nombreux; des conférences sur l'art se font un peu partout, auxquelles se presse un public apparemment avide de s'instruire. On ne s'étonnera pas que la question du rôle des Musées, de leur organisition, soit « à l'ordre du jour ». Question récente. La France est un des premiers pays à avoir possédé un musée public de peinture et de sculpture et ce musée n'a pas cent cinquante ans. Au milieu du XVIIIe siècle, il était possible d'admirer deux fois par semaine au Luxembourg, quelques-uns des tableaux du Roi, mais il ne s'agissait en somme que d'un choix fait dans une collection privée sans intention éducative. En 1776, le Surintendant des Bâtiments proposa d'installer au Louvre, — déchu depuis Louis XIV du rang de résidence royale et occupé de façon passablement hétéroclite par toutes sortes de gens qui en prenaient fort à leur aise, — un « Muséum des Arts » : des plans furent préparés, des travaux commencés, un inventaire dressé. Néanmoins, la Révolution arriva sans que rien, en somme, ait été fait;

ce fut la Convention qui réalisa, en 1793, les projets de l'Ancien Régime. Grâce à la réunion des anciennes collections royales, à l'apport du Musée des Monuments Français constitué par Lenoir avec les œuvres d'art retirées des églises et d'autres édifices, grâce enfin aux tableaux et aux statues livrées à la France par traité après les campagnes d'Italie, le Louvre était au début du XIXe siècle un musée d'une richesse admirable. Quoique 1815 lui ait fait perdre le fruit des victoires napoléoniennes, il n'a pas cessé de croître depuis lors. Ce n'est pas ici le lieu de faire son histoire; je voulais simplement rappeler qu'il y a un peu plus d'un siècle, la notion même du musée venait à peine de se préciser.

Au cours d'un siècle cette notion a bien varié. Aujourd'hui encore, les spécialistes en « muséographie », — c'est le nom de cette science nouvelle à laquelle l'Institut international de Coopération intellectuelle consacre une revue spéciale, — sont loin d'être d'accord. Il a paru l'an dernier un volume intitulé « Musées », où sont réunies les réponses à une enquête internationale instituée par M. Georges Wildenstein; ces réponses, venues d'un peu partout, valent la peine d'être lues. Les questions proposées peuvent se ramener à celles-ci : Que doit être un Musée? Quelles conditions doit-il remplir? Demandons-nous-le à notre tour.

Un article de quelques pages ne saurait traiter dans son ampleur une question aussi complexe. Je ne dirai rien des musées scientifiques, rien non plus des musées d'un caractère en quelque sorte mixte comme les Musées d'Ethnographie, qui sont scientifiques d'abord, mais qui intéressent en même temps l'art : nous pouvons d'autant mieux nous dispenser d'examiner leur cas que les principes les meilleurs en ce qui les concerne sont déjà appliqués à Paris. Au Trocadéro, M. Georges-Henri Rivière a, en dépit d'un bâtiment peu commode, entrepris une installation qui promet d'être à tous points de vue — classement, aménagement, éclairage, annexes, laboratoires — un modèle du genre; il suffit d'y aller voir. Je me bornerai aux musées d'art et parmi eux aux grands musées. Parler des musées de moindre étendue conduirait à discuter le régime des musées de province; sujet qui mérite une étude spéciale. Aussi bien sont-ce les grands musées

qui nous intéressent ici, puisqu'il s'agira des transformations du Louvre.

Les opinions courantes, telles que les met en lumière l'enquête que j'ai signalée, peuvent se grouper autour de deux conceptions différentes. Pour les uns, le Musée est une annexe et une illustration des cours d'histoire, quelque chose comme un prolongement de l'école. Pour les autres, c'est un lieu privilégié où aller chercher dans le commerce des artistes de tous les temps, un plaisir qui nous élève au-dessus des médiocrités de la vie, une émotion qui nous enrichisse l'esprit et l'âme. Il y a là deux exigences que l'on ne peut satisfaire également : il faut prendre parti.

C'est le second parti qui a d'abord prévalu. Sans doute, on a proclamé tout de suite que le but du Musée était de « procurer au peuple la connaissance des chefs-d'œuvre de l'art », mais il ne s'agissait pas à proprement parler d'instruction. L'arrangement même des galeries l'interdisait. La présentation était restée telle que la comprenaient les collectionneurs du XVIIe siècle dont Téniers et quelques autres nous font voir les galeries, telle aussi que la comprenait en France l'Académie Royale pour le Salon annuel qu'elle réservait à ses membres : cadres accrochés bord à bord et couvrant toute la surface du mur, de la cimaise au plafond. Les gens de mon âge ont connu plus d'une galerie célèbre disposée de la sorte, celles surtout dont le fonds est constitué par d'anciennes collections souveraines, où les achats avaient été faits naturellement selon le goût du prince, sans méthode particulière, et qui présentaient de ce fait une grande confusion : le Prado, par exemple, ou le Musée de Dresde qui, par leur origine et leur composition, ne sont pas sans analogie avec le Louvre. Celui-ci n'offrait d'ailleurs pas avant la guerre, dans ses salles de peintures, un aspect très différent. Et la sculpture ne jouissait pas d'un traitement meilleur. Ceux qu'un penchant naturel portait vers les arts, trouvaient là comme ils pouvaient leur nourriture spirituelle. Mais il leur fallait quelque chose comme un état de grâce et du loisir — ou un guide.

On s'avisa assez tard dans le XIXe siècle, et d'abord en Allemagne, que le Musée devait être autre chose. Peu à peu tout le monde se convertit en théorie à l'autre conception

du Musée, celle qu'on pourrait appeler « pédagogique ». La théorie n'entraînait d'ailleurs pas toujours la pratique : celle-ci n'était pas trop malaisée dans les musées relativement récents comme la Galerie de peintures de Berlin, composée plus méthodiquement, moins encombrée, par suite moins incommode à classer; mais elle se heurtait ailleurs en Europe et à des habitudes prises et à des difficultés matérielles. En Amérique, au contraire, l'idée du Musée éducatif triomphait sans peine : le terrain était vierge — tout restait à faire — l'argent ne manquait pas et un public sans tradition ni culture ne demandait qu'à être instruit. C'est là que l'idée a le mieux fait son chemin et qu'elle a été poussée à ses dernières conséquences. « L'œuvre d'art, nous dit-on, est fonction de la civilisation qui l'a vue naître, du climat, du milieu. Il faut s'efforcer de la remettre dans son atmosphère afin de faire saisir l'évolution de l'art à travers le temps et l'espace. Groupez les œuvres par périodes, ne séparez pas les peintures des sculptures, des objets d'art; placez-les dans le cadre architectural qui leur convient. Alors, le lien qui relie entre eux les pays et les époques, les contrastes qui les opposent, apparaîtront en pleine lumière. Le passé cessera d'être une chose morte et, en revivant, il servira la connaissance du présent. » Ainsi le visiteur est invité à suivre un cours; il y est même parfois contraint : je me souviens d'un musée d'Allemagne, fort beau du reste, dans lequel on entrait par les salles du haut Moyen âge et qu'il fallait parcourir jusqu'aux salles du XIXe siècle, obligatoirement, car c'était un musée « à sens unique », où revenir en arrière était interdit.

Ce système, à condition bien entendu de n'être pas appliqué avec une impitoyable rigueur, a des avantages certains dans un musée ou un « département » d'art décoratif. En dépit de ce qu'on voudrait souvent nous faire croire, toutes les œuvres d'art ne sont pas sur un pied d'égalité. Il n'y a pas, si l'on veut, d'arts « mineurs », comme on disait jadis avec une nuance de dédain, car rien n'empêche un objet d'usage d'être un chef-d'œuvre et un bel objet d'usage vaut sans conteste mieux qu'un tableau médiocre. Cependant une soupière de Germain, une commode de Cressent ne sont pas du même ordre qu'un tableau de Watteau ou de Chardin. Dans les ouvrages

qui composent un musée d'art décoratif — occidental ou oriental — la forme, le décor, l'exécution sont au service d'une destination pratique; un lien direct les rattache à des conditions d'existence particulières. Le rapprochement des objets de nature différente dans un seul classement historique et chronologique, sans tenir compte de la « matière », est préférable, parce qu'il les rend autant que possible à la vie pour laquelle ils étaient faits. Cela ne veut pas dire qu'il faille fabriquer de toutes pièces des cadres « d'époques, comme on le fait aux États-Unis : ces soi-disant reconstitutions portent toujours la marque du temps où on les imagine; leur inexactitude apparaît au bout de quelques années; elles induisent en erreur. La présentation est affaire de mesure et de goût : bien conçue, elle fait ressortir la beauté et la signification de chaque chose.

Mais un musée qui contient de grandes œuvres de peinture et de sculpture ne peut pas être traité de la même façon. Il ne s'agit plus de « suggérer l'atmosphère »; cela est tout à fait accessoire. A quoi bon mêler aux tableaux des meubles, des bibelots et même des statues? Je me demande si beaucoup de ceux qui viennent dans la grande galerie du Louvre voir *la Joconde* et *le Concert champêtre* accordent un regard aux sculptures et au coffre qui accompagnent ces peintures illustres? Et qui remarque les commodes placées auprès de l'*Embarquement pour Cythère*?

L'histoire de l'art n'est pas celle de la culture. Il me semble non seulement que ces mélanges n'offrent guère d'avantages mais que l'arrangement même des tableaux, par exemple, dans des salles à eux consacrées ne doit pas tendre principalement à présenter l'image d'une époque déterminée. Il est intéressant, cela va sans dire, de chercher dans la peinture le reflet des idées, des sentiments, des mœurs; cependant là ce n'est pas l'essentiel. Si l'on embrasse d'un coup d'œil une période assez longue, qu'on regarde le point de départ et le point d'arrivée et qu'on recherche comment s'est transformé le langage de la peinture, quels sont les artistes qui ont eu dans cette transformation un rôle décisif et pourquoi, on est bien forcé de s'apercevoir que cette histoire n'est pas celle dont les professeurs aiment à nous entretenir : elle

détournera son attention des hommes en qui leur temps s'est reconnu pour la porter sur ceux qu'il a parfois jugés secondaires mais dans lesquels la postérité a fini par reconnaître les maîtres véritables. Ce sont les peintres qui voient dans le monde où nous vivons plus que nous ne saurions y voir, qui perçoivent entre les choses des rapports nouveaux et qui, grâce à un don du ciel, parviennent à les exprimer. Pour cela il leur faut un langage différent de celui que leur ont laissé leurs prédécesseurs; ils le créent. Ils ouvrent ainsi des perspectives qui dévoilent des beautés insoupçonnées et qui, de plus, conduisent tôt ou tard un autre peintre de génie sur la voie où il découvrira à son tour un univers inconnu. De pareils initiateurs peuvent n'avoir que des dehors modestes; ils ne s'appellent pas seulement Masaccio ou Titien ou Rembrandt, mais aussi Vermeer, Chardin ou Corot. Le musée qui les confond dans la foule de ceux qui ne sont qu'un reflet de leur temps manque son but, car la véritable histoire de l'Art est l'histoire discontinue de ceux que le poète a nommé « les phares ».

Le visiteur prédestiné à recevoir leur lumière ira droit à eux, où qu'ils soient placés. Mais un musée n'est pas fait pour les seuls peintres ou sculpteurs; il est fait pour tous ceux qui sont capables d'éprouver l'émotion que dégage une belle œuvre. Ce n'est pas pour se renseigner sur l'histoire de la civilisation qu'on lit *Hamlet*, *les Pensées* ou *Faust*, qu'on écoute le XVe quatuor; ce n'est pas pour cela non plus qu'on va contempler les marbres du Parthénon ni *les Pèlerins d'Emmaüs*. Si l'œuvre d'art est autre chose qu'une référence, il s'ensuit que la conception pédagogique du musée n'est pas la meilleure. On comprend que la confusion des anciennes galeries ait donné le désir de faire autre chose; mais le XIXe siècle, en voulant réformer le passé, s'est engagé dans une fausse voie. Je crois bien d'ailleurs que — sauf en Amérique où sévit encore le désir de mettre toute connaissance en comprimés à la portée d'un public aussi étendu que possible — le musée-école a perdu la plupart de ses défenseurs : l'enquête dont j'ai parlé au début est à cet égard significative.

Étant admis qu'un musée est moins un établissement

d'enseignement qu'un endroit où entrer en communication avec les ouvrages des « poètes » (en donnant à ce mot tout son sens), comment l'organiser? Nouvelle matière à discussion.

La mode est à ce qu'on nomme le « double musée ». Dès lors qu'il faut éviter de dérouter le visiteur en lui montrant trop de choses parmi lesquelles il n'a ni le temps ni le moyen de choisir, on préconise de faire des collections trois parts :

1° Un musée de chefs-d'œuvre;

2° Un musée annexe du premier, destiné aux spécialistes quoique accessible à tous, que l'on qualifie de « musée scientifique » : là se verront en ordre les œuvres secondaires;

3° Des réserves étendues et classées, qui recevront les œuvres d'un intérêt purement historique ou documentaire.

J'avoue ne pas aimer beaucoup les expressions, absolues et vagues à la fois, de « musée de chefs-d'œuvre » et de « musée scientifique »; mais c'est affaire de mots, car le sens après tout s'entend assez bien. En principe ce programme est très acceptable. L'objection fondée sur l'impossibilité de déterminer, à cause des variations du goût, quelles sont les œuvres maîtresses, quelles sont les secondaires, est sans valeur. Le goût varie assurément; nous avons entendu cent fois répéter que le XVIIe et le XVIIIe siècle tenaient pour « barbare » l'art du Moyen âge, que les élèves de David criblaient de boulettes les toiles de Watteau et de Boucher, et nous savons par expérience qu'il y a une vingtaine d'années le baroque italien, prisé si haut de nos jours, jouissait d'une si faible estime que le Baedecker et même les manuels d'art nous renseignaient à peine sur ce qui fait la principale beauté de tant d'églises romaines. Mais ces changements de l'opinion n'empêchent pas qu'on fasse un choix entre les pièces d'un musée, pourvu que celles qui sont provisoirement reléguées dans la deuxième ou la troisième catégorie ne soient pas expédiées au loin : rien de plus facile, quand le vent tourne, de les remettre en honneur et de faire prendre à d'autres leur place au purgatoire.

En pratique, malheureusement, la réalisation du programme n'apparaît pas sans inconvénients. M. Schmidt-Degener, directeur du Rijksmuseum à Amsterdam, a très bien marqué dans sa réponse à l'enquête sur les musées le

danger du « musée de chefs-d'œuvre ». « C'est, dit-il, retourner sous une forme un peu amplifiée aux *Salons Carrés* et aux *Tribunes* d'autrefois, et à la confusion qu'ils ne manquent pas de créer dans l'esprit. Mieux vaut procéder par prudente élimination; le voisinage d'œuvres moindres (ce qui ne veut pas dire nulles) n'est pas inutile au chef-d'œuvre; il suggère le recul dans le temps et transporte insensiblement l'esprit au cœur de l'œuvre suprême. » Le chef du grand musée hollandais n'est donc pas partisan du « double musée »; il veut seulement retirer des galeries ce qui n'a qu'une valeur de document ou de curiosité pour le mettre dans des réserves, bien ordonnées, bien éclairées où tout peut être vu sans difficultés ni perte de temps. C'est ainsi qu'il a procédé chez lui et le résultat obtenu donne beaucoup de force à son avis : son musée placé dans un bâtiment assez peu favorable, quoique vaste et construit il y a quelque cinquante ans en vue de sa destination, était naguère encombré, triste et fatigant à visiter; il est devenu un des musées les mieux arrangés d'Europe.

Une opinion analogue tend à prévaloir en France et pas seulement chez les hommes d'âge mûr que leurs cadets jugent volontiers trop favorables aux solutions « moyennes », ce qui dans leur esprit veut dire insuffisantes. L'un des plus jeunes et des plus actifs conservateurs du Louvre et qui a donné à plusieurs reprises la preuve de son goût dans la présentation des tableaux, M. René Huyghe, a été chargé l'an dernier par M. Jean Mistler, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, d'étudier l'organisation des principaux musées européens. Ayant accompli une grande partie de sa mission, qu'il doit terminer cette année, il a fait part de ses observations à une réunion de conservateurs, de critiques et d'amateurs au cours d'une conférence extrêmement intéressante. Elles l'ont conduit à formuler un avis qui n'est pas très éloigné de celui de M. Schmidt-Degener. Les musées où l'on isole les toiles maîtresses pour mieux les faire valoir, rejetant les autres ailleurs, lui ont paru très monotones du fait que tout s'y trouve pour ainsi dire au même plan. Reconnaissons avec lui que la présence de certains tableaux secondaires auprès des premiers est utile pour deux raisons : ils procurent des repos, car la ten-

sion provoquée par les grandes œuvres amène à la longue une fatigue; ils font ressortir la beauté de celles-ci et aident à les comprendre. Si le musée n'est évidemment pas destiné aux seuls spécialistes, il ne doit pas non plus n'être conçu que pour les visiteurs les plus ignorants et les moins sensibles; il doit servir aussi à tous ceux que les arts plastiques peuvent toucher — don naturel qui s'affine mais ne s'acquiert pas — et tout à fait indépendant de la condition sociale. Le rapprochement d'ouvrages de valeur inégale incite à regarder, à comparer, à pénétrer soi-même les chefs-d'œuvre, étude personnelle à laquelle aucune conférence, aucune leçon, ne supplée.

Il est temps de conclure. Le musée du passé trop encombré n'est plus défendable. Le musée purement historique est à écarter. La solution du « double musée » est trop absolue; il faut en retenir que les œuvres principales doivent être mises en valeur de façon qu'on les distingue aussitôt. Pour un tel résultat, quatre conditions sont indispensables.

De *l'ordre* dans le classement, tant général que particulier. C'est le grand élément de repos. Se débattre dans la confusion lasse et a vite fait d'émousser toute faculté de sentir.

De *l'espace* et de *la lumière*. Si les œuvres d'art sont entassées, elles se nuisent, on les regarde mal. Si elles sont insuffisamment éclairées, on ne les voit pas; nouvelle cause d'effort et de fatigue.

Enfin une *présentation agréable*. Non pas luxueuse, mais telle qu'il s'en dégage sans même qu'on en ait conscience, une sensation de bien-être et de paix.

Formulées ou non, c'est à réaliser ces conditions qu'on a travaillé dans les principaux musées d'Europe. Existent-elles actuellement au Louvre? Nul, je crois, n'oserait l'affirmer. Ce n'est point la faute des conservateurs; ils se heurtaient à des difficultés provenant de la répartition des locaux, à des difficultés d'ordre architectural, que nul d'entre eux n'a le pouvoir de résoudre. Cela est si vrai que nous entendons périodiquement réclamer la construction d'un musée nouveau, adapté à sa fonction, où seraient mis à profit tous les progrès modernes et les expériences faites ailleurs. Mais sans parler du prestige qui s'attache au nom du Louvre ni de l'utilisation

du palais désaffecté, on n'imagine pas bien ce musée, qui devrait être immense. Où serait-il construit? Avec quel argent? Par quel architecte? Questions bien inquiétantes. Dans l'état actuel des choses, le plus sûr est d'améliorer le Louvre. Malgré les incommodités qui tiennent à l'édifice, cela n'est pas impossible, pourvu qu'on ait la hardiesse nécessaire et, bien entendu, les crédits.

Il semble qu'on les aura. Des projets de grande envergure sont en partie déjà exécutés. M. Verne, directeur des Musées Nationaux a conçu un plan d'ensemble qui remédie à l'enchevêtrement actuel des sept Départements du Louvre[1]. Il n'a pas craint de voir grand et de prévoir de loin; qualité trop rare en France. Bien que l'esprit français soit libre, logique et n'ait pas peur en théorie des conséquences qu'il déduit, il est peu de pays où, quand il s'agit de réalisations matérielles, on prépare l'avenir avec plus de timidité, où l'on emploie plus volontiers pour renouveler ce qui est devenu manifestement insuffisant le système de rafistolage du « couteau de Jeannot ». Un exemple suffira, car il est frappant : l'urbanisme; après une visite à Berlin, à Amsterdam, à Londres ou à Rome, comment ne pas se sentir un peu honteux du peu qui a été fait pour l'extension de Paris? Le Directeur des Musées Nationaux s'est engagé dans l'action sans timidité, et il a su convaincre les « pouvoirs publics ». Grâce à l'appui du Ministre et du Rapporteur du budget des Beaux-Arts à la Chambre, M. Georges Monnet, le Louvre — qui a obtenu en 1932 douze millions sur la première tranche d'équipement national — disposera cette année d'une somme au moins égale, lorsque la tranche de 1933 aura été votée.

Le plan prévu apportera au musée la première des qualités qui nous sont apparues nécessaires : l'ordre. Nul doute que, chemin faisant, il ne lui apporte les autres.

Jusqu'ici, chaque étage du palais présentait une mosaïque si compliquée qu'il est difficile d'en donner l'idée sans un

1. Les sept départements sont : 1. Peintures et dessins. — 2. Sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des Temps modernes. — 3. Objets d'Art. — 4. Antiquités grecques et romaines. — 5. Antiquités égyptiennes. — 6. Antiquiquités orientales. — 7. Arts de l'Asie (Orient musulman, Extrême-Orient); ce dernier département est de création récente.

croquis. J'essaierai cependant. Au rez-de-chaussée, les Antiquités Égyptiennes étaient exposées d'une part sur la Cour Carrée, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, et d'autre part fort loin de là dans l'aile sud des Tuileries, qui borde la Seine, à la hauteur de l'Arc du Carrousel. Les Antiquités Orientales (Assyrie, Perse, etc.) étaient en partie sur la Cour Carrée du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois et dans l'aile en retour sur la rue de Rivoli — mais coupées en deux tronçons par des salles grecques — en partie dans l'aile sud des Tuileries; ajoutons que des monuments et des objets provenant des missions Dieulafoy, Sarzec et Morgan se trouvaient au premier étage intercalés dans le département des objets d'arts du Moyen âge et de la Renaissance. La sculpture grecque occupait l'angle sud-ouest de la cour et les galeries adjacentes, mais avec deux salles enclavées, comme on vient de le voir, dans les Antiquités Orientales. La sculpture du Moyen âge au XIXe siècle était répartie dans deux angles opposés de la cour.

Au premier, la salle La Caze et celle des Sept Cheminées sont séparées du reste de la Peinture par des Antiquités et des Objets d'art; l'école française du XIXe siècle est divisée entre la salle des Sept Cheminées (école de David), celle des États (Ingres, Delacroix, Courbet, etc.) et des salles sur la rue de Rivoli où l'on n'accède qu'en traversant le Mobilier; la collection Chauchard est reléguée au bout de la grande galerie; quant à la peinture de la fin du XIXe siècle jusqu'aux impressionnistes, il faut aller la chercher au second. Le département des Objets d'Art se voit coupé en plusieurs morceaux par la Peinture et les Antiquités persanes. Mélange encore compliqué par la présence des collections léguées en bloc : Thiers, Rothschild, Arconati-Visconti, Schlichting.

Au second étage, avec les salles de peinture du XIXe siècle, dont nous avons à l'instant parlé, se trouve le Musée de la Marine, la haute salle de l'Orient musulman. Là aussi sont les bureaux des Conservateurs, le Cabinet des dessins, la Bibliothèque, les ateliers.

A l'entresol, sur la Seine, les Arts de l'Extrême-Orient sont isolés.

Cet « état des lieux » est confus : comment ne le serait-il

pas? Les habitués du Louvre ont peine à s'orienter. Je plains le nouveau venu qui cherche son chemin!

Lorsque le plan d'ensemble entrepris sera terminé — il peut l'être, moyennant des circonstances favorables en quelques années — chacun des départements formera un tout cohérent. Décrire en détail leur emplacement exact serait dans certains cas prématuré, puisqu'il s'agit de transformations réparties sur un temps assez long, et n'éclairerait guère le lecteur. Celui-ci comprendra du moins que, pour remédier au désordre présent, des travaux d'architecture et des déplacements importants sont nécessaires. Je me contenterai de signaler ce qui est fait ou en cours, en indiquant ensuite les changements futurs : ceux-ci appelleront quelques remarques.

Trois départements vont se trouver bientôt groupés : leur déplacement est très avancé. La sculpture du Moyen âge et de la Renaissance a quitté la Cour Carrée pour aller occuper dans l'aile sud des Tuileries, le long de la Seine, les salles que lui cèdent les Antiquités orientales et l'Égypte ainsi que plusieurs salles nouvellement construites à l'emplacement d'anciennes écuries impériales et de la Cour de l'En-cas (ainsi nommée parce que les voitures attelées attendaient là sous le Second Empire). Les sculptures seront plus au large et mieux en valeur qu'autrefois. Le classement arrêté par M. Vitry et ses collaborateurs paraît devoir être très heureux; on en jugera bientôt. La sculpture du XVIIe au XIXe siècle viendra se placer ultérieurement à la suite de celle du XVIe dans la direction du Pavillon de Flore; il faut pour cela que les Finances évacuent certains locaux installés là depuis la guerre. Nous reviendrons sur cette question.

Les Antiquités Égyptiennes vont occuper sur la Cour Carrée l'emplacement laissé libre par la sculpture du Moyen âge et du XVIe siècle. On y accédera par une porte ouvrant sous le guichet du Pont des Arts; un circuit permettra de les parcourir dans l'ordre chronologique depuis la période prédynastique jusqu'à l'époque la plus récente. La petite sculpture, les bijoux, étant juste au-dessus, au premier étage (relié au rez-de-chaussée par un grand escalier), M. Boreux aura d'ici peu parfaitement groupé et classé l'art égyptien.

Les Antiquités orientales récupèrent les salles naguère

prises par les sculptures de Milet, de Magnésie, du Méandre et de Thasos (déjà transportées ailleurs, comme on va voir) et s'étendront tout le long de la rue de Rivoli sur la Cour Carrée, ainsi que dans le retour en équerre jusqu'au Pavillon de l'Horloge, dès que la sculpture du XVIIe au XIXe siècle aura déménagé; un passage souterrain a été creusé sous le guichet Marengo donnant sur la rue de Rivoli de façon que tout puisse être visité sans interruption. Ce qui reste au premier descendra là. M. Dussaud aura lui aussi prochainement rassemblé et classé son Département.

Chacun sait où se trouve la sculpture grecque et romaine. Elle vient d'occuper l'ancien atelier de moulage (aujourd'hui au Trocadéro) qui longeait la galerie située sous celle d'Apollon; elle va s'étendre encore. Il existait, adjacente à l'atelier de moulage et à l'Escalier Daru — celui que domine la *Victoire de Samothrace* —, une cour assez étroite, dite Cour du Sphinx. Sur cette cour donnait une charmante façade édifiée par Le Vau sous Louis XIV, englobée dans les constructions de Visconti et que personne ne voyait. Le niveau de la cour, abaissé par Visconti, a été relevé; la cour a été couverte d'un vitrage; elle constitue une sorte de hall où l'on installe les sculptures ramenées des salles enclavées dans les Antiquités orientales: bas-reliefs de Magnésie et de Thasos, bases de colonnes et torse colossal de Milet. Une baie fait communiquer la salle avec l'escalier Daru.

On a profité de cette réorganisation pour terminer cet escalier, établi en 1862 et resté inachevé. L'emmarchement a été élargi jusqu'aux piliers, dont les pierres inégales offraient un si fâcheux aspect et qu'on a complétés; les mosaïques exécutées en 1882, bien peu en harmonie avec la pierre, ont disparu; les moulages qui encombraient les paliers ont été enlevés. Enfin la *Victoire de Samothrace*, sur l'initiative du Conservateur, M. Michon, est présentée comme elle doit l'être. Elle se trouvait trop bas et trop en avant sur sa proue; reculée, exhaussée, elle prend une grandeur nouvelle. Cela paraît tout simple; mais les ailes de la statue touchaient le mur et il a fallu avancer de 1 m. 60 la lourde masse de pierre qui la supporte, après avoir soulevé au moyen de palans la *Victoire* elle-même, toute bardée de bois. Manœuvres dont on imagine

sans peine les difficultés et qui ont parfaitement réussi.

Tous ces changements font grand honneur à l'habileté, à l'ingéniosité et au goût de l'architecte, M. Ferran. Sans vouloir jeter la pierre à ceux qui ne sont plus là, il faut bien dire que le Louvre n'a pas toujours eu la bonne fortune de posséder un architecte qui se souvienne que son Palais est un musée, où l'architecture doit être subordonnée aux œuvres à exposer. Les sculptures dont a été jadis ornée — si l'on peut dire — l'aile destinée au Musée des Arts décoratifs me dispense d'insister.

L'élévation du niveau de la Cour du Sphinx a permis à M. Ferran de créer en sous-sol pour l'École du Louvre, trop à l'étroit sous l'ancien manège de Napoléon III, une grande salle de 650 places, une autre de 120, une bibliothèque, des bureaux, avec un accès facile, des sorties de secours, un éclairage, un chauffage, une ventilation électrique tout à fait modernes.

Autre ouvrage accompli de ce côté : l'aménagement de ces réserves dont nous avons parlé et qui sont indispensables à un grand musée. Les Antiquités égyptiennes et orientales ont les leurs au rez-de-chaussée de la Cour Lefuel près de l'École du Louvre; les Antiquités grecques sous les galeries mêmes d'exposition et reliées à celles-ci par un monte-charge : locaux spacieux, éclairés à l'électricité où les objets peuvent être rangés et montrés. Les sculptures sont aisément transportées par un chariot électrique à plate-forme mobile. La même disposition est prévue sous les galeries de sculpture du Moyen âge aux temps modernes.

Des réserves commodes étaient peut-être plus nécessaires encore pour les peintures. Un gros travail a été exécuté pour les obtenir. On vient de terminer au second étage de la Cour Carrée, du côté de la Colonnade, trois nouvelles salles d'exposition; il en résultera un reclassement des tableaux de la fin du XIXe siècle qui permettra de mettre à leur place chronologique ceux qui demeurent isolés au voisinage du Mobilier, ainsi que ceux de la collection Moreau-Nélaton, provisoirement déposée aux Arts décoratifs. Aux deux extrémités de ce bâtiment de la cour, dans les combles des pavillons encadrant la façade de Perrault, on a enlevé les massives charpentes de chêne et l'on a créé, au moyen de charpentes en fer vitrées,

qui dégagent tout l'espace, deux grandes salles : d'un côté — au-dessus de l'escalier égyptien — un atelier de restauration et de rentoilage; de l'autre — au-dessus de l'escalier assyrien — une réserve de peintures avec cloisons métalliques coulissantes, faciles à mouvoir, où une moyenne de 5 à 600 tableaux peuvent être accrochés en ordre et par suite immédiatement consultés. Ce sont là des nouveautés importantes, dont ceux qui visitent le musée ne peuvent soupçonner l'existence, il est bon qu'ils les connaissent.

Voilà ce qui a été fait. C'est déjà beaucoup. Dès qu'un nouveau crédit aura été accordé, on abordera la transformation du second étage de la Cour Carrée, du côté de la Seine, où sont les cabinets des Conservateurs — cabinets fort peu modernes puisque c'est le dernier endroit de Paris encore éclairé par des lampes à huile. Cet étage sera divisé dans le sens de la longueur. Sur la Seine la hauteur sera coupée en deux; de nouveaux bureaux seront aménagés avec, au-dessus, un cabinet de dessins perfectionné et la bibliothèque. Sur la cour, des salles tenant toute la hauteur, pour la peinture, analogues à celles qu'on a déjà construites. D'autres seront obtenues au-dessus de la salle La Caze, dont le vitrage doit être remplacé par un plafond. De cette salle elle-même, dont on ouvrira les fenêtres condamnées, on fera plusieurs pièces qui recevront les antiquités grecques et romaines, en ce moment exposées non loin de là à la suite des objets égyptiens. Deux ascenseurs, fort nécessaires, seront installés.

J'ai dit que M. Verne n'avait pas craint d'envisager un programme à longue échéance. Il faut, en effet, pour que le second étage soit tout entier consacré à la peinture comme il le propose, libérer la salle de l'Orient musulman seule assez haute pour abriter les grandes toiles du XIXe siècle; l'Orient musulman doit donc trouver place ailleurs, réuni à l'Extrême-Orient pour reconstituer en un tout le département des Arts de l'Asie. Il faut libérer également les 21 salles du Musée de la Marine qui — est-il utile de le répéter? — n'a rien à faire au Louvre. Depuis qu'on en parle, le déménagement de ce Musée a fini par sembler chimérique. Mais non : on annonce officiellement qu'il est proche. Grâce à un accord des Ministères de la Guerre et de la Marine, avec l'appui du rapporteur

du budget des Beaux-Arts à la Chambre les crédits ont été trouvés et un terrain aux Invalides, à l'angle de l'avenue de Tourville et du boulevard Latour-Maubourg, où s'élèverait un bâtiment de la même hauteur et dans le même esprit que les ailes construites sous Louis XIV par Libéral Bruant.

Cela fait, on ne sera pas au bout des déménagements; il en faut d'autres. Le Musée du Louvre a besoin des locaux encore occupés par les Finances dans l'aile sud des Tuileries non seulement pour y loger la sculpture du XVIIe au XIXe siècle, mais encore pour certaines dispositions provisoires. Le Département des Arts de l'Asie doit logiquement s'installer un jour au-dessus de celui des Antiquités Orientales dont il est la continuation : ce rapprochement, que les plus récentes découvertes archéologiques imposent, vient d'être réalisé à Berlin. Mais pourra-t-on accorder tout de suite aux Arts de l'Asie les salles du 1er étage évacuées par les peintures du XIXe siècle (passées au second) et par l'École anglaise (qui rejoindra les autres écoles étrangères)? Même si on ne les affecte pas au Département des objets d'art qui en a besoin, il restera, pour le moment, de ce côté les collections Thiers, Arconati, etc., auxquelles s'ajoutera la collection Schlichting : l'intention du Directeur est de rassembler dans une même partie du Palais les collections léguées avec une clause testamentaire qui empêche leur dispersion, et rien n'est plus raisonnable. Des aménagements transitoires paraissent donc inévitables, jusqu'au jour où le Ministère des Finances tout entier aura quitté le Louvre, laissant enfin au Musée l'espace qui lui est devenu nécessaire. J'entends bien qu'une telle « révolution » administrative paraît à première vue bien difficile. Elle l'est moins qu'on le croirait. Le Ministère des Finances a ses services très incommodément distribués et ne semble pas avoir d'objections à se transporter dans un édifice bâti pour son usage. La place manque pour entrer ici dans de longues explications. Toujours est-il qu'on envisage sérieusement la construction d'un ministère sur une partie des terrains occupés au Quai d'Orsay par le Mobilier National : celui-ci peut sans inconvénient se resserrer et trouverait grand avantage à être doté de locaux modernes en place des antiques et vulnérables bâtisses qui l'abritent.

Accueillons ces espérances et imaginons que, dans quelques années, tous les départements du Louvre auront trouvé la cohésion qui leur manquait, la place qui leur convient. L'ordre régnera dans l'ensemble du Musée; on peut s'en remettre aux Conservateurs, qui auront alors toutes facilités, pour le faire régner également chacun dans son domaine.

La lumière, l'espace, l'agrément dans la présentation, toutes choses qui nous sont apparues indispensables à un grand musée, seront-elles obtenues du seul fait de ces remaniements généraux? Je ne vois pas qu'il y ait de difficultés insurmontables dans les Départements autres que celui de la Peinture, surtout avec le secours de l'éclairage électrique. Cet éclairage n'existait que dans les bureaux de la Direction et de l'École du Louvre : aujourd'hui le courant, avec toute la force nécessaire, est amené au centre même du Musée; de nouveaux crédits permettront de le distribuer partout.

En ce qui concerne les salles de Peinture, le problème est plus complexe. Une fois terminé le second étage, la peinture du XIXe siècle depuis David et Prud'hon jusqu'à la période la plus récente se trouvera dans des salles très claires : on peut en juger par celles qui existent déjà. Leur seul inconvénient est la chaleur qui règne en été. Dans les salles nouvelles, on a cherché à remédier à ce défaut en établissant une circulation d'air et l'on assure que les tableaux ne souffriront pas du soleil. Les toiles seront tout à fait au large; les murs pourront être peints de couleurs qui s'accordent avec elles. Le résultat doit être bon.

Mais il y a beaucoup à faire pour que le reste des galeries soit aussi favorisé. Je me trouvais récemment à Londres (c'était en hiver); l'accrochage à la National Gallery peut prêter à la critique et pourtant comme ce Musée est agréable! Des salles claires, des cadres espacés et placés bien en vue; on passe d'une œuvre à l'autre, d'une école à l'autre, sans effort, sans fatigue; rien ne vient gâter l'enivrante fréquentation des « maîtres d'autrefois ». Au retour, promenade au Louvre par une belle journée de ciel bleu. J'entre par le Salon Carré : un mur triste, un jour de cave. Est-il croyable que le soleil luise dehors? Voici la *Mise au Tombeau* et les *Pèlerins* de Titien, l'*Antiope* de Corrège, des Raphaëls, des Tintorets, des Véro-

nèses admirables; on les voit à peine. Au sortir de là, la grande galerie. « Ah! me dit-on souvent, quelle perspective! la plus belle d'Europe. Quelle grandeur! » Je voudrais partager cet enthousiasme. Avouerai-je que je partagerais plutôt le sentiment de ce jeune garçon qui débouchait du Salon Carré? Il s'arrêta; fit la grimace; je l'entendis qui disait : « Si j'avais su j'aurais amené ma bécane. »... Rien ne me paraît plus décourageant que cette fameuse galerie. Des murs uniformément rouges, de lourdes barres d'appui (les tableaux sont-ils ici plus vulnérables?), un parquet glissant. La paroi de droite est sombre, celle de gauche, en cette saison, ne l'est pas beaucoup moins : passe pour ce Carpaccio, ce Mantegna qui se laissent apercevoir, mais on distingue bien mal la Vierge de Léonard; j'arrive à la charmante *Hélène Fourment*, elle apparaît dans un brouillard; plus loin *le Bon Samaritain* n'est qu'un grand rectangle brun, comment entrer en communication avec Rembrandt? Avançons, fermons les yeux sur l'architecture qui nuit si parfaitement aux Rubens de Marie de Médicis; allons retrouver quelques amis dans les Cabinets hollandais et flamands; la *Dentellière* de Vermeer, le Pieter de Hoogh tout baigné d'or, le mystérieux *Bois de la Haye* de Potter, l'éclat sombre, les horizons limpides du Van Eyck. Là aussi la lumière des fenêtres éclaire mal, les cadres sont bien serrés les uns contre les autres et ils montent bien haut... Revenons sur nos pas pour rendre visite au *Triomphe de Flore*, au *Débarquement de Cléopâtre*. Hélas! il faut renoncer aux Poussins et aux Claudes, renoncer aussi, au bout de la salle du XVIIIe siècle, à la poésie de ce portrait de femme de Prud'hon. Tout plaisir est gâté. Je me résigne à partir...

Qu'on ne croie pas à une critique à l'adresse des conservateurs. Il ne dépend pas d'eux de changer du coup la hauteur des salles, d'élargir les vitrages, de repeindre tous les murs, d'enlever ces hautes plinthes noires. Qui ferait mieux à leur place? L'intensité de la lumière diminue proportionnellement au carré de la distance : or les salles des XVIIe et XVIIIe siècles ont 12 mètres de haut, la salle des Sept Cheminées 15 ou 16, le Salon Carré 19; c'est beaucoup trop, étant donné surtout que la surface éclairante est fort réduite par les voussures. Dans la grande galerie, la verrière de la voûte est d'autant

plus insuffisante qu'au-dessus d'elle, la toiture n'est vitrée que vers le nord; du côté de la Seine, Lefuel n'a pas remplacé les ardoises par du verre pour ne pas nuire à l'aspect extérieur.

Disons tout de suite qu'au cours des travaux futurs on envisage des modifications fort utiles. Il est question de couper dans sa hauteur la salle du *Sacre*; question aussi de faire deux étages dans les salles françaises des XVIIe et XVIIIe siècles et dans les cabinets qui bordent la salle des Rubens. Ainsi on ne verrait plus de toiles pendues à des hauteurs où elles sont inconsultables; ainsi quelques-uns de nos plus grands peintres — puisqu'il s'agit de Poussin, de Claude, de Watteau, de Chardin, — seraient présentés d'une façon digne d'eux.

Mais cela suffit-il? Débarrassés de la salle des Sept Cheminées, conserverons-nous la Grande Galerie, le Salon Carré, si peu favorables à la peinture? J'entends répéter qu'on ne doit pas toucher à l'ornementation de Duban dans le Salon Carré : « Elle est lourde il est vrai, elle est gênante, mais elle a en elle-même sa valeur. Si on la fait disparaître, ne la regrettera-t-on pas plus tard? » Tant de timidité étonne; on osait davantage autrefois, toute l'histoire du Louvre en témoigne. Au XIXe siècle même on ne s'est pas embarrassé d'adapter les salles à des destinations nouvelles; on a vitré la salle La Caze, où Louis XVIII ouvrait les séances du Parlement, lui ôtant par là tout caractère; on a supprimé la voûte à caissons et lanternes dont Percier et Fontaine avaient doté la grande galerie, afin de lui donner plus de lumière; on a détruit toute la décoration de la salle des États de 1855; on l'a fait selon les idées du jour qui voulaient pour un musée comme le Louvre des pièces très hautes, très vastes, richement ornées de sculptures, mais on n'a pas hésité à le faire. Aujourd'hui que l'expérience a montré les inconvénients de ce genre monumental pourquoi craindre de le transformer? L'idée qu'on ne peut toucher à l'architecture du Louvre par respect pour sa valeur historique ne repose sur aucun fondement solide. Croit-on que les parties les plus anciennes gardent leurs proportions du XVIe siècle, que la Cour Carrée soit même comme la voulait Louis XIV? Pure illusion. Et ce qui subsiste

de la décoration intérieure du palais a bien changé : la Salle des Caryatides, la galerie d'Apollon, sa rotonde, les appartements d'Anne d'Autriche. Presque tout le reste est récent; pourquoi serait-il intangible? La grande galerie, destinée par Henri IV à relier le Louvre aux Tuileries, ne conserve à peu près rien de son architecture primitive. A l'extérieur, la partie Est a été modifiée par Visconti; la partie Ouest a été rebâtie de fond en comble par Lefuel et ne conserve rien de l'ordonnance imaginée par du Cerceau. L'intérieur, chacun le sait, devait être décoré par Poussin, mais le travail resté inachevé était déjà ruiné au XVIIIe siècle; l'aménagement actuel dû, dans ses grandes lignes, à Percier et Fontaine, a été profondément altéré par Lefuel. Rien de plus estimable que le respect du passé; encore faut-il qu'il ne devienne pas superstition. Si le Louvre doit rester un Musée, l'architecture doit en suivre la vie et s'y accommoder le mieux possible. Pourquoi ne pas diviser, si cela est utile, cette longue galerie en plusieurs salles bien éclairées? Il ne m'appartient pas de rechercher ici ce qu'il y aurait de mieux à faire, mais quelque chose peut être fait et il n'y a pas de bonne raison pour qu'on ne le fasse pas.

Directeur et conservateurs sont d'accord pour une œuvre excellente; je suis convaincu qu'ils souffriraient mal, après que certaines de leurs collections seront en pleine valeur, de laisser à-demi invisibles une partie des chefs-d'œuvre dont ils ont la garde. La lumière électrique pourra les aider. La dépense serait trop forte si on l'utilisait constamment; elle peut du moins servir à certaines heures et quand les jours sont obscurs. L'éclairage au-dessus des verrières tel qu'il est pratiqué à Stockholm et à Paris même dans l'Orangerie des Tuileries ainsi que dans le nouveau musée du Jeu de Paume, si bien organisé par M. Dézarrois, donne les meilleurs résultats.

M. Guiffrey, conservateur des Peintures, et ses collaborateurs nous offriront au fur et à mesure que les moyens leur en seront fournis, une présentation ordonnée, espacée, claire, dans des salles plaisantes. Je ne doute pas qu'ils pensent comme moi qu'un grand nombre de tableaux auront alors besoin de changer de cadres et d'être nettoyés. Une sèche

bordure à palmettes, du début du XIXe siècle, sied mal à la *Suzanne* du Tintoret, au *Balthazar Castiglione* de Raphaël; un cadre rocaille ne sied aucunement à la *Dentellière* de Vermeer, exemples choisis entre beaucoup d'autres au hasard du souvenir. La question des encadrements a fait dans des musées étrangers l'objet de soigneuses recherches : à Amsterdam notamment, on s'est attaché à mêler, selon une ordonnance ingénieuse, aux cadres noirs qui s'accordent bien avec la plupart des tableaux hollandais, des cadres dorés, à seule fin que la répétition sur le mur de rectangles sombres ne lui donne pas un aspect monotone et triste, et l'on a choisi les modèles dans chaque cas. Pour ce qui est du nettoyage, tout le monde aura remarqué combien les toiles du Louvre paraissent sombres quand elles figurent auprès d'autres dans une exposition. Rien n'empêche d'agir avec prudence. Je ne suis pas de ceux qui se plaignent de la disparition du vernis jaune sur les Hals de Haarlem et, au Louvre même, je ne vois pas qu'il y ait à se plaindre de la remise en état de l'*Allégorie* de Titien ni de l'éclaircissement de *la Vierge aux rochers*.

Ces encadrements, ces nettoyages coûteront cher? Évidemment; nul ne demande que tous les tableaux passent à l'atelier et changent de bordure à la fois. Mais des millions vont être dépensés; pourquoi un crédit spécial ne serait-il pas réservé chaque année à l'exécution progressive de ce travail? S'il y a là des difficultés administratives, la chose est assez importante pour qu'on lui sacrifie au besoin quelques achats.

Cette amélioration s'imposera comme les autres, soyons-en sûrs. L'important est que la transformation du Louvre est en train, qu'elle se continuera, étant en bonnes mains, et que le musée va prendre une vie nouvelle. Remercions ceux auxquels il la devra.

PAUL ALFASSA

UN MOUVEMENT NOUVEAU AUX ÉTATS-UNIS :

LA TECHNOCRATIE

Un mot nouveau, la *Technocratie*, vient, aux États-Unis, de s'imposer dans les conversations courantes avec l'insistance d'un engouement ou d'une foi révélée. Ouvrez les journaux : les manchettes étaleront devant vous ce vocable insolite : « Le culte de la Technocratie ». « La Technocratie déroute les économistes », « La Technocratie remplace le bridge », « La Technocratie mène au Communisme ». Certains quotidiens, et parmi les plus importants, ont ouvert une rubrique régulière sur ce sujet. Les lecteurs écrivent, les journalistes expliquent; des conférenciers font fortune; il y a des réunions contradictoires. On en parle dans le monde, dans les affaires, dans les milieux intellectuels. On organise des dîners « technocratiques », où les hôtesses qui se piquent d'être au courant invitent tout exprès les nouveaux prophètes chargés de répandre parmi les invités la doctrine nouvelle. Les Universités, Wall Street, Greenwich Village discutent à perte de vue. Les Églises ne se sont pas encore émues, Henry Ford ne s'est pas encore prononcé, mais cela ne saurait tarder. En attendant, le mot a fait fortune et il s'est répandu avec la rapidité d'un cri d'alarme, d'une promesse, d'une rengaine.

Mais qu'est-ce que la *Technocratie?*

Ici, naturellement, commence le malentendu, car, comme toujours en pareil cas, la définition varie selon que, pour des raisons de tempérament, de préjugés, ou d'intérêt, on préfère

être pour ou contre la technocratie et s'en servir pour étayer ses propres convictions ou combattre celles des autres. L'avantage de la technocratie, c'est qu'elle a bon dos et qu'on peut, sans trop d'effort, en penser tout ce qu'on veut. Pour certains il s'agit d'une *science* nouvelle, la véritable forme définitive de l'économie politique poussée aux limites du rationnel. L'économie politique, en effet, telle qu'on la connaît actuellement, traîne après elle un tel passé d'errements désagréables que c'est avec enthousiasme que beaucoup saluent l'avènement d'une méthode destinée à la supplanter. Pour d'autres, l'aspect scientifique de la technocratie n'est pas le plus important : ce qui compte, ce sont les conclusions qu'on peut, qu'on doit tirer des recherches des technocrates, conclusions qui aboutissent fatalement à une révolution sociale, politique, morale et philosophique. D'autres encore considèrent les spéculations des technocrates avec scepticisme ou avec une méfiance prudente et préfèrent penser qu'il ne s'agit en fin de compte que d'un petit jeu assez suspect pour gens d'esprit désabusés et dont la vogue aura la durée et l'importance du Mah-Jongh ou du Back-gammon.

La vérité, pour autant qu'on peut la discerner, c'est que la Technocratie est un peu tout cela à la fois; elle s'affirme avec le dogmatisme un peu hautain de la science, mais ce n'est pas seulement une science, car, malgré les dénégations répétées de ses adeptes, ses conséquences immédiates s'étendent à peu près à tous les domaines. Par ailleurs, l'engouement spontané avec lequel le public s'est emparé de cette nouveauté l'assimile évidemment à un petit jeu de salon.

Ce qui complique la question, c'est qu'il ne semble pas que les Technocrates eux-mêmes soient tout à fait d'accord entre eux. Il y a des technocrates orthodoxes et il y a des dissidents. La bataille ne fait que commencer.

Historiquement, selon les renseignements les plus probables, il semble que le mot Technocratie ait été forgé par un ingénieur, William H. Smyth, aux environs de 1919 pour désigner un système de philosophie et de gouvernement selon lequel les ressources industrielles de la nation seraient organisées et contrôlées par des techniciens pour le bien de la communauté, au lieu d'être gérées à tort et à travers par des groupes privés

et irresponsables, uniquement soucieux de leurs intérêts personnels.

D'autre part, nous apprenons qu'en 1920 un groupe d'ingénieurs et de savants (dont quelques-uns assez connus) se réunirent pour étudier en commun, sur une base toute scientifique, l'aspect technique de la production aux États-Unis. Ce groupe, invité par le Dr Nicholas Murray Butler et le professeur Rautenshauch, s'installa à l'Université de Columbia.

Le chef reconnu de ce groupe est Howard Scott, ingénieur, auquel on attribue la paternité de la théorie qui sert de base aux travaux poursuivis sous sa direction, et aussi l'élaboration de la doctrine technocratique.

Ce groupe, qui s'intitule *The Energy Survey of North America*, travailla dans l'ombre et avec beaucoup d'ardeur pendant plus de dix ans pour déterminer mathématiquement la production quantitative du continent américain, la consommation et les heures de travail correspondantes, le tout étant mesuré sur la base de l'énergie physique, abstraction faite de toute autre considération.

Il paraît que plus de trois mille articles ont été étudiés, les calculs s'étendant sur une centaine d'années. Les conditions de leur production, de leur fabrication, de leur transport, ont été analysées et des courbes établies pour chacun d'eux indiquant, à chaque époque de leur histoire industrielle, la somme de travail humain nécessaire.

Les Technocrates insistent particulièrement sur le fait qu'ils n'ont voulu tirer aucune conclusion — jusqu'à maintenant — de leurs découvertes et qu'ils se sont bornés à fournir des chiffres exacts, une mesure nouvelle mais rigoureuse, en termes constants, de la production et de la consommation d'énergie dans la vie du continent américain.

Disons tout de suite que les résultats détaillés des travaux accomplis à Columbia n'ont pas encore été livrés au grand public, mais les quelques chiffres déjà fournis sont suffisamment impressionnants pour justifier amplement l'émoi qu'ils ont suscité.

Ces chiffres sont en effet la première preuve tangible d'une certaine tendance de la civilisation actuelle. Nul n'ignore encore que l'introduction du machinisme, il y a un siècle

environ, a bouleversé de fond en comble les rapports de l'homme et de la nature. C'est là une banalité courante, mais le grand mérite des Technocrates, c'est d'avoir essayé de *mesurer* l'évolution de ce rapport, c'est-à-dire de nous donner un moyen d'apprécier ce qui différencie vraiment le pouvoir d'un de nos ancêtres sur ce qu'il appelait les « forces de la nature » d'avec le nôtre.

Ainsi, en termes d'énergie, l'homme, considéré comme moteur, développe une force, pendant huit heures de travail, d'un dixième C.V. Or, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et en exceptant les bêtes de somme et quelques moulins, l'homme n'avait jamais eu à sa disposition que ce seul moteur : lui-même. En Égypte, par exemple, dont la population est évaluée à 5 millions d'habitants, soit environ 1 500 000 travailleurs adultes, on peut calculer que la force disponible dans tout le pays était par jour de 150 000 CV. Sur cette base, et en supposant que les États-Unis soient privés subitement de toutes leurs machines, on pourrait disposer avec 36 millions de travailleurs adultes d'une force de 3 600 000 CV. Or certaines turbines modernes ont une force 300 000 CV., 3 millions de fois celle d'un homme sur la base de huit heures par jour. Mais ces turbines peuvent fonctionner vingt-quatre heures par jour, ce qui fait qu'en réalité chacune d'elles est 9 millions de fois plus puissante que le moteur humain, seul existant aux temps de Ptolémée, de Jules César, de Louis XIV ou de Washington. Par conséquent quatre turbines semblables suffiraient à fournir une force égale à celle de la population ouvrière totale des États-Unis.

En fait les États-Unis disposent aujourd'hui d'une force mécanique de 1 milliard de CV; c'est-à-dire qu'il faudrait multiplier par cinquante le nombre de travailleurs existant dans le monde entier pour produire, sans machine, une force équivalente.

Notons en passant que, selon les technocrates, 7 p. 100 seulement de cette énergie est consacrée à l'agriculture (États-Unis), le reste servant à entretenir ce qu'on pourrait appeler les rouages de notre civilisation.

D'une façon générale, les technocrates estiment que la force dont dispose actuellement un habitant des États-Unis est

9 millions de fois plus grande que celle dont disposait son ancêtre il y a cent ans, mais, ce qui est frappant, c'est que l'accroissement le plus important (exactement 8 766 000) a eu lieu au cours des dernières trente années.

Voici maintenant quelques autres chiffres pour servir d'exemples pratiques :

Les 7 200 ouvriers de la Corporation Romaine des Cordonniers pouvaient fabriquer en cinq jours et demi, 7 200 paires de chaussures. Le même nombre d'ouvriers produiraient aujourd'hui, dans le même temps, 595 000 paires.

Pendant 5 000 ans, il fallait qu'un homme travaillât dix heures par jour pour fabriquer 450 briques. Aujourd'hui une usine moderne produit par ouvrier et par jour, 400 000 briques.

Il y a un siècle, un ouvrier produisait par an 25 tonnes de fonte ou 800 tonnes de fer. Aujourd'hui on peut produire par homme et par an 4 000 tonnes de fonte et 20 000 tonnes de fer.

Sans remonter si loin, il fallait, en 1914, 9 000 heures pour fabriquer autant d'ampoules électriques qu'une machine moderne en fabrique aujourd'hui en une heure.

Dans l'agriculture, on calcule qu'il faut une heure pour accomplir ce qui en prenait 3 000 en 1840.

L'industrie de l'acier produisait 11 millions de tonnes en 1900, contre environ 600 millions d'*hommes-heures*. En 1929 la production a atteint 58 millions de tonnes contre 770 millions d'*hommes-heures*; c'est-à-dire qu'il fallait compter 70 *hommes-heures* par tonne en 1900 et seulement 13 en 1929.

En 1904 l'industrie automobile employait 1 291 *hommes-heures* par voiture. Il n'en fallait que 92 en 1929.

Tous les autres chiffres sont du même ordre.

Mais sont-ils exacts?

A l'heure actuelle, il y a des gens consciencieux ou chicaneurs, penchés sur des statistiques, qui se font forts de démontrer que les calculs des technocrates sont faux parce qu'ils ne tiennent pas compte de plusieurs facteurs importants, tels que l'usure, le renouvellement normal de la mode, etc. Ce à quoi les technocrates répondent que l'usure et les variations de la mode (accélérées par une publicité factice) sont des artifices dérisoires destinés à masquer ou à retarder futilement l'inévitable catastrophe, car c'est exprès, affirment-ils, que

nous fabriquons des automobiles de mauvaise qualité, alors que la science industrielle pourrait aisément produire aujourd'hui des moteurs qui dureraient cinquante ans, des lames de rasoir qui dureraient une vie, etc. Nous fabriquons volontairement de la camelote ou des articles imparfaits pour justifier le maintien de notre système et utiliser un excès de force dont nous ne savons que faire.

Quoi qu'il en soit, et en tenant compte des erreurs possibles et même probables, ce qui a frappé dans ces chiffres, c'est la tendance générale qu'ils révèlent et les déductions inquiétantes qu'on en peut tirer, particulièrement en ce qui concerne l'emploi du moteur humain, c'est-à-dire le problème général du chômage.

Si l'on admet en effet que les calculs des technocrates sont exacts dans leur ensemble (et personne ne nie formellement qu'ils le soient), il en résulte que le travail humain, en tant que producteur d'énergie, tend vers zéro par rapport aux moyens mécaniques qui le remplacent rapidement dans tous les domaines. Qu'est-ce qu'un moteur aujourd'hui d'une force d'un dixième de CV? Comment utiliser une machine d'un rendement si faible? Que faire de cette masse croissante — *croissante depuis 1918*, remarquons-le — d'hommes qui cherchent du travail, alors que le mouvement technologique et économique général tend précisément à réduire le nombre des ouvriers? Et s'il est vrai qu'il suffit à l'heure actuelle d'une minorité toujours décroissante d'ingénieurs et d'ouvriers spécialisés pour alimenter, loger, chauffer, éclairer, vêtir, transporter, etc., l'ensemble de la population, que faire des autres, de ces millions d'êtres qui sont des consommateurs d'énergie, mais dont la fonction productrice est parfaitement superflue? Comment empêcher que les 14 millions de chômeurs actuels ne deviennent pas 20 millions l'année prochaine puisque logiquement — du moins le semble-t-il — on n'aura plus jamais besoin d'eux? Comment résoudre enfin ce problème absurde de l'homme s'obstinant aveuglément à concurrencer avec ses muscles les formidables machines qu'il a créées précisément pour économiser ses forces et le servir?

A ces questions angoissantes, les Technocrates affirment qu'il ne saurait y avoir de réponse satisfaisante aussi long-

temps que le système économique actuel sera maintenu, et c'est à partir de ce point que leurs théories débordant la science pure envahissent le domaine de la sociologie. C'est à partir de ce point également qu'ils deviennent *révolutionnaires*.

Nous vivons, disent-ils, et depuis des milliers d'années, sous le régime du prix, c'est-à-dire que nous avons convenu d'attacher à une certaine matière (or, argent, coquillage, blé, peu importe) une certaine valeur d'échange. Tout notre système actuel, si complexe qu'il soit, est basé sur le principe de la valeur, du *prix* des différents objets dont nous avons besoin pour vivre. Mais la caractéristique principale de ce système, c'est que le prix, comme chacun sait, est infiniment variable d'un moment à l'autre, tandis que, selon la méthode technocratique, la quantité des produits dont nous avons besoin est, sinon fixe, du moins exactement déterminable à n'importe quelle époque.

L'énergie, disent-ils, est le plus commun dénominateur de tout ce qui est. Elle conditionne toute notre existence ausi bien que toutes les forces naturelles. Le sauvage produisait de l'énergie avec ses muscles, il en tirait de ses animaux domestiques et de son feu. Toute l'histoire de l'humanité n'est qu'une extension de cette utilisation primitive de l'énergie naturelle. La réserve d'énergie planétaire, si l'on peut dire, n'est évidemment pas mesurable dans sa totalité : l'énergie dormait dans les nappes de pétrole souterraines bien avant l'apparition de l'homme sur la terre et ce n'est que récemment qu'il a appris à la réveiller. L'énergie atomique dort encore. Il y a sans doute d'autres sources d'énergie latente autour de nous. Mais ce que nous savons, c'est que l'énergie musculaire, l'énergie mécanique, l'énergie atomique, toutes les formes d'énergie sont mesurables en termes identiques ou comparables, en ergs ou en joules, termes qui n'ont aucun rapport avec le prix, avec la valeur que nous donnons fictivement à ces manifestations ou à ces produits de l'énergie. L'unité de chaleur ou de travail est la même à n'importe quelle époque, mais qu'est-ce qu'un dollar? Un kilo de charbon sera toujours un kilo de charbon et la quantité d'énergie ou de calories contenues dans ce kilo sera toujours la même, mais quel sera dans dix ans le prix de ce morceau de charbon?

Nous n'en savons rien et pourtant c'est sur cette valeur incertaine que nous réglons notre vie, tandis que nous pourrions si facilement, selon les technocrates, établir nos calculs sur une mesure absolument constante.

La raison de l'anomalie antiscientifique qui nous régit, c'est que nous manufacturons nos produits non pas en vue de les utiliser, mais de les vendre, c'est-à-dire de faire un profit. Le caractère essentiellement utilitaire du travail humain primitif a été perdu de vue.

La notion profit a d'ailleurs toujours existé — ou en tous cas depuis le début des temps historiques — mais jusqu'à l'avènement du machinisme elle ne constituait pas un danger évident. Réaliser un profit n'était pas comme aujourd'hui la condition même de l'existence. Ce qui a rendu la situation critique, c'est la nécessité inéluctable de renouveler rapidement le matériel industriel pour suivre d'aussi près que possible la concurrence constante causée par l'accélération du progrès scientifique. Pour installer une machine nouvelle, il fallait emprunter et en même temps promettre un bénéfice aux actionnaires, mais avant même que cette machine initiale eût été amortie, il fallait en acheter une nouvelle, plus moderne, et par conséquent, emprunter de nouveau, ne fût-ce que pour payer les intérêts de la première dette. Et ainsi de suite, d'où une accumulation formidable de dettes rendue inévitable par l'obligation de payer des bénéfices aux bailleurs de fonds successifs. En somme, pour réaliser un profit, il faut emprunter et pour rembourser un emprunt il faut en faire un autre, ce qui mène fatalement à la catastrophe. En fait, l'examen des chiffres révèle qu'aux États-Unis et depuis plusieurs années, la dette totale a augmenté plus vite que la production et la production elle-même plus vite que la population. A l'heure actuelle, le service des intérêts fixes sur les dettes et emprunts de toutes sortes est égal à plus de la moitié du revenu national. Et certaines de ces dettes, les obligations de chemins de fer par exemple, ne seront remboursables qu'en 2047, époque à laquelle les chemins de fer n'existeront peut-être plus.

La raison pour laquelle le système *prix*, qui est à la base de toute cette pyramide, ne s'est pas écroulé plus tôt, c'est que,

selon les technocrates, nous vivons dans l'illusion de pouvoir augmenter proportionnellement le pouvoir d'achat des individus grâce à des salaires élevés (théorie de Ford). Mais nous commençons à découvrir — et la crise actuelle y aide — qu'il est de plus en plus impossible de distribuer des salaires suffisants à tous pour la simple raison que le progrès technique de toute l'industrie tend, comme nous l'avons vu, à réduire à zéro la *valeur* du travail humain. En d'autres termes, le système du prix ne peut fonctionner que s'il peut se baser sur le travail humain, musculaire pourrait-on dire, mais il cesse d'être viable dès que les moyens mécaniques sont suffisamment développés.

On installe en ce moment à New Jersey une usine de soie artificielle qui n'emploiera *qu'un seul homme* et cet homme, dit-on, ne sera même pas à l'usine : il sera assis dans un bureau, à New York, d'où il contrôlera électriquement le fonctionnement de cette usine...

Quelles sont les conclusions de cet état de choses? Les technocrates ne les formulent pas précisément : en fait ils s'en lavent les mains; mais si l'on admet leurs prémisses, on peut imaginer quelques déductions intéressantes qui en découlent logiquement.

S'il est vrai, d'une part, que dans un pays moderne, le travail de la grande majorité des individus (à l'exclusion des artistes, des artisans, des *intellectuels*, etc.) a cessé non seulement d'être rémunérateur mais même technologiquement utilisable, et si, d'autre part, on admet que notre système financier actuel, basé sur la notion du prix et par conséquent du bénéfice, ne saurait avoir pour résultat que l'accumulation illimitée des dettes publiques et privées — c'est-à-dire la misère, — deux alternatives se présentent : ou bien il faut abolir les machines, revenir à notre moteur humain primitif et renoncer du même coup aux *conquêtes* matérielles de la civilisation; ou bien il faut reconnaître franchement que le principe millénaire « Travailler pour vivre » a cessé d'être valide et que le moment est venu d'une révision fondamentale de nos conceptions concernant la relation entre le travail et le droit à l'existence. En d'autres termes, si l'on considère les forces productrices d'énergie dont nous disposons actuelle-

ment comme le patrimoine commun d'un pays ou d'une race, il faut admettre qu'il est devenu impossible de distribuer équitablement ce que nous produisons, puisque la plus grande majorité des individus n'a à donner en échange que son travail et que ce travail n'a plus de valeur.

On doit par conséquent reconnaître que chacun a *droit*, empiriquement, au minimum de sécurité qu'avec nos moyens actuels il est d'ores et déjà possible de lui garantir, cette sécurité étant représentée par les commodités de première nécessité, telles que la nourriture, le logement, le chauffage, la lumière, le transport, etc., et ce dans la même mesure où l'individu a déjà droit aux soins médicaux, à la protection de la police, à l'éclairage des rues. Il s'agit en somme de rédiger une nouvelle *Déclaration des Droits de l'Homme.*

***

Les quelques indications générales qu'on vient de donner, si peu développées qu'elles soient, suffiront cependant à donner le sens du mouvement technocratique; des articles paraissent chaque jour ajoutant de nouveaux détails et de nouveaux exemples. On annonce de nombreux traités sur le même sujet. Sans doute serait-il prématuré de se former une idée d'ensemble des répercussions possibles de ce mouvement. Il est cependant intéressant de noter qu'il a déjà produit des réactions violentes, la plupart instinctives, mais symptomatiques.

Cela est facile à expliquer.

L'Amérique est en effet un pays très peu sensible aux courants idéologiques purs. Par indifférence, traditionalisme, puritanisme, fierté d'une civilisation rapide, la population et ses élites opposent à toute idée *révolutionnaire* un front solide et pratiquement impénétrable. Le peu de voix recueillies par le candidat socialiste aux dernières élections en est une preuve convaincante. En outre la société américaine se différencie des sociétés européennes par un point important : l'opposition, au lieu d'y être mieux organisée que les partis au pouvoir, l'est toujours moins bien. L'opinion officielle seule est armée,

solidement coalisée, disposant des mille moyens de la publicité et de la propagande. Aucun pays au monde où le dogme national ne soit plus solidement établi, aussi indiscutablement admis.

C'est pourquoi il faut pour qu'une *révolution* réussisse dans ce pays, qu'elle parte de ce dogme même, qu'elle s'appuie sur lui, qu'elle s'en réclame. Il faut qu'elle prenne à son compte l'idéologie, ou tout au moins certains points de cette idéologie. Il est inutile d'essayer de la détruire de front.

Or, bien que les théories des technocrates, ou plutôt leurs conclusions implicites, aient été immédiatement assimilées au communisme, comme on pouvait s'y attendre, elles ont impressionné l'opinion, parce qu'elles s'appuient sur un des piliers les plus solides de la civilisation américaine : la science positive. On a accusé Howard Scott d'être un ancien ouvrier syndicaliste et un tricheur au foot-ball, deux tares indélébiles, mais les technocrates, en proclamant à grands cris qu'ils se moquaient absolument du communisme, du fascisme et même de la démocratie, ont, jusqu'à présent, présenté la défense la plus efficace. Ils affirment qu'ils sont avant tout des ingénieurs, ce qui, aux États-Unis, est beaucoup plus respectable et plus sérieux que d'être philosophe. Il ne faut pas oublier en effet que toute la civilisation américaine a tendu depuis ses origines à démontrer que le rôle de l'homme sur la terre consiste à améliorer sa condition matérielle, étant implicitement entendu, semble-t-il, que les valeurs spirituelles s'amélioreraient d'elles-mêmes, automatiquement, dans les mêmes proportions que le confort et la richesse. Les technocrates ne sont pas, à ce point de vue, des hérétiques : bien au contraire; mais on trouve qu'ils vont un peu vite et que leurs théories qui consistent, en fin de compte, à distribuer à tous et avec le minimum de sueur biblique, l'énergie accumulée et accumulable, ont quelque chose d'inquiétant et de vaguement immoral, surtout en un temps où l'on s'efforce de convaincre les chômeurs que tout va s'arranger bientôt d'une façon ou d'une autre.

L'engouement qui avait accueilli les premiers développements de la théorie technocratique s'est, d'ailleurs depuis quelque temps, notablement calmé aux États-Unis, sous

l'influence des attaques concentriques qu'elle a subies de la part d'hommes politiques, d'économistes et même d'ingénieurs professionnels. D'autre part, il y a eu récemment rupture entre l'Université de Columbia et Howard Scott : la zizanie s'est installée parmi les gardiens du Temple. Néanmoins les principes sacrés ont conservé leur prestige dans bien des milieux et continuent à susciter des apôtres.

Pour l'Europe, qui dans son ensemble a conservé une certaine méfiance à l'égard des expériences matérialistes pures, il est particulièrement intéressant à l'heure actuelle de suivre le débat qui s'agite autour du mot *Technocratie*, nouvel effort, semble-t-il, vers une solution purement scientifique et orthodoxe du problème économique et social.

R. DE ROUSSY DE SALES

L'HISTOIRE

L'Esprit religieux chez les Grecs.
L'Archiduc François-Ferdinand.
La Russie d'hier et d'aujourd'hui.

M. Festugières est un dominicain qui a passé par l'École Normale et ensuite par celles de Rome et d'Athènes. Il était laïquement tout préparé pour être une des lumières de l'École biblique de Jérusalem, à laquelle il appartient aujourd'hui, et que dirige avec une autorité sans égale le Révérend Père Lagrange. C'est sous les auspices de cet animateur infatigable qu'il vient de publier un volume fort érudit sur une question de grande importance, qui avait été jusqu'ici résolue par prétérition plutôt qu'étudiée à fond. Quel est le rôle de l'esprit grec dans la formation du christianisme? La réponse nécessite tout d'abord l'étude de l'esprit grec au point de vue religieux, d'où le titre de l'ouvrage : *L'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile* (Lecoffre). Par un hasard heureux, il paraît en même temps qu'un volume de la collection Henri Berr, *Le Génie grec dans la Religion* (La Renaissance du Livre), qui traite le même problème en s'arrêtant au seuil du christianisme. Les deux auteurs, M. Louis Gernet, professeur à l'Université d'Alger, et M. André Boulanger, professeur à celle de Strasbourg, sont aussi des Normaliens et d'anciens membres de l'École d'Athènes, moins jeunes que leur camarade des Frères Prêcheurs. Certains chapitres des deux ouvrages sont vraiment parallèles : sur les Mystères, par exemple, ou sur les écoles philosophiques.

Il faudrait à un profane beaucoup de présomption pour aborder en passant de pareils problèmes et pour essayer de départager, s'ils ne sont pas d'accord, des spécialistes de part et d'autre aussi éminents. Le fond du débat, dans la mesure où il peut y avoir débat, c'est de savoir jusqu'à quel point les Grecs ont influé sur le dogme chrétien et sur l'interprétation doctrinale des Évangiles. La théorie généralement admise, c'est que l'hellénisme a préparé le christianisme au point de vue mystique et qu'il en a ensuite précisé, souvent aussi compliqué, la théologie à force de subtilité byzantine. Les Grecs, au terme de leur évolution religieuse, tendaient à l'universalisme, en quoi ils étaient les avant-coureurs du christianisme, religion universelle par excellence. Un travail souterrain avait miné la vieille religion de la Cité antique. Cette cité, fermée et exclusive comme la divinité poliade qui en était la patronne, avait perdu avec son indépendance politique sa conception religieuse. Même quand les rites sont encore extérieurement respectés, l'âme n'y est plus, parce que l'objet du culte, celui qui parlait au cœur, était le sentiment patriotique, lequel n'a plus d'aliment suffisant. C'est ce qu'exprime, avec un souci des nuances très remarquable, M. Boulanger dans sa conclusion : « Le christianisme a bénéficié de toute l'évolution religieuse des trois derniers siècles antérieurs à l'ère chrétienne, sans être le résultat de cette évolution. »

Dans cette mesure et avec cette réserve, il devient possible de s'entendre. Nous ne sommes plus au temps où l'on croyait presque que le christianisme aurait pu se passer du Christ. Nul ne conteste que la Grèce ait apporté au christianisme naissant, outre sa langue et sa façon de raisonner, tout un substratum moral et philosophique sans lequel les Pères de l'Église n'auraient pas été tout ce qu'ils sont. Mais jamais l'esprit grec n'aurait abouti au christianisme sans l'Évangile, et l'Évangile n'est grec ni d'inspiration ni de tradition. Le monothéisme est juif. Le paradoxe, le miracle, c'est que le christianisme, issu du judaïsme, ait été rejeté par ceux qui auraient dû être les siens *a priori* et qu'il ait conquis les Gentils, où les masses étaient polythéistes d'habitudes, et où l'élite intellectuelle l'était restée d'apparence.

***

Peu d'hommes ont étudié les causes, les responsabilités de la dernière guerre avec plus de méthode et d'objectivité que M. Maurice Muret. Sa qualité de neutre, — M. Muret est de nationalité suisse, — donne à son jugement une valeur particulière. Appartenir à un pays neutre, c'est en quelque sorte appartenir déjà à la postérité. Ce n'est pas une garantie d'infaillibilité, c'est une présomption d'impartialité.

Son dernier volume, *L'Archiduc François-Ferdinand* (Grasset) est une contribution importante à l'histoire des causes immédiates de la dernière guerre puisqu'elle eut pour point de départ l'assassinat de Serajevo. Ce personnage, héritier imminent de l'empire autrichien, n'était pas un soliveau. On connaissait mal ses idées; on savait qu'il en avait, et il ne cachait pas qu'elles n'étaient pas celles de son oncle François-Joseph. Les partisans du conservatisme à tout prix n'étaient pas sans inquiétude sur ce qui suivrait son avènement. Cet avènement, ils le craignaient et c'est ce qui explique en une large mesure le peu de regret que sa mort tragique éveilla dans les milieux officiels. Il serait excessif de suivre ceux qui ne craignent pas d'ajouter ou d'insinuer que ce même sentiment de défiance explique l'insuffisance ou le décousu des mesures de protection prévues pour le séjour de l'archiduc en pays suspect. Ce serait excessif, mais il est explicable que des bruits de ce genre aient couru, tant les précautions prises se sont révélées maladroites et inopérantes.

L'archiduc lui-même n'était pas sans le voir. Son voyage de Bosnie avait pour but d'assister aux manœuvres qui devaient se dérouler du 25 au 27 juin et dont le thème avoué était une entrée en campagne contre la Serbie. Le thème était pour le moins mal choisi, alors que les opérations devaient se dérouler dans un pays devenu autrichien malgré lui et dont les aspirations étaient pour l'*Anschluss* avec la Serbie. C'était une inconvenance diplomatique où l'instinct populaire risquait de voir une provocation. En outre, les fêtes finales devaient se célébrer à Serajevo le 28 juin, date fatidique qui rappelle aux Serbes le désastre de Kossovo où sombra la Grande Serbie du Moyen Age, en 1389. Cette coïncidence n'avait sans doute

pas été voulue, peut-être même au début n'avait-elle pas été remarquée, ce qui ne serait pas d'ailleurs une excuse car la première qualité d'un conquérant doit être de ménager, et pour cela de connaître les susceptibilités des peuples conquis. En tout cas, si inadvertance il y avait, elle fut signalée tout de suite, et il eût été d'une sagesse élémentaire d'y remédier. On n'en fit rien. L'archiduc y songea-t-il? Divers témoignages de marque en donnent l'impression. « La balle qui doit me tuer est depuis longtemps coulée », dit-il à un des professeurs de ses enfants, duquel M. Muret tient directement le propos. Il exprime à l'Empereur son hésitation à faire le voyage, au moins à ce moment. « Fais comme tu voudras », aurait répondu François-Joseph, d'après le comte Sforza, un des hommes les mieux renseignés de l'Europe actuelle. L'archiduc cherchait un encouragement à ne pas partir, cette réponse lui parut tout le contraire. Il partit.

Les déplacements princiers sont d'ordinaire organisés dans le moindre détail. Celui-ci le fut, mais contrairement à tout bon sens. Des bruits de complot couraient. Des avis, les uns amicaux, les autres comminatoires, avaient été reçus par le prince, d'autres par les autorités compétentes ou supposées telles. Le ministre de Serbie en personne, M. Jovanovitch, avait fait à Vienne, le 5 juin, une démarche dont il a bien voulu rédiger pour M. Muret un récit détaillé.

C'est à M. de Billinski, ministre commun des finances d'Autriche-Hongrie, qu'il exprima ses craintes sur l'effet que risquait de produire une visite de gala en pareil jour. Il le fit avec toute la discrétion diplomatique. M. de Billinski ne comprit rien ou feignit de ne pas comprendre. Une seconde démarche n'eut pas plus de succès. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que Billinski, qui était chargé personnellement de l'administration civile du territoire annexé, non seulement ne fit rien, mais ne fit part à personne de cet appel à la prudence. Il déclare dans ses *Mémoires* qu'il ne sut rien du danger qui pouvait menacer l'archiduc et il ne souffle mot du double avertissement qu'il avait reçu. Il n'en dit rien au gouverneur militaire de la Bosnie-Herzégovine, Potiorek, chargé d'organiser la visite militaire de l'archiduc. Cette cloison étanche entre civils et militaires n'est pas spécifiquement autrichienne mais,

dans l'espèce, alors qu'il s'agissait de l'héritier du trône, ce mutisme est malgré tout phénoménal.

Il n'y a pas à revenir ici sur la scène de l'attentat. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur du chapitre qui la retrace avec une précision documentée à laquelle, pour le moment, on ne peut rien ajouter. La négligence et l'incurie de Potiorek n'ont d'égales que celles de Billinski. Le civil et le militaire n'ont rien à s'envier. Quant à l'archiduc, on peut lui reprocher l'imprudence qu'il commit de préférer, à la daumont entourée d'une escorte de cavaliers qu'on lui proposait, une auto qui le laissait à découvert. Il voulut témoigner sa confiance dans le loyalisme de la population ou tout au moins dans l'intelligence du service de sûreté. Il se trompait des deux côtés.

Si le monde n'avait été mis à feu et à sang que par suite de cet ensemble de maladresses évitables, ce serait le cas de répéter que les petites causes ont souvent de grands effets. Mais cette cause de la guerre n'est qu'occasionnelle. L'insistance à rejeter sur le gouvernement serbe une responsabilité de l'attentat que rien n'a démontrée prouva tout de suite que la balle qui devait tuer l'archiduc n'était pas la seule qui fût déjà coulée.

***

Nous connaissons mal l'histoire de Russie. Le volume de Rambaud, d'ailleurs fort précieux et même excellent lors de son apparition, est resté longtemps classique. Il est manifestement dépassé. Il date du temps où les archives russes n'était pas aisément accessibles, où il n'était pas permis de tout voir, encore moins de tout dire, où des ménagements étaient difficiles à refuser à un gouvernement allié et à une dynastie susceptible. Des abrégés plus récents, dus le plus souvent à des Russes plus familiers avec les documents originaux, ont été publiés en France ou ailleurs, mais ceux qui ont paru en France ont des lacunes et ceux qui ont paru ailleurs ne sont pas tous traduits. L'idée de nous présenter un nouveau tableau d'ensemble de l'évolution russe, complet sans être décourageant pour le grand public, a inspiré la nouvelle *Histoire de Russie* dont les deux premiers volumes viennent de paraître

(Ernest Leroux). C'est l'œuvre de plusieurs historiens russes exilés de leur pays, ce qui leur permet de s'exprimer en liberté. Ils se groupent autour de M. Paul Milioukov, homme d'État sorti d'une chaire professorale à l'Université de Moscou, et de deux spécialistes de la Sorbonne, MM. Seignobos et Eisenmann. L'équipe est imposante et variée. L'écueil en ce cas est le manque d'homogénéité, mais toutes les histoires générales d'aujourd'hui en sont là. Au chef d'orchestre de maintenir l'unité de ton et de méthode.

Le premier volume va « des Origines à la mort de Pierre le Grand ». Il est donc très condensé. La suite sera plus développée et le sera de plus en plus à mesure qu'on se rapprochera de la période contemporaine. Cette disproportion n'est pas pour choquer le lecteur français qui ne se passionne pas pour les siècles obscurs de la Moscovie médiévale. D'autre part, une place prépondérante a été donnée à l'histoire intérieure, ce qui risque de nous dérouter davantage parce que c'est ce que nous connaissons le moins. Raison de plus pour nous le faire connaître mieux.

Le développement intérieur de la Russie est très particulier. C'est le contraire de ce qui s'est passé chez nous. En France nous avons eu de bonne heure une féodalité terrienne protégeant et exploitant simultanément une population paysanne exposée à tous les fâcheux hasards de guerres privées presque ininterrompues. Ces paysans, lorsque l'autorité royale a entravé, raréfié et finalement aboli les guerres seigneuriales, se sont peu à peu et en partie émancipés de leur servage et élevés à la dignité de petits propriétaires, avec l'appui plus ou moins avoué du souverain, intéressé à amoindrir le pouvoir féodal. En Russie, la marche des choses a été inverse. C'est le prince qui a créé la noblesse et le servage. Il avait besoin, pour lutter contre les peuples voisins, d'une classe militaire toujours prête à répondre à l'appel. Ne pouvant payer en argent cette armée mobilisable, il la solde en nature. Suivant l'usage des pays et des époques pauvres en numéraire, il la paie en concessions territoriales. De la sorte les guerriers pouvaient servir de leur personne en temps de guerre et verser l'impôt en temps de paix. Mais à une condition! A condition que leurs terres seraient cultivées. Pour qu'elles le soient, le tsar attache à la

terre concédée le paysan qui devient à sa manière, lui aussi, une sorte de propriété. Le plus curieux, c'est que le servage devient généralisé au moment même où il perd ce qui avait été son excuse. Au XVIIIe siècle, les nobles sont affranchis de tout service obligatoire. C'est justement alors que Catherine II augmente énormément le nombre des serfs en distribuant à ses dignitaires et à ses courtisans de vastes domaines avec interdiction aux paysans de les quitter. C'est devenu un non-sens. Le privilège n'a plus l'excuse du service rendu, mais c'est le sort habituel des privilèges de survivre à leur raison d'être. La révolution de 89 est née de cette contradiction.

L'impératrice est trop intelligente pour ne pas voir le danger et M. Brian-Chaninov dans le volume qu'il vient de lui consacrer, *Catherine II* (Payot), nous montre qu'elle s'en rend compte et qu'elle eût désiré faire autrement. Les révoltes incessantes de paysans qui ensanglantent son règne soulignent la faute commise. Mais la tsarine se savait contestée, elle avait pris la couronne dans des conditions discutables et elle avait ou croyait avoir besoin de la noblesse. Elle a beau être autocrate, elle n'est pas libre, ce qui est le cas de tous les autocrates montés à la salle du trône par l'escalier dérobé.

Le second volume de l'histoire Milioukov comprend cette période et même au delà. Il va de la mort de Pierre le Grand à celle de Nicolas Ier (1725-1855). C'est dire combien de questions de première importance il aborde au cours de près d'un siècle et demi très chargé. C'est d'abord le temps des impératrices, de Catherine Ire à Catherine II, où les révolutions d'alcôve se combinent avec les révolutions de palais, où l'opérette alterne avec la tragédie; puis la première alliance franco-russe avec ses arrières-pensées, ses défiances, ses réticences, sous Alexandre et Napoléon, aboutissant au mysticisme de la Sainte-Alliance; enfin l'époque du tsarisme conservateur et borné, tendu vers Constantinople, avec Nicolas Ier et la guerre de Crimée. Le texte est pour les deux tiers de M. Kizevetter, ancien professeur à l'Université de Moscou, actuellement professeur à l'Université de Prague; M. Miakotine, professeur à l'Université de Sofia, a traité le règne de Nicolas Ier. Ici encore la partie la plus originale, la plus nouvelle au moins

pour nous, c'est l'histoire intérieure. Les deux problèmes de la vie politique en Russie sont posés dès le début du XIXe siècle et le resteront immuablement. Comment résoudre la question du servage devenu un anachronisme dans l'Europe moderne? Comment faire durer indéfiniment le régime autocratique dont la noblesse elle-même, si longtemps persuadée que ses privilèges sociaux en étaient inséparables, n'accepte plus maintenant les caprices? Le sous-titre du volume en indique la marche générale : « De l'autocratie appuyée sur la noblesse à l'autocratie bureaucratique. » C'est le triomphe de l'Administration avec la routine, la vénalité, le formalisme indifférent au bien public qui la caractérisent au pays du *nitchevo*. Le résultat ne se fera pas attendre. Quand meurt Nicolas Ier, pendant le siège de Sébastopol, son dernier mot est l'aveu de la faillite : « Je passe le commandement, dit-il, en mauvais état. »

***

Et la Russie d'aujourd'hui? L'histoire ne s'applique pas au temps présent. Son domaine est le passé. Le présent, c'est la géographie qui le décrit, cherche à le comprendre et essaye d'en tirer des pronostics pour l'avenir. Le gros volume de la *Géographie universelle* de Vidal de la Blache et L. Gallois qui vient de paraître (Colin) est consacré à la Russie d'Europe et d'Asie. C'est donc tout le monde russe qui est étudié d'un bloc par M. Camena d'Almeida, professeur à l'Université de Bordeaux, spécialiste particulièrement autorisé par sa connaissance de la langue et du pays, un des collaborateurs de l'histoire dont il a été parlé plus haut.

Il n'est pas facile de connaître un pays qui est à lui seul un continent. D'immenses régions en sont encore si peu explorées qu'on a découvert en 1926, dans le nord-est sibérien, un massif ignoré, la chaîne Tcherskii, plus vaste que le Caucase et guère moins haute, dont on n'avait pas la moindre idée. Et il est encore plus difficile de le connaître humainement que physiquement. Où va la Russie? Où en est-elle? Qu'y a-t-il de sérieux dans les résultats prodigieux suivant les uns, simplement misérables selon d'autres, que le gouvernement soviétique s'attribue? On parle volontiers de la

passivité du peuple russe, de sa soumission fataliste à toute volonté énergique. C'est à voir. Dans le passé lointain, la population russe, sédentaire, attachée à la culture et à l'élevage, a dompté et assimilé les populations nomades, vivant de la chasse et de la pêche. Elle n'a pu réussir de même quand elle s'est trouvée en face de populations plus évoluées et chrétiennes avant elle, comme dans les pays baltes, la Pologne et la Finlande. Elle n'a pu non plus mordre sur l'Islam, elle n'a pu façonner les Tatars et les Turkmènes. Il faut bien avouer que le flottement d'une immensité sans frontières naturelles ne se prête pas facilement à la constitution d'une libre démocratie. Il semble, conclut M. Camena d'Almeida, que « pour longtemps le destin de la Russie soit de vivre sous des régimes autoritaires qui, quand ils se sentent suffisamment affermis, s'efforcent d'utiliser au maximum les ressources naturelles du pays et poursuivent une même politique d'expansion, par des moyens militaires avec Pierre le Grand, par la propagande doctrinaire avec le gouvernement soviétique ».

Nul n'attend d'un homme de science et de conscience un arrêt *a priori* pour ou contre une tentative sociale en cours, si aventureuse, si tyranniquement imposée qu'elle puisse être. Il y a dans la révolution actuelle une part d'évolution naturelle et c'est peut-être ce qui explique sa durée. Elle dure parce qu'elle s'appuie sur la force, mais aussi, en une certaine mesure, parce qu'elle répond à l'instinct populaire. Elle dure parce qu'elle est, à un certain point de vue, « moins une transformation qu'un aboutissement ».

Certes, il est permis de se défier des documents officiels soviétiques. Il nous est à peu près impossible de les contrôler, impossible aussi de nous en passer. La statistique est fort en honneur au pays des Soviets. En tout temps et partout la statistique est une science qui demande des précautions. Faut-il prendre à la lettre le chiffre de l'accroissement de la population? Y avait-il réellement 116 456 000 habitants en Russie d'Europe au recensement de 1926, après tant de misères et de ruines? La famine de 1921 a fait périr à elle seule 7 millions de victimes; elle n'a pas été la seule et le fléau de la famine n'est pas le seul non plus. De même, dans les photographies documentaires qui illustrent le volume de M. Camena

d'Almeida, on en voit beaucoup qui représentent des paysans, des intérieurs rustiques, des marchés de bestiaux, de grandes usines, qui ont un air de prospérité. Mais ces photographies sont pour la plupart de source officielle et M. Camena en indique la provenance. Il s'en trouve même qui émanent de l'*Intourist*, l'agence soviétique de propagande chargée d'attirer en Russie les visiteurs étrangers. M. Camena sait comment ces touristes, agréés après enquête, sont « groupés, surveillés, conduits, promenés », à travers un décor comme Catherine II en Tauride. Il est encore plus simple de truquer un cliché qu'un paysage.

Au surplus, les Soviets, pour qui a le temps et les moyens de lire leurs propres publications, ne prétendent plus avoir si merveilleusement réussi. Le fameux plan quinquennal n'a ni entièrement échoué ni entièrement abouti. Au début de l'année présente qui en ferme le cycle, le rapport lu au Comité Central par le grand maître du parti, le secrétaire général Staline, sur « les résultats du premier plan quinquennal », affirme la nécessité de l'effort accompli pour sortir la Russie de l'ornière, mais indique, pour rassurer ceux qui sont fourbus, que pareil effort ne sera pas à recommencer. Le pays a été « cravaché » et il le fallait vu son retard économique et industriel. Il a fallu « cabrer » la Russie pour lui faire franchir l'obstacle comme se dresse la monture de Pierre le Grand dans la statue de Falconet. Aujourd'hui on peut rendre la bride. Le nouveau plan quinquennal demandera moins. Nous sommes, après la « période d'édification », à la « période de consolidation ».

En conclure que le bolchévisme commence à profiter des leçons de l'expérience serait hardi; affirmer qu'il est incapable de s'amender ne le serait pas moins. La substantielle étude de M. Camena d'Almeida se ferme sur un point d'interrogation.

A. ALBERT-PETIT

TABLEAUX DE PARIS

Débuts de Misia Sert. — Une salle des fêtes de l'hôtel Continental, à la manière Véronèse passée par le second Empire et qui se réveille sous le pontificat de M. Thiers. Nous voudrions voir paraître le divin Arêtin et nous retrouvons la maigre silhouette de M. Émile Ollivier. Et aussi le profil de madame Gauthereau dont un portrait de La Gandara montrait jadis le long cou, le front médiéval — et qui fut « la beauté » du septennat de Sadi Carnot.

M. Louis Metman, le Conservateur des Arts Décoratifs, connu des conservateurs du monde entier, me disait tout à l'heure qu'il se souvenait d'avoir assisté, étant tout jeune homme, à une soirée donnée dans cette même salle, au bénéfice de je ne sais plus quels inondés, vers 1882, fête à laquelle la comtesse Jean de Montebello, alors dans l'éclat de la beauté, de la jeunesse et d'une intelligence supérieure, avançait entre une double haie d'admirateurs, coiffée à la chinoise, son admirable front découvert et un perroquet de diamants dans les cheveux. A cette même fête, madame Ferdinand de Lesseps montrait sa dixième grossesse dans une robe de soie jaune, semée d'écussons aux armes des villes de Hongrie, étoffe offerte à M. de Lesseps par des admirateurs de ces pays.

Nous sommes loin, ce soir, de ces élégances d'antan, qui devaient bien avoir leur prix et leurs charmes, car, en dépit des sourires qui accueillent les descriptions et les portraits d'un demi-siècle en arrière, l'élégance a le privilège d'offrir

toujours dans les domaines qu'elle régit, un certain coefficient de perfections qui se renouvellent, se déplacent, mais gardent, en somme, leur valeur intégrale.

Ce soir, madame Misia Godebska Sert, qui a passé à travers différentes existences comme une écuyère crève des cerceaux de papier, pour retomber sur le cheval qui continue à tourner autour de la piste, fait ses débuts de pianiste, dans cette salle somptueuse et falote de l'hôtel Continental, dorée et ternie, et qui évoque Venise, sur la rue Rouget-de-l'Isle.

Madame Marcelle Meyer et madame Misia Sert jouent à deux pianos, sur une estrade restreinte, mais précédée d'un amoncellement de fleurs amicales. La réputation de pianiste de Marcelle Meyer est faite, celle de Misia Sert n'est pas aussi répandue, mais elle fut chantée déjà par Stéphane Mallarmé dans un de ces quatrains dont il avait le secret, qu'il écrivit sur un éventail, et que le programme reproduit ce soir :

Aile que du papier reploie
Bats toute si t'initia
Naguère à l'orage et la joie
De son piano, Misia.

Adulée et animatrice, celle que Paris appelle simplement *Misia* comme il disait *Boni*, Misia Sert a été peinte par Toulouse-Lautrec, puis par Bonnard, Vuillard, Renoir. Elle a collectionné, pendant plusieurs mariages, tout ce qui peut être rassemblé dans un salon, mais toujours avec ce que le marquis de Castellane, *Boni*, qui l'admirait, appelait « un ravissant mauvais goût ». Nous sommes parfois revenus le dimanche des Rameaux de la foire à la Ferraille, avec des automobiles pleines de chaises second Empire, noires, incrustées de fleurs de nacre, d'objets en coquillages, de choses baroques, atroces et exquises, qui prenaient aussitôt leur place comme si elles y eussent été attendues, dans les vitrines des deux appartements qu'elle habita successivement de 1910 à 1916, sur le quai Voltaire. Elle eut le génie du rien et sut rendre la jeunesse à ce qui est pire qu'ancien, c'est-à-dire vieux ! De stores brodés devenus sans emploi, elle faisait des nappes à thé charmantes, légères, transparentes, sur d'éclatants dessous de tarlatane.

Les Ballets Russes vivaient chez elle. On ne l'approchait

qu'en franchissant des remparts faits de Léon Bakst, de Serge de Diaghilew, de Benois, de Fokine, de tout ce qui formait l'âme, la vie de cette troupe qui courait l'Europe dans un resplendissement inégalé, avec des étoiles comme Pawlowa, Ida Rubinstein, Karsawina, — et Nijinsky. Madame la comtesse Greffulhe et la marquise de Rippon (lady de Grey) tinrent leurs assises, présidèrent des groupements d'artistes dans les salons étranges du quai Voltaire. L'un d'eux avait les murs décorés par Bonnard; c'est là que naquirent ces boules de jardin multicolores qui prirent place d'objets d'art. Des dentelles et des coruscations qui semblaient fuir ou rechercher le voisinage des abat-jour, des chinoiseries, des olympes de magots verts et roses, des nirvanas d'anges rococos, des édens de bois dorés et des bosquets de verres filés, autour des premières toiles de Rousselle, des dessins d'Odilon Redon, qui professait aussi le culte « Misia », d'esquisses de Renoir, de Lautrec. On parlait de Mallarmé comme s'il eût encore été de ce monde-là, — devant Jean Cocteau qui venait d'y faire son apparition. A cette époque, madame Misia Godebska (qui ne l'est déjà plus, n'était pas encore madame José-Maria Sert), régna véritablement. « Il faut avoir dîné chez elle », je parle en 1912 ou 13 et 14, avant de partir pour quelque représentation des Ballets Russes à l'Opéra, au Châtelet ou au théâtre que M. Astruc venait de terminer, avenue Montaigne.

Madame... appelons-la comme tout le monde : *Misia*, avait fait fabriquer des assiettes en miroir. Les nappes étaient lourdes, colorées, brodées, ocrées, transparentes, les verres brillants et multicolores, les bols, en métal martelé par Dunand et d'un or éclatant, tout cela inédit alors, parmi les fleurs rassemblées à très peu ou jetées à profusion. La pièce peinte en jaune citron garnie d'une population de dieux de Chine en porcelaine. Sur la terrasse de marbre noir, un jet d'eau montait d'un bassin doré, — deux étages au-dessus du pont Royal, à l'angle de la rue de Beaune.

Le dîner avait été rapide et *Misia* n'avait pas encore *fait sa coiffure*. Dans la chambre et le cabinet de toilette, des bijoux faux, de vrais diamants et de magnifiques émeraudes attendaient le caprice de la maîtresse du logis, qui avait un visage un peu rond, ferme, rose, de beaux yeux noirs qui ne suppor-

taient point l'ennui, une gorge radieuse, des lèvres qui faisaient la moue et tout ce qui crée, à défaut d'un air de souveraine, la favorite d'un temps, l'une de ces créatures éphémères dont la fantaisie engendre des spectacles passagers et des chefs-d'œuvre, qui plus tard viennent représenter des saisons que rien sans elles ne représenteraient plus.

Réjane vieillissante ou, plutôt, mûrie, dînait là, chargée de gloire, d'expérience et de soucis. L'air d'une vivandière, d'une marchande de crudités et d'une dame. Un jour qu'elle avait tenu à conserver son manteau à table, en dépit de la température, nous la vîmes se lever dès le premier plat et, se penchant vers une comédienne célèbre et radieuse, qui lui faisait vis-à-vis, écarter les côtés de son manteau pour lui en montrer la doublure, après laquelle elle avait fait épingler ou coudre, par manière de dénigrement, de véritables panoplies de bijoux de théâtre : « Crève! » s'écria-t-elle en plongeant dans le regard étonné de la comédienne des yeux brillants de toute la perspicacité et de la malice de ce monde.

Serge de Diaghilew ressemblait, avec sa mèche blanche, ses joues immenses, ses lèvres épaisses et ses yeux faussement indifférents, à un prince russe de Moscou. Il était enfant et vieillard, brutal et racé, comme écrasé d'infirmités secrètes et parfois éblouissant comme une ancienne belle mieux fardée qu'à l'ordinaire. Il était ardent et mou, décidé et incertain, il avait du grand chef et du misérable cabot. C'était l'un des dieux de la maison.

Boni de Castellane passait là, comme Lauzun, d'un blond d'argent, le linge éblouissant, les dents fraîches, éclatant de santé dans le retentissement de ses récentes défaites, traînant l'envie des femmes et la malveillance des hommes après soi. Il arrivait, sortant du cabinet de toilette où il s'était réfugié chez ses parents, après le divorce avec madame Anna Gould, comme s'il eût quitté le palais d'Armide, à l'instant. Quels créanciers avait-il rencontrés avant dîner? Il souriait, comme s'il eût été le prince le plus heureux du monde, en ramenant l'une de ses jambes sous lui, avant de s'asseoir et promenant alentour des regards, bleus de pervenche et impitoyables. Il s'enthousiasmait pour quelque nouvelle trouvaille de *Misia*, quelque boule, quelque nègre de bois sculpté et doré vénitien,

quelque frégate de verre filé, lui, qui avait acheté par wagons, les Van Dyck et les Tiepolo... Les manchettes empesées, luisantes, s'évasaient du poignet de l'habit noir, les revers du gilet étaient comme gaufrés, le mouchoir ne semblait demeurer à demi hors de la poche qu'afin de pouvoir être plus facilement jeté.

Misia s'était assise au piano et jouait, pour elle — un instant. Les vers de Mallarmé passaient sur le ciel de printemps qui se préparait à la nuit. La Seine entraînait quelque chaland. Misia s'interrompait de son prélude pour aller enfin nouer le turban sur sa tête, le turban improvisé, le turban surmonté d'une plume légère, que deux petites plumes de diamants retenaient au tulle et aux cheveux. Et puis, après s'être remis un peu de rouge et s'être observée avec un dur regard d'enfant têtue, elle arrachait le turban doré, pour en refaire un autre, — tout noir.

Il semblait que sans elle, là-bas, dans la salle pleine, le spectacle n'aurait pu commencer.

Les visages se tournaient vers sa loge, les têtes se penchaient d'en haut, se soulevaient d'en bas. Elle entrait. Qui n'avons-nous vu dans cette loge, quels débutants, quels dieux, déjà figés dans leur carapace de mort, comme Renoir, qu'il fallut monter en plaçant dans l'ascenseur le fauteuil sur lequel il fut porté jusqu'à la loge?

Et ce soir, — ce soir de février 1933, Misia fait ses débuts de pianiste, trente ans après les vers de Mallarmé, par caprice, par gentillesse, pour faire plaisir à la grande artiste qui l'accompagne, pour donner aussi, enfin, la mesure de quelque chose qu'elle aurait pu réaliser, au milieu de tant d'autres, s'il lui avait plu, elle qui a fourni de thèmes tant de gens qui les ont répétés à l'infini.

Pour l'entendre, se sont réunis (il en est venu même de Londres) tous les gens qui se mettent à parler dès qu'on fait de la musique et qui, ce soir, pour la première fois, seront demeurés muets. Assistance dont quelque très jeune homme d'aujourd'hui racontera, bien sûr, quelque jour, la diversité, l'éclat, le pittoresque, à des jeunes gens qui ne sont pas encore nés!

***

De 1870 a...? — Le musée des Arts Décoratifs prépare une rétrospective, pour la fin d'avril.

Entre 1870 et 1900, il faudrait compter trois périodes bien distinctes. Ce sont celles que M. Louis Metman se propose de nous offrir. Le public sera bien surpris des découvertes qu'il pourra faire là parmi les peintures qui ont fixé les modes féminines. Mais, à condition de choisir autre part que chez les *impressionnistes*, exclusivement. Si nous ne devions voir là, — même exceptionnels, — que des Manet, des Monet, des Berthe Morisot et des Mary Cassatt, des Degas, ce serait enfermer cette rétrospective dans un cercle trop restreint.

Les *impressionnistes*, qui représentent, morts, toute la peinture de leur temps, ne tenaient de leur vivant qu'une place infiniment limitée parmi leurs contemporains. Les dames élégantes ne se faisaient point peindre, hélas! ou très peu, par Manet et ce n'est pas à M. Degas qu'elles se seraient avisées d'aller demander un enlaidissement certain. Les dames s'adressaient à des fournisseurs célèbres qui furent glorieux, *immortels*, (de leur vivant) et dont les jeunes ne donneraient pas tripette, aujourd'hui. Mais la grande vogue des impressionnistes définitivement classée, assise, reste à regarder ce qui ne fut pas *impressionniste* et qui fut tout de même considérable et à quoi l'on reviendra, en partie.

C'est à ce retour, logique, nécessaire, indispensable que va collaborer l'exposition des Arts Décoratifs, qui en engendrera d'autres. Carolus Duran, qui, dans la seconde moitié de sa vie, travailla comme tant de peintres, pour le commerce, pour l'exportation, Carolus Duran, dont on peut voir au musée du Louvre le portrait de sa femme, sous le nom de la *Dame au Gant*, Carolus Duran était parti pour devenir un maître. Il fut en tout cas un élève magistral.

Laissons faire le temps! Je regardais dernièrement le portrait d'une dame âgée coiffée sans fioritures, vêtue d'une sorte de caraco de satin noir et placée devant un fond de velours rouge assourdi, celui de la marquise de Brou, par Bonnat. Je me demandais si, dans un temps indéterminé, ce portrait si dépouillé d'artifices ne deviendrait pas un chef-

d'œuvre. Jules Lefebvre, dans une manière différente eut son talent personnel, glacé, mais réel. Il a enseigné toute une génération d'élèves de l'Académie Julian. Chaplin, peignit trop de jolies dames (dans un tulle pareil) et qui n'étaient pas aussi jolies toujours qu'il eût aimé le faire croire. Mais qui pourrait dire que Chaplin était dépourvu de talent, de métier et même d'un certain goût? Il y avait dans l'atelier de madame Madeleine Lemaire un grand portrait d'elle vêtue de noir et éclairé de quelques fleurs rouges, par Chaplin précisément, qui nous semblait, à nous qui n'avions pas vingt ans, un Nattier pour maison de deuil, mais dont les qualités certaines nous apparaîtraient aujourd'hui.

Benjamin Constant a peint des portraits d'hommes dans une pâte un peu trop décorative, si l'on peut dire. Mais le portrait du duc d'Aumale âgé, parmi les feuilles mortes de Chantilly, nous semblerait peut-être valoir aujourd'hui quelques-uns des tableaux exposés rue La-Boëtie? Doucet, qui peignit la princesse Mathilde, Dagnan Bouveret, pour lequel posa madame Julia Bartet, *la Divine*, et, enfin, M. Albert Besnard n'ont-ils pas laissé des toiles sur lesquelles les opinions peuvent varier, mais se fixeront et ne manqueront point de s'améliorer?

Nous voudrions voir à cette exposition le portrait de la femme du dernier et regretté bâtonnier, madame Léouzon-le-Duc, par Fantin. Celui de madame Cocteau, mère de Jean. Et des portraits de M. Saint-Pierre, de M. Rixens, car ce sont ces toiles-là qui ont formé le cadre de notre enfance, vers 90.

Dans la société, l'on aimait les raisonnables portraits de Nelly Jacquemart, qui allait épouser M. André, le collectionneur, fondateur du musée du boulevard Haussmann, et ceux de Cabanel. Une place à part doit être réservée aux effigies peintes par Hébert, qui avait dirigé l'Académie de France à Rome, celui de la comtesse Greffulhe, de tant de dames élégantes, éthérées, pour qui le jour ne semblait jamais être qu'un clair de lune; celui de madame Hochon, qui avait, dit-on, servi d'héroïne à l'un des premiers romans de M. Paul Bourget et qui, la cinquantaine bien passée, « entre quatre z'yeux», ne craignait pas de s'en vanter elle-même. Verrons-nous Sarah Bernhardt, par Bastien-Lepage, qui appartient à monsieur et madame Willy Blumenthal? Que dirions-nous

d'une Louise Abbéma, d'un pastel de Gyp et du portrait des deux fils de celle-ci où l'on reconnaît les traits de Thierry de Martel, le célèbre chirurgien, par Louise-Catherine Breslau, la rivale justement redoutée de Marie Bashkirtseff? Et les portraits de Barrès, jeune, par Jacques-Émile Blanche, celui de Marcel Proust, à vingt ans.

Il y a le portrait de la marquise d'Anglesey, vers 1889, par Boldini, — les Boldini! autre mode, société cosmopolite, élégante, piaffante, qui déjà prépare celle d'avant-guerre.

Et l'image de la fille de la duchesse Carraciolo, par Jacques-Émile Blanche, cette Olga qui mourut l'an dernier, après avoir promené si élégamment l'art de vivre à sa guise?

Et les dernières photographies de madame de Castiglione, logée dans l'entresol secret de la place Vendôme et qu'une fureur subite de fournir encore à l'objectif des beautés perdurables et des façons savantes d'être incomparable, finissait par faire ressembler à un vieil homme suspect et préoccupé, sous des ornements de carnaval. Pourtant, elle était projetée en quelque sorte, hors de sa solitude et de ses ténèbres, chez le photographe de ses débuts et qui vivait encore, rue de la Pompe.

De Stevens, ce Flamand, qui peint une Parisienne de 1872 ou 1875 comme Ter Borch peignait une dame du XVIIe siècle, d'Alfred Stevens à Helleu, dont les sanguines rappellent un autre Flamand, Watteau, et qui peignait avec tant de grâce spontanée, comme en hommage à Manet, — que de peintres nous pourrions voir représentés à cette prochaine exposition des Arts Décoratifs! Ils sont trop. Partant de 1870, il faudrait s'arrêter vers 1892, car, dès 1895, nous voyons poindre 1900. Plus les époques se rapprochent de nous, moins il nous est permis de les étendre, plus il faut les restreindre, pour mieux les fixer. Cette exposition va nous permettre de voir quels repêchages se feront bientôt, ce qui différenciera une aquarelle de Detaille d'un tableau de genre d'Henri Béraud, ce qui peut survivre dans Meissonnier, par exemple; ce qui précède Lalique, dans les « sirènes » de Clairin et tout ce qui était parfait autour de Sarah Bernhardt et qui est hideux, dès qu'on l'imite. Quelle influence ont exercée les pièces de Dumas fils, les romans d'Alphonse Daudet, *le Monde ou l'on*

s'ennuie et la première quasi-inaperçue de *Carmen*? Verrons-nous les admiratrices de Sully-Prud'homme et les soirées de Zola, François Coppée entre Yvette Guilbert et M. de Bornier; la fin de Mérimée, Renan, la mort de Victor Hugo; le général Boulanger et l'incendie de l'Opéra-Comique? Reverrons-nous les verreries d'aspect maléfique de Gallé, les affiches de Chéret, les numéros du *Courrier Français* avec les illustrations de Willette et de Louis Legrand, le *Gil Blas* de Steinlen et ses chansons de Bruant et de Delmet et les modes si élégamment exactes de Sahib, dans la *Vie Parisienne*?

En trente ans, les ameublements avaient dû souvent changer. Le capiton du second Empire se prolonge jusque vers 1880. Le Louis XVI gris-perle de 1900 ne saurait rien offrir de comparable à l'Henri II en chêne luisant des années 1885, obligatoire dans les salles à manger. Rien que dans les papiers peints que de variations, depuis la branche de laurier rose, mêlée à des joncs (1875) jusqu'aux fleurettes (1882), aux dessins cuir de Cordoue qui suivirent, à ces imitations de damas tramés d'or, qui précédèrent l'éclatant (et, disons-le, charmant) liberty.

— Liberty, liberty, que de crimes on commet en ton nom! — s'écria Maurice Donnay.

Les meubles de Waring et de Maple étaient à la mode dans la bourgeoisie que Claude Berton peignit, un peu plus tard, sous le titre de *Ces Messieurs du Tiers*. Ils allaient se faire blanchir à Londres!

Quelle place devrait tenir un homme comme Forain dans une sélection de cette époque!

Du *Sous-Off* de Lucien Descaves, au *Cavalier Miserey* d'Abel Hermant, en passant par Courteline, quels aperçus variés de la vie militaire! Les cavaliers de Crafty, les chiens d'O. de Penne, les Espagnols de Worms, les Venise de Ziem, sont alors exposés dans les vitrines de la rue Laffitte où se tenaient les principaux marchands de tableaux. Ils voisinent avec des vues de Honfleur ou de Trouville par E. Boudin, des chats d'Eugène Lambert et des fleurs dans un verre à champagne, par Fantin-Latour. C'est alors qu'Helleu a vu chez Durand-Ruel, *la Femme au perroquet* de Manet, qu'il pouvait acheter pour deux mille francs, — il me l'a plusieurs fois raconté.

Au Gymnase, on jouait *Paris-Fin de Siècle*, avec des messieurs en habits rouges et une duègne incomparable, qui savait manger en scène un sorbet avec une gloutonnerie savoureuse et qui gardait le meilleur chic, elle s'appelait Desclauzas. Le jeune Marcel Prévost permettait à Jane Hading de faire courir tout Paris, dans les *Demi-Vierges* et Réjane gagnait enfin de l'argent avec *Madame Sans-Gêne*, tandis que Jeanne Granier se révélait la plus incomparable des comédiennes dans *Amants* de Donnay, puis dans le *Nouveau Jeu* d'Henri Lavedan.

Le Panama et l'Affaire Dreyfus tramaient des fonds merveilleux à cette vie de Paris que notre enfance a encore respirée, tandis que Pierre Loti entrait à l'Académie Française et que Zola n'y pouvait parvenir.

Ah! mon cher Metman, quelle exposition vous allez nous offrir et combien nous sommes nombreux à la désirer et à vous attendre!

***

Intermezzo. — Répétition précédant la « générale ». Répétition paradoxalement dite *des couturières*; il serait inutile de leur avoir, en effet, réservé tout une salle et une soirée pour *Intermezzo*, car les robes n'y comptent guère. Le rôle de l'institutrice de province qu'interprète mademoiselle Valentine Teissier ne saurait ressortir du domaine proprement dit des *couturières*. D'ailleurs, il est des artistes dont c'est évidemment marquer le talent que d'avouer qu'on ne saurait dire, à la fin d'une représentation, comment elles étaient habillées. Valentine Teissier c'est la grâce même, un air de santé heureuse, de liberté chargée de réticences, d'abandon ayant fait provisions de réserve, un admirable métier de femme à la disposition d'une nature exceptionnelle. Elle semble faite pour être peinte par un maître de la chair et nous offre, à la manière de Fragonard, des expressions dont le piquant et la délicatesse viennent à l'extrême limite de ce que le peintre est susceptible d'exprimer.

On dit de certaines artistes comme mademoiselle Gaby Morlay, qu'elles sont l'expression même de la femme de leur temps. Cependant, deux créatures sauraient-elles offrir moins de ressemblances que ces deux artistes et donner pareillement

l'impression de pouvoir interpréter mieux les auteurs contemporains?

Depuis *le Carrosse du Saint-Sacrement*, chez Jacques Copeau, où elle dosait, avec la promptitude de la jeunesse, toutes les coquetteries de la femme et les inconséquences auxquelles le pouvoir de leur beauté pousse les courtisanes, il n'est pas un rôle qu'elle n'ait marqué de sa personnalité, de son charme, de cette blonde quiétude de juillet, de cette tendresse, que Marie Laurencin lui découvre à la gorge et de cette sensualité qui se dérobe vainement.

Une salle de première « présentation » est toujours particulière. Tout y porte et même ce que l'on sait qui sera coupé demain, pour les autres et que l'auteur peut-être préférait — et que, précisément, les *autres* ne connaîtront pas. Cela a bien son prix d'y être. Mais toutes les pièces ne sont pas de Giraudoux. *Intermezzo* est une de ces œuvres rares qui plaisent profondément au public, même lorsqu'elles ne le satisfont pas complètement, par tout ce qu'elles lui offrent qui s'évade de l'art conventionnel du théâtre, prisonnier pendant tant de générations de formules dont on ne peut plus rien attendre, sinon le déplacement de un à deux ou trois personnages, entraînant l'une des dix ou douze fins accoutumées.

Pour un auteur, l'art du théâtre, c'est — dit-on, — de ne laisser paraître où il va qu'après avoir empêché, jusqu'à la dernière minute, le spectateur de le découvrir. C'est pareillement la règle dans toute bonne narration. Mais ce qui a si longtemps donné au théâtre cet air conventionnel, c'est le souci des auteurs de vouloir ne point paraître s'éloigner d'une sorte de photographie du vrai, d'ailleurs presque toujours fausse, — la fleur artificielle comparée à celle que la terre a produite. Le fait de rassembler en trois ou quatre actes, tous les épisodes d'un drame, n'empêche point de réaliser une œuvre d'art, certes, mais prive totalement d'atteindre cette *vérité*, au nom de laquelle on prétend travailler pour le théâtre.

Dès la première scène, M. Giraudoux nous place dans l'atmosphère d'un de ces contes où la vérité va ressortir avec d'autant plus d'éclat qu'elle est présentée sous les apparences les moins véridiques. Toute indication marque dans cette brume ensoleillée et légère, tout trait précis devient plus

incisif et l'auteur se réserve de pouvoir à sa guise nous accabler de ses sarcasmes, se jouer de nous à loisir et nous émerveiller tantôt de sa grâce et tantôt de sa science des hommes, puis, tantôt nous écraser de sa resplendissante logique et même de sa radieuse duplicité.

Le sourire et la causerie de Jean Giraudoux expriment son œuvre. Il est de ce temps, le sien; il est de ce pays, le sien; son nom est bien français; comme Perronneau, Jouhandeau ou Vaudoyer. Point d'erreur. Point de masque. Un loup de velours, quelquefois, comme au XVIIIe siècle, car Jean Giraudoux n'est pas sans quelque ressemblance physique avec La Tour.

Une amie me disait : « On éprouve auprès de lui le sentiment qu'il ne pose pas sur terre. »

Cette réelle impression de légèreté, on pourrait presque dire, de lévitation, donne un charme particulier à l'auteur d'*Intermezzo*. Elle explique quel plaisir il peut prendre lui-même à ne pas travailler pour un théâtre dans lequel ses prédécesseurs semblent avoir déjà tout exprimé, tout épuisé avant lui. Le théâtre « de Giraudoux », qui eut son Musset, cent ans plus tôt, ne trouve pas une forme inconnue, il reprend avec un sang renouvelé, un corps vivant.

Une logique implacable dans une continuelle fantaisie et les sentiments les plus humains dans le cœur de personnages qui se défendent d'être trop vraisemblables.

***

CHAPEAU. — A Paris?

— Depuis cinq jours, oui...

— La neige?

— Oui... Quinze cents mètres d'altitude, soleil, ski... Excellent! L'impression de boire un air vivant et léger.

— Du champagne! Bonne mine, d'ailleurs.

— Oui, mais triste!

— Pourquoi?

— Mon cher, je viens de m'apercevoir de tout ce que je dois me commander, c'est désolant.

— Très bien comme ça, ravissant ce petit chapeau comme une crêpe collée sur l'oreille.

— Eh! bien, non. Besoin d'un tas de choses.

— ?

— Je ne sais pas exactement lesquelles, mais, en tous cas, rien de ce que j'avais ne va plus. Ce qui est pire, c'est que, d'abord, je ne le croyais pas. Je pensais, au contraire, que tout était parfait, si parfait que je n'aurais besoin de rien changer pendant six mois... Tenez, pour commencer, j'ai découvert que mon chapeau était trop plat.

Elle touche de la main son chapeau, si l'on peut appeler *chapeau* cette petite galette aplatie, écrasée, posée de côté sur une oreille...

« ... J'ai cru qu'il s'agissait d'un mauvais éclairage. Et puis, non!.. Lorsque je me suis de nouveau regardée, le lendemain, vers midi, avant de sortir, j'ai ressenti la même impression. Ce chapeau devenait trop petit. Impossible de le nier! Il me semblait déjà plus petit que la veille. Il me fallait un chapeau plus haut! Le lendemain, quand je me suis revue dans une glace, j'ai été frappée plus vivement, cette fois, par la petitesse de mon chapeau. J'ai fait venir tous les autres et je les ai mis, à la file. Ils paraissaient encore plus bas. Il me faut un chapeau haut... C'est curieux, hein? Je cours chez la modiste, en sortant d'ici... Il me faut un chapeau haut. Une « chéchia » comme toutes les autres, quoi!

— Peut-être cette nécessité du chapeau plus haut provient-elle des manches plus larges?

— Vous croyez?

— La logique!

— Vraiment? Il y a donc une logique dans la mode?

Et la charmante femme ajoute :

— Eh bien!

— Eh! bien, ça, je ne l'aurais pas cru!

Et elle se sauve, me laissant au milieu d'autres dames, dont je m'aperçois que les chapeaux sont déjà plus hauts, en effet, tout-à-coup!

Crise. — Le marasme des réunions mondaines doit souligner je pense, aux yeux de leurs familiers, l'importance de la crise que nous traversons.

Quelques déjeuners, le thé, le cocktail sont à peu près les

seules manifestations qui subsistent de la nécessité que les gens d'une certaine classe éprouvent de pouvoir échanger, sinon toujours des idées, évidemment, — du moins des mots, — et du fluide, à défaut de paroles.

L'élément étranger, toujours si important dans le monde, à Paris, a diminué progressivement, jusqu'à devenir insaisissable, sinon nul. Les petites coteries, je pense que c'est ainsi qu'il faut désigner encore les groupements d'affinités, de situations, de relations anciennes, ont repris quelque forme et plus de personnalité. On s'y flatte d'y attirer quelques hommes très marquants. Je ne parle pas de M. Léon Blum! — que tant de dames vont écouter à ses conférences des *Ambassadeurs* et dont la plus belle minute de leur vie (cette saison) serait celle où elles le verraient paraître sur le seuil de leur salon. M. Léon Blum, qui ne s'en doute peut-être pas, exerce présentement un prestige qui évoque celui de M. Bergson, avant-guerre.

La curiosité, l'attrait du danger et, plus forte que tout, la peur de ce qui va venir — et qui pourrait ne pas être ce que l'on croit qui sera, — précipitent toujours vers le péril ceux qui le devraient fuir, en dépit de l'enseignement donné par le passé. Les salons de la fin de la Monarchie poussèrent la Révolution en avant.

Des dames, croient élégant de prendre une attitude *extrême-gauche*, par dilettantisme et pour masquer aussi le sentiment de leur inutilité, qui les dévore. Le printemps va rendre, enfin, les sports moins exceptionnels. Elles iront jouer au golf. Saint-Cloud est à quelques minutes en auto. Qui sait ce que ce jeu salutaire, conserve encore de vitalité à des êtres humains ayant perdu toute occasion de dépenser ou d'entretenir des forces dont ils pourraient avoir besoin quelque jour — pour d'autres emplois, moins apparemment inutiles.

Cette mondanité sportive et la mondanité de conversations et d'idées, ont remplacé dans la journée, ou fort tard dans l'après-midi, celles qui ont jadis donné tant de préoccupations à nos aînés. Les petits salons de peinture même qui revenaient avec le printemps, sont moins fréquentés. La peinture finit par n'intéresser que ceux qui pourraient en acheter et qui voudraient réaliser une bonne affaire. Les marchands ont fait des valeurs de Bourse avec les peintres.

Notre époque mêle aux plaisirs le sens des réalités. Ce qu'on aime bien acheter, on veut espérer pouvoir le revendre bien. Après tout, ce n'est peut-être pas diminuer l'intérêt de la vie, ni la beauté de l'œuvre d'art?

***

La Samothrace rajeunie. —En compagnie de M. Ferran, qui est l'âme et l'un des bras les plus actifs des grands travaux entrepris au Musée du Louvre, je découvre un nouveau Louvre, aujourd'hui. Les échafaudages couvrent l'escalier Daru, ils le débordent et s'enlèvent jusqu'aux voûtes. La Samothrace, enfin portée en avant et surélevée sur sa proue, selon les proportions primitives rétablies, — de manière à ne plus avoir les jambes masquées par la nef, à hauteur des genoux, — la Samothrace disparaît sous un revêtement de bois. La plus grande activité règne, l'escalier est élargi, et sur les bas-côtés qui conduisent aux salles du XVIIIe siècle, les moulages grecs ont disparu. Ces plâtres seront placés au sous-sol, dans des salles où ceux qu'ils intéressent seront à même de les étudier parfaitement. Nous aurons donc, peut-être, un escalier plus en rapport avec le Louvre et moins indigne de Paris. Ne l'oublions pas, l'une de nos gloires les plus certaines, qui attire les provinciaux et les étrangers, et le plus éclatant patrimoine de la France, ce n'est pas le Casino de Paris, c'est le Louvre!

Des vestiges antiques recouverts de poussière et des murs qui, l'ayant absorbée depuis un demi-siècle, semblaient las d'attendre leur achèvement : voilà ce qui nous accueillait dans l'un des plus anciens, un des plus merveilleux musées du monde.

La Victoire de Samothrace se détachait — qui ne s'en souvient? — sur un pan de muraille non architecturée ni décorée, enduite d'une peinture rouge assourdie, et flanquée de pierres en entablement, préparées pour des arrangements jamais achevés. A de grandes hauteurs, des plafonds vitrés ovales, encadrés de mosaïques d'or, formaient des sortes d'écoinçons, dans lesquels figuraient à plat quatre déesses personnifiant les grandes époques de la civilisation. Travail d'art, assurait-on, fabriqué dans les ateliers consacrés à la

rénovation du métier de mosaïste, mais qui évoquait autant la brasserie que le musée.

En arrière, sur les doubles paliers des degrés conduisant aux salles de peinture du XVIIIe siècle, étaient alignés des moulages en plâtre de statues de l'époque grecque préhistorique.

Des moulages, dans l'escalier d'honneur d'un musée aussi riche que le Louvre! J'ai, moi-même, comme M. Alfassa, l'éminent critique, dans ce numéro même, comme d'autres, trop rares à mon gré, souvent protesté, sans espoir, sachant que ni le sens de la mesure, ni la raison, ni le goût, ni aucune connaissance ne pouvaient obtenir quelque amélioration dans cette léthargique, misérable et bureaucratique splendeur du Louvre, en dépit des hommes de valeur susceptibles de le sauver. Les seules coûteuses améliorations qui eussent été apportées là depuis longtemps, dataient de 1900, époque à laquelle la *salle Rubens* fut refaite. Elle est monstrueuse. Elle évoque ce qu'un parvenu sans goût, un architecte sans affinités, un gouvernement occupé seulement de basse politique sont susceptibles de créer. Le Louvre en porte à jamais la blessure dorée.

Nous avons fait quelques progrès, depuis, — dans le sens de la simplicité, tout au moins.

N'ayant pu demeurer complètement étrangers aux améliorations ou transformations retentissantes que les capitales avaient apportées à leurs musées, nos ministres ont enfin prêté l'oreille aux récriminations de quelques artistes et aux suggestions des conservateurs. Les millions votés pour l'*outillage national*, sont venus permettre dans une part modeste encore, à ceux de qui dépendent les destinées du Louvre, d'en relever la misère. Quoique considérables, il ne s'agit que de premiers travaux. Ils donneront d'abord un nouvel et heureux aspect à *L'Escalier Daru*. Les mosaïques, — imitées de l'École vénitienne, à travers l'influence de Charles Garnier (qui n'a point réalisé la somme de différences existant entre la lagune et les méandres de la Seine, le soleil de Venise et la brume corrosive de Paris) — les mosaïques seront désormais recouvertes d'un papier goudronné et peint couleur de la pierre. A la hauteur des voûtes, les yeux n'en discerneront pas la matière insolite.

Le rouge étrusque qui servait de fond à la Victoire de Samothrace, aura disparu de même. C'était un tort que de vouloir environner d'une nuance si épaisse et unie la merveille grecque. Les statues gagnent à se détacher sur des tons adoucis et neutres qui n'en découpent point la silhouette avec la netteté d'un trait de métal.

Pourrons-nous, enfin, pénétrer au Louvre avec agrément et facilité? Cet escalier Daru nous humiliait, depuis l'âge de quinze ans où nous avions pris l'habitude d'entrer fréquemment au musée du Carrousel. Sinistres et inachevés, ces murs désolés et cet escalier faillirent nous détourner bien souvent de monter jusqu'aux salles, où nous attendaient les amis muets, auxquels les visiteurs pourraient être redevables de tant d'enseignements.

La *National Gallery*, le *Prado* ou le *Vatican*, comme le Louvre, — mais on feint de l'ignorer, — ne sont pas seulement des *écoles* pour permettre à quelques néophytes de pénétrer le mystère de la peinture et discerner les périodes et les maîtres. Ce sont des cénacles muets pour enseigner à ceux qui viennent s'y réfugier l'étude des caractères humains. Les portraits originaux fournissent une illustration supérieure de l'Histoire, exécutée par l'élite des artistes de tous les temps. En marge de l'enseignement appris, le jeune homme, attiré par la vie, découvre là des notions sur les mœurs, les caractères, les costumes, l'œuvre d'art, et, encore, le sens des proportions humaines et architecturales, et tout ce qu'un mouvement peut ajouter à l'expression d'un individu.

Les connaissances qu'une jeune imagination emmagasine ainsi sans effort et dont elle sait ensuite tirer parti en les adaptant librement à ses facultés, lui servent bien plus que la pédagogie que l'on fait breveter aux examens, en série.

M. Ferran nous conduit au seuil d'une cour de moyennes proportions, la cour du Sphynx, dont l'une des faces fut exécutée par Mansart et sur laquelle on a créé un vitrage qui fait, d'un passage désert, une merveilleuse salle de musée. Le fronton orné du soleil royal se détériorait, ainsi que deux montants vermiculés qui prennent de chaque côté de la partie centrale, l'apparence de l'étoffe ou du tapis. Dans l'ensemble de la pierre, leur effet de souplesse est une heureuse

trouvaille du XVIIe siècle. Que nous sommes loin, devant cette page d'architecture, si classique et si bien restaurée, de tout ce qu'on a fait pendant longtemps!

Au début d'âges si nouveaux, qui n'emploieront plus la pierre et qui n'auraient d'ailleurs ni le temps, ni les moyens de l'employer, qu'il est significatif de voir — déjà — une façade datant du règne du roi Louis XIV former un côté de salle dans un musée! Mansart, rejoint les vestiges de Pergamon, à Berlin, les lions de Korsabad, de la mission Dieulafoy et le fronton pris à Athènes et qui fait l'orgueil du *British Museum.*

L'installation dans un musée éloigne le passé du présent, plus terriblement que toutes les proclamations des révolutionnaires. L'œuvre d'art qui vient figurer là se retranche des vivants. Une façade de palais avec ses fenêtres et ses portes ouvrant sur l'intérieur d'une salle et devenant motif de musée, — un musée tel que le Louvre, — nous donne pour toute l'architecture de cette époque, déjà, la mesure de sa durée parmi les hommes. Elle relève des morts, elle n'est plus à nous.

Des passages souterrains, éclairés à la lumière électrique, permettront de se rendre, sans en sortir, d'un côté à l'autre du rez-de-chaussée du musée. Les éclairages par réverbération, enfin adoptés, permettront même d'exposer le long de ces escaliers souterrains des fragments de sculpture qui en rendront la traversée presque insensible et sans ennui.

L'éclairage du Louvre, enfin! Imaginons quelque jour, certaines salles *éclairées*, en effet, pour expositions ou groupements temporaires, dont l'imprévu attirera des visiteurs qui ne les auraient pas connus. C'est un immense progrès, une suite de travaux qui donne l'essor à toute une série d'entreprises qu'il était indispensable d'inaugurer et qui n'avaient été (si l'on considère le travail accompli à l'étranger) que trop longtemps différées.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

La Dichotomie, par le **Dr Rist**, le **Dr Okinczyc**, le **Prof. Sergent**, le **Dr Bosc**, et le **Prof. Mauriac**. (*Ligue médicale contre la Dichotomie.*)

Les médecins ne portent plus la robe ni le bonnet pointu; plus évolués que les gens de justice, qui ne sauraient exister sans toque, rabat et draperies, ils consentent à exercer en complet veston. Mais ils continuent à user, comme au Palais, et pour marquer l'abîme qui sépare du praticien le client, d'un langage inaccessible au vulgaire; ce n'est pas, à la façon des juges, au français du XVIe siècle qu'ils s'adressent, mais au grec : les mots grecs désignent, pour eux, toutes choses, les médicales et les non-médicales. C'est ainsi qu'après l'ostéologie et la myologie, l'apprenti doit s'initier à la *déontologie*, en cinquième année, en même temps qu'à la médecine légale. L'objet de cette science est tout immatériel; c'est un code des devoirs à l'usage des praticiens, le moyen d'appliquer les grandes lois morales aux usages d'une profession, aux rapports que doivent avoir entre eux des confrères, qui sont en même temps concurrents, aux obligations qui s'imposent à eux envers les clients : une profession qui donne à ceux qui l'exercent pouvoir sur le corps, la santé, la destinée de l'humanité souffrante, c'est-à-dire, chacun à son heure, sur tous les hommes, se détache de la masse des professions, même libérales. Celui qui reçoit les confidences intimes, les secrets familiaux, et qui est lié par eux, même devant la justice, doit être digne de tels privilèges. Il convient ici de répéter la maxime ancienne : « La médecine est un sacerdoce », et de méditer le célèbre serment d'Hippocrate encore vivant à la Faculté de Montpellier, d'Hippocrate dont le buste ornait tous les cabinets de consultation au XIXe siècle : « ... Je donnerai des soins gratuits à l'indigent et je n'exigerai jamais un salaire au delà de mon travail... »

En fait, pendant longtemps, les médecins crurent à leur sacerdoce, furent fidèles au serment d'Hippocrate. Molière tourne en dérision

non leur cupidité, mais l'estime exagérée qu'ils avaient d'eux-mêmes et de leur art, aujourd'hui encore si incertain. Flaubert, en décrivant dans *Madame Bovary* trois types de médecins, a montré trois intelligences inégales, mais des désintéressements identiques. Qui n'a connu avant-guerre le vieux « Docteur » respecté, à favoris blancs, à chapeau haut de forme, consciencieux, délicat, désintéressé. Le type se survit encore, à de très nombreux exemplaires, et, pour l'honneur du corps médical français, réapparaît chez les jeunes, aussi vivace qu'autrefois, mais avec une silhouette modernisée, — car rien ne peut ternir le pur métal d'une haute conscience et d'une grande intelligence. Alors, ainsi exercée, cette profession devient l'un des moyens les plus efficaces donnés à la nature humaine pour se dépasser elle-même, et elle mérite les éloges splendides que Léon Daudet en a fait tant de fois.

Mais les circonstances, le développement même de la civilisation industrielle ont créé un autre type, une âme médicale de qualité toute différente, lourde de soucis financiers. Le médecin qui s'installe supporte déjà le poids de six années improductives; il sait que la clientèle ne se pressera pas nombreuse dans son salon d'attente, si la maison où il habite est minable et l'escalier douteux. Il doit s'équiper en appareils et en instruments; une lancette et un thermomètre ne suffisent plus, comme en 1850. Or la concurrence est âpre, et les Russes, les Syriens, les Arméniens, les Juifs d'Orient, qui, munis du baccalauréat et du doctorat, ouvrent un cabinet, savent, bien mieux que le Français, s'imposer, séduire, étonner, bluffer.

Il n'est plus question dès lors de loi morale, de déontologie; il faut vivre, et pour cela se défendre, donc attaquer. Un premier moyen, c'est de multiplier la matière médicale, c'est d'amener le quartier, le village, la région « à l'âge médical », comme disait le docteur Knock, et faire en sorte que le nombre des clients se rapproche de plus en plus du nombre des habitants. De là ces pratiques d'un charlatanisme scientifique décrites par J. Romains, et les formules fameuses : « Un homme bien portant est un malade qui s'ignore; — la santé est un état précaire qui n'annonce rien de bon. »

Le client une fois là, il s'agit de le garder, de le faire « rendre »; on y parvient grâce aux procédés modernes d'examen et de traitement. Il ne s'agit plus, comme autrefois, de tâter le pouls, de faire tirer la langue, de prescrire une potion, — et d'attendre. Examen du sang, des urines, radioscopie, remèdes en séries progressives, électricité, interventions chirurgicales, autant de traitements spéciaux, qui s'ajoutent à la consultation et à la visite.

Mais, si bien outillé soit-il, le médecin ne peut appliquer seul

ces divers procédés. Alors interviennent les spécialistes que la science a multipliés : pharmaciens, radiologues, chimistes, bandagistes, chirurgiens; rabattant vers eux le client, le médecin attend d'eux les mêmes services; entre eux se crée une solidarité latente, mais réelle et terriblement efficace. Cette solidarité s'est d'abord manifestée entre le médecin et le pharmacien. Le pharmacien est le guide naturel du malade dans l'embarras; en délivrant une potion, il suggère d'aller voir le « docteur », et le « docteur » qu'il désigne, c'est celui avec qui il a les rapports les plus fréquents. Le docteur Carton constate que le médecin « naturiste », celui qui soigne par l'hygiène plus que par les remèdes, doit « en passer par la coutume pharmaceutique, sans quoi, en quelques semaines, il lui faudrait plier bagages... » Et il convie ses disciples à rédiger des ordonnances pharmaceutiques — anodines naturellement —, « afin que pharmacien et client aient l'esprit satisfait... Pourvu que le nombre des fioles et paquets soit suffisant pour contenter la foi du client et les besoins du pharmacien, tout s'arrange. » Les concessions sont nécessaires, car « la bonne réputation médicale se crée en grande partie grâce à la *profusion* pharmaceutique ».

Peu à peu les échanges de services ont pris une forme plus précise, plus digne d'une ère de rationalisation : maints services rendus ont été immédiatement rémunérés, sous forme de commission ou de ristourne. Un journal hebdomadaire a récemment publié la lettre à ses confrères d'un médecin directeur d'une firme de spécialités : il précisait le montant par ordonnance de cette ristourne. Certains médecins de stations thermales, des directeurs de sanatoria, des fabricants d'appareils de prothèse ont pris, eux aussi, l'habitude de récompenser ceux qui leur envoient des clients, ou leur assurent des commandes.

Mais c'est dans le domaine chirurgical que ces procédés ont pris une extension encore insoupçonnée du grand public. En raison de leur importance, et aussi pour leur garder le secret, on les a baptisés d'un mot grec, selon la tradition : *dichotomie*, qui s'apparente à *laparatomie*, et à tant d'autres vocables désignant des opérations à couteaux, pinces et bistouris. Il s'agit, en effet, de couper quelque chose, et même de le couper en deux : ce n'est pas un viscère, mais la somme d'argent versée au chirurgien par le client. L'opération se caractérise d'abord par le fait que le client, même dégagé des anesthésiques, l'ignore, et aussi par ce que l'acte chirurgical étant bien plus rémunéré que l'acte médical, même lorsqu'il est conditionné par lui, le médecin touche par simple ristourne infiniment plus que ce qu'il gagnerait par toute une série de visites et de consultations.

Ainsi cette ristourne, à l'origine modeste et discret remerciement

à un confrère, a pris une importance telle qu'elle menace la moralité du corps médical. Elle a suscité la création d'une *Ligue contre la Dichotomie*, 79, rue Auguste-Vacquerie; l'élite a réagi et les conférences faites à la Faculté de Paris sous les auspices de cette ligue ont été réunies dans le volume que nous signalons.

Le taux des ristournes, en effet, « dépasse de beaucoup celui des courtages commerciaux » (Dr Rist). Il s'élève fréquemment à 40, à 50, à 75 p. 100 des honoraires reçus. Le conférencier cite un chirurgien « qui, pour la première opération que lui procure un médecin, lui donne 100 p. 100; il ne donne que 50 p. 100 pour les suivantes, mais à la septième, il a accordé de nouveau 100 p. 100 ». On conçoit que, devant de telles perspectives de gain, les meilleures résolutions vacillent; et voici, dit le docteur Rist à quelles sortes de raisonnements l'esprit qui succombe en arrive : « Cette opération n'est peut-être pas nécessaire, elle ne s'impose pas. Faisons venir un tel; il n'y regardera pas de si près, et je toucherai tant. » Ou bien : « Cette opération est difficile. X, suggéré par la famille, est particulièrement qualifié pour la faire, ... mais il ne dichotomise pas. Y... est moins adroit, ... mais il dichotomise à 50 p. 100. J'insisterai pour qu'on prenne Y. » Lorsque, comme il arrive souvent, il y a lieu d'hésiter entre un traitement médical et un traitement chirurgical, on ne tarde pas, on appelle le chirurgien. Bien plus, on s'entend avec lui par avance, à condition qu'il ne discute aucun diagnostic. On en arrive alors aux opérations fictives. Le docteur Rist a connu un chirurgien qui, trois fois, eut à opérer des malades qui portaient les cicatrices d'une « appendicectomie » et qui, pourtant, avaient, à sa place normale, un appendice sain. L'illustre chirurgien Lecène avait, lui aussi, trouvé parmi ses clients des cas analogues. Ils étaient victimes de la dichotomie poussée à ses conséquences logiques. — Les amygdales, l'appendice, l'utérus sont pour ces équipes sans scrupules des sources de revenus illimités, des « Klondykes chirurgicaux » (Dr Rist). Car la conséquence fatale de la dichotomie est de supprimer chez ceux qui la pratiquent la conscience professionnelle, même la simple honnêteté scientifique, et chez les autres spécialistes comme chez les chirurgiens : « Il existe à Paris, affirme le docteur Rist, des officines où l'on trouve de l'albumine dans toutes les urines, des Wassermann positifs dans tous les sangs, des bacilles tuberculeux dans toutes les expectorations. Ce sont les médecins dichotomistes qui les font vivre, et elles font vivre les médecins dichotomistes. »

On ne peut lire sans un intérêt passionné les cinq réquisitoires qui forment ce livre : l'exposé magistral du docteur Rist, médecin de l'hôpital Laënnec, la conférence du docteur Okinczyc, profes-

seur à la Faculté de médecine, qui discute le point de vue des dichotomistes, la causerie familière du professeur Sergent, l'éminent phtisiologue, d'esprit caustique et de haute tenue spirituelle, l'exposé si coloré et plein d'humour du docteur Bosc, médecin-chef de l'hôpital de Tours, dernières paroles d'un mourant, qui, ayant 39°,5, avait voulu soulager sa conscience, malgré tout, et formuler le « testament moral de toute une génération »; et enfin les conclusions, devant un public strictement médical, du docteur Pierre Mauriac, de la Faculté de Bordeaux, qui dénonce la torpeur de ses confrères devant le danger, et fouaille les défenseurs de la dichotomie avec une verve et une âpreté dignes des meilleures pages de son frère le romancier.

Quels remèdes à cette plaie? Le professeur Sergent discerne à son origine d'abord une crise de la morale. Seule une réforme morale pourrait la supprimer. Cette rénovation relève sans doute de la conscience individuelle, mais, dans les questions de morale professionnelle, elle relève du milieu social, du besoin chez tous de se maintenir au niveau moral ambiant, de se conformer à lui, de n'agir que sous le contrôle du « qu'en dira-t-on ». C'est pourquoi la *Ligue contre la dichotomie* a cherché à amplifier sa courageuse campagne en agissant sur l'atmosphère morale ambiante; elle a obtenu l'adhésion officielle et publique de 174 médecins et chirurgiens, qui, assurément, par leurs titres et leurs fonctions, représentent l'élite de leur profession. Mais seront-ils assez nombreux, pourront-ils arrêter un mouvement qui emporte avec lui non seulement la profession médicale et ses annexes, mais toute la civilisation occidentale? Dans un monde où tout se classe selon son efficacité économique, où les préoccupations matérielles l'emportent, comment, sans avoir l'air d'une « baderne » (Sergent) prêcherait-on le désintéressement et l'honneur? On a beaucoup parlé de la constitution d'un ordre des médecins, semblable à celui des avocats, avec une chambre de discipline, qui exigerait de ses membres un minimum de tenue et de respectabilité. Un projet de loi a été déposé. Mais la conscience de cet ordre ne serait que la somme de celle de ses membres, tous des hommes de 1933. Il n'y a pas encore d'ordre des médecins, mais il y a des syndicats médicaux très vivants, et la façon dont ils réagissent contre la dichotomie est significative. Leur attitude prouve, hélas, que cette pratique, d'abord — vers 1880 — honteuse et clandestine, reste toujours cachée aux clients, mais est admise des praticiens comme une nécessité des temps et même comme une manifestation normale de l'activité médicale. Ils en sont, en 1932, à distinguer la bonne dichotomie de la mauvaise : « En deçà de 25 p. 100, c'est syn-

dicaliste, c'est vertueux, c'est le prix Monthyon; au delà de 25 p. 100, c'est l'abomination de la désolation » (Dr Bosc). On parle même de la « codifier ». Bientôt on en enseignera les pratiques légales, celles qui défendront au médecin de rançonner trop radicalement le chirurgien; dans les facultés, cet enseignement se substituera graduellement à celui de la déontologie. Sans doute la confédération des syndicats médicaux, qui en 1928 autorisait formellement la note d'honoraires globale, laissant ignorer au client toute répartition, a stigmatisé, les 17 et 18 décembre 1932, toutes pratiques dichotomiques. C'est un grand succès moral pour la Ligue, mais n'y a-t-il pas lieu de craindre que des condamnations aussi solennelles n'aient d'autre résultat que de rendre plus clandestines, et partant plus efficaces, les pratiques réprouvées?

Les cinq conférenciers, saisissant par un volume lancé en librairie le grand public, ont également voulu, en face de l'opinion médicale à demi complice, et d'une clientèle ignorante et crédule, susciter un mouvement d'opinion extra-médical. Ce mouvement s'ébauchait déjà. Le professeur Sergent ne cite-t-il pas cette réponse d'une famille au médecin traitant qui suggérait un nom : « Elle choisirait elle-même le consultant, parce qu'elle connaissait les tractations existant entre médecins. » La méfiance de cette famille était, en l'espèce, fort injustifiée, et c'est ce qui fait craindre l'inefficacité de ce mouvement d'opinion, le client se trouvant toujours dans l'impossibilité d'empêcher une tractation clandestine. Se méfiant de la note d'honoraires globale, qui lui laisse supposer des ristournes du chirurgien au médecin, se méfiant tout autant de la note détaillée, puisqu'il la suppose truquée, il en vient alors à s'adresser à des équipes qui le soignent à forfait, ou à des instituts à l'américaine divisés en comptoirs comme un grand magasin, et qui font passer le malade de spécialiste en spécialiste comme une auto dans une usine Ford. Et voilà comment la réaction certaine du public, accélérant les transformations des usages, menacera dans son existence même l'ancienne pratique médicale que l'on voudrait restaurer.

Un autre remède est suggéré, qui serait d'application lente, mais d'effet sûr : ce serait de diminuer l'encombrement, de supprimer « la pléthore médicale », facteur premier de démoralisation. C'est un fait que les études médicales sont faciles, trop faciles, que des élèves médiocres, refusés deux ou trois fois au baccalauréat, lorsqu'ils doublent le cap du P. C. N. sont assurés de parvenir, échelon par échelon, au doctorat. La seule barrière n'est pas la sévérité des jurys, mais la longueur des études et les frais qu'elles entraînent; elle n'a pas empêché le nombre des étudiants de doubler en dix ans, comme vient de le rappeler M. de Monzie au Conseil

supérieur de l'Instruction publique. Comme la nationalité française n'est pas requise pour exercer, que la fameuse proposition Armbruster est de nouveau soumise aux délibérations du Sénat. les Français, déjà trop nombreux, sont concurrencés par les étrangers. Et comme toute personne pourvue d'un diplôme d'État a le droit d'exercer, on peut assurer que les personnes sont moins protégées que les biens, puisque à l'encontre de ce qui se passe en médecine les charges d'avoués et de notaires sont limitées, contrôlées, et d'un accès difficile.

C'est ce qui amène le docteur Okinczyc à rappeler la sévérité qui préside aux examens d'admission aux grandes écoles. — Le conférencier n'ignore pas que ces examens sont des concours, que le nombre des admis est déterminé par les besoins de l'État en officiers, en ingénieurs, en professeurs. Ces concours ouvrent la voie non à des carrières « libérales », mais à des fonctions. Et dans le regret manifesté par le conférencier, dans son désir de voir les examens médicaux assimilés à des concours ouvrant l'accès aux fonctions publiques, on relève, informulée et peut-être inconsciente, la conviction que la médecine ne doit pas être un métier libre, et qu'il n'est pas admissible que l'on puisse soigner ses contemporains comme on ouvre une mercerie ou un café. Lorsque le malade fait appel au médecin, il est en droit d'attendre que l'État, ou la société dont il fait partie et dont l'État n'est que l'émanation, le garantisse absolument contre le risque d'être victime d'un charlatan, d'un ignare ou d'un affairiste.

Mais déjà l'État prévient les justes exigences des malades et va même bien au delà. Pour conserver à la société un membre libre et sain, pour se conserver à lui-même du matériel humain de rendement sûr, l'État fait soigner le citoyen lorsqu'il est malade, et avant même qu'il ne soit malade : voici la fiche médicale, en voie de création à l'école et au lycée, et qui le suivra à la caserne, à l'entrée de toute carrière, et même un jour aux bureaux de la mairie, lorsqu'il voudra se marier. Élève, soldat, assisté social, il reçoit dès maintenant des soins dentaires, médicaux, chirurgicaux; tuberculeux, cancéreux, syphilitique, il a à sa disposition des centres médicaux gratuits de diagnostic et de traitement, des hôpitaux, des sanatoria. Indigent, il est reçu dans les établissements de l'assistance publique; et l'on peut dire que de tous les malades de Paris, les mieux étudiés, les mieux opérés, les mieux drogués (mais non certes les mieux nourris, ni les plus choyés), sont ceux des hôpitaux. Ils n'ont affaire qu'aux « maîtres de la science », comme on disait autrefois, assistés d'une élite sélectionnée par le concours de l'internat. Ici, il n'est question ni de dichotomie, ni même d'honoraires :

un dévouement absolu, une recherche scientifique aiguë et objective, la primeur (plus qu'il ne conviendrait parfois) des remèdes et des traitements nouvaux, voilà ce que l'on offre aux malades, et que des milliardaires américains pourraient envier.

L'ancienne médecine, la médecine de l'âge individualiste, avec ce qu'elle comportait « de libéralisme, de liberté, de sacerdoce », qui supposait « le libre choix, la liberté thérapeutique, le secret professionnel », qui vivait de « ses traditions de cœur et de charité » (Dr Mauriac), au contact de ses deux adversaires grandissants, la médecine industrielle et la médecine d'État, s'est laissée gangrener par eux. Comme le Français a encore des habitudes, et qu'il ne tient à être soigné ni à l'américaine, ni à la russe, ni comme un habitant des confins militaires du Tonkin, il souhaite que l'ancienne médecine revienne à sa dignité d'autrefois, et il accompagne de ses vœux — même si sa foi dans le succès hésite, — l'action magnifique de la *Ligue contre la dichotomie*.

Géographie universelle, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et de L. Gallois, t. V, **États de la Baltique, Russie**, par **P. Camena d'Almeida**.

Ce nouveau volume de la *Géographie universelle* est consacré à la description de la totalité de l'ancien Empire russe, moins les territoires qui ont contribué à former la Pologne et ses dépendances blancs-russiennes et ruthènes (1921), — moins aussi la Bessarabie, annexée depuis 1918 à la Roumanie. Il traite donc des États baltes, Lithuanie, Lettonie, Estonie et Finlande; — de la Russie d'Europe, étudiée dans ses généralités d'abord, puis par régions, — de la Sibérie et de l'Asie Centrale russe. Comme les volumes antérieurs, il est enrichi de cartes, de tableaux statistiques, de photographies caractéristiques. On goûtera particulièrement les pages pénétrantes sur le relief, l'hydrographie, la vie végétale et animale, qui montrent si bien que tous les traits de la Russie physique sont les produits, tout frais encore, des grandes glaciations quaternaires. Plus attachantes encore sont les descriptions régionales, où les données historiques s'éclairent par la géographie, comme les pages relatives au développement de la ville de Moscou.

L'auteur a utilisé complètement l'excellente littérature géographique russe d'avant-guerre. Il a connu l'essentiel de la production russe postérieure à 1917, mais il ne l'a utilisée que bien plus discrètement. Des faits considérables, mais récents, ne prennent place dans son tableau qu'à une échelle réduite par rapport à l'ensemble,

et comme s'il avait craint ne pas trouver la voie libre entre ces deux écueils, le panégyrique ou le pamphlet.

Il n'en a pas moins conclu ce gros livre de 341 pages in-4° par 20 pages sur la situation économique et sociale présente, et notamment sur le fameux *Piatilêtka* (plan quinquennal) 1928-1933, exposé dans la *Revue* du 15 décembre par M. Pierre Frédérix. Il reconnait, avec M. de Monzie, « la grandeur de l'expérience tentée »... « Il s'est malgré tout accompli une large part du gigantesque programme... et si la prospérité matérielle se fait attendre... l'ignorance et la mortalité sont en recul. » Et il termine par cet avis, que, quelles que soient les circonstances et dans l'intérêt même de l'Occident, la Russie ne saurait être « ni sous-estimée, ni redoutée, ni ignorée ».

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

On s'occupe beaucoup, depuis plusieurs années, de la « conjoncture ». Ce n'est point une vogue passagère, une sorte de snobisme, mais bien une nécessité qui provient des temps troublés que nous vivons. Il est tout naturel que, dans l'actuel « désarroi des hommes et des choses », chacun s'efforce de pressentir les éventualités prochaines, les conséquences possibles d'événements chaotiques surgissant presque à chaque instant dans un monde qui a perdu son équilibre.

Or, il est un point de convergence — la Bourse — de toutes ces forces émanant des diverses conjonctures qui en concrète, en matérialise, par les variations de cours des effets publics et des valeurs, les probabilités ou les conséquences. Il n'est donc pas indifférent de suivre l'orientation des marchés des valeurs puisque l'on y peut puiser de précieuses indications sur l'orientation de l'opinion publique.

Au surplus, à un point de vue plus étroit, mais non moins important, cependant, il n'est guère de particulier qui puisse, de nos jours, se désintéresser complètement de la Bourse. La démocratisation de la richesse publique a fait de tels progrès, depuis un demi-siècle, que l'emploi des capitaux en valeurs n'est plus l'apanage d'un nombre relativement restreint de riches capitalistes. L'intense développement des industries, l'ampleur des moyens qu'elles mettent en œuvre, l'importance des ressources qui leur sont nécessaires, la multiplication des sociétés d'exploitation, tout cela s'enchaînant l'un à l'autre, fait que les valeurs mobilières se sont énormément répandues et se répandront, sans doute, de plus en plus, à l'avenir, dans la masse du public, producteurs ou épargnants.

Nous entendons bien proclamer, parfois, que le « capitalisme » court à la faillite. Mais ce n'est point encore fait. En attendant, il existe encore. On pourrait même soutenir qu'il est

en train, chez nous, tout au moins — et même ailleurs — de renouveler ses forces dans le recueillement, par la thésaurisation que des déboires ont momentanément provoquée.

Quoi qu'il en soit, chacun, peu ou prou, se préoccupe de « ce que fait la Bourse ».

C'est donc devenu une sorte de nécessité. Et ceci suffisait à expliquer et à justifier que nous consacrions, désormais, une Chronique régulière au marché des valeurs mobilières.

Bien entendu, il ne pourra s'agir, dans cette chronique, que de considérations générales sur les circonstances qui ont influencé ou qui peuvent influencer les tendances du marché. Le rédacteur qui en assume la responsabilité, déjà collaborateur depuis de nombreuses années de diverses autres revues de qualité, s'attachera surtout à un commentaire, très largement brossé, des marchés de Paris et de Londres — qui sont actuellement les deux pôles principaux des mouvements internationaux des capitaux — en laissant au lecteur le soin d'en déduire les directives qu'il jugera bonnes. Néanmoins, il se tiendra toujours, très volontiers, à titre privé, à la disposition de ceux qui estimeront utile de solliciter près de lui des explications ou des précisions complémentaires.

Pour l'instant, bornons-nous à noter que des événements d'une importance considérable s'élèvent à l'horizon de la Bourse de Paris : les nouvelles élections allemandes, la montée au pouvoir du Président Roosevelt dans une atmosphère très gravement troublée par la crise bancaire aux États-Unis, et aussi, la préparation d'une grosse opération financière en France, opération dont les détails seront, sans doute, connus quand ce numéro de la Revue *paraîtra.*

Observons attentivement ces événements que nous aurons à commenter, car leurs conséquences se refléteront sur les intérêts privés.

ANDRÉ PLY

***Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique, doit être adressée directement à son rédacteur,* M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris.**